

UNE VIE POUR SOI,  
UNE VIE POUR LUI.

ELLEN  
MYERS



SAMIZDAT

L'édition anglais originale de ce texte fut publié d'abord en 2004 et porta le titre: *From My Self to My Savior: A remarkable true story of Christ's transforming power and God's providential care*. Ce livre fut publié par The Providence Project. Whitewater Kansas

Les images noir et blanc dans ce texte ont été scannées à partir du document imprimé et non des photos d'origine.

Révision du texte français : Paul Gosselin, Suzan Allard

**Samizdat Ebook 2014**

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»\**

*(CS Lewis — Some Thoughts — 1948)*



# TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	i
Mes bien-aimés	1
Avant mon arrivée	2
Calme et splendeur	8
Noël	14
Jours d'école	17
Dans le tourbillon	20
Transitions	24
Et Dieu ?	30
La guerre et les mots	35
Moments de chaos et de folie	37
La mort vue de près	45
La fin de la Guerre	49
Mon départ	53
Un autre « heureux hasard »	58
Ken	63
Avec la famille de Ken	67
Notre propre foyer	70
Et Dieu...	72
La vie, c'est la famille	76

Épreuves	82
Le décès de mon mari	86
Patience et réconfort	91
Dieu notre Créateur	95
À nouveau sur les bancs d'école	99
Une classe en anthropologie	103
Expériences de joie	105
Je t'exalte toujours	109
Quelques images supplémentaires	114

# Avant-propos

Ma mère, Ellen Myers, commença de rédiger ses mémoires dans les années 1970 et en poursuivit ce travail pendant vingt-cinq ans. Parfois elle nous filait huit ou dix pages à Noël, parfois qu'une page ou deux et parfois il y eut un « temps mort » de quelques années avant la sortie d'un nouveau chapitre. C'est ce qui explique quelques répétitions dans son récit. Mais de toute manière il était parfois utile de revenir sur un incident qu'elle avait décrit auparavant afin de le remettre en contexte. Ceci explique également pourquoi certains épisodes ne sont pas en ordre chronologique.

Lorsque nous ses enfants, vieillissons à notre tour, nous pouvons désormais mieux comprendre ce qu'à signifié la vie de notre mère. Non seulement pour nous, mais pour tant de gens dans la région de Wichita, dans l'état du Kansas, notre nation et outremer. Je ne me souviens plus qui a suggéré que les mémoires de notre mère soient publiées, mais cela nous semblait à tous une bonne idée. Il s'avère que le plaisir de cette tâche m'est échu, ainsi qu'à mes deux filles, Anna et Hosanna. J'ai réorganisé les mémoires de ma mère afin de faciliter le suivi du récit et quelques révisions pour assurer les transitions. Dans quelques cas, j'ai inséré des dates en parenthèses au début d'un paragraphe afin d'indiquer l'année où fut rédigé le texte qui suit immédiatement.

Et qu'a fait ma mère depuis 2000? Comme c'est son habitude, elle est restée très impliquée dans toutes sortes d'activités : parmi ceux-ci figurent du travail volontaire à l'église, une étude biblique pour dames, des projets de rédaction et enseigner dans l'école à la maison. Sa mémoire est excellente et sa santé forte pour une dame de 79 ans, son implication dépasse les limites de bien des gens dans la cinquantaine! Gloire à Dieu! D'autre part, il faut souligner également son

implication à l'égard des chrétiens persécutés partout dans le monde, car elle sert actuellement de représentante régionale pour *La voix des martyres/Voice of the Martyrs*<sup>1</sup>.

Edwin C. Myers (deuxième enfant)

---

1 - Note de l'éditeur : organisme fondé par le pasteur roumain, Richard Wurmbbrand.



# Mes bien-aimés

**J**'écris ce qui suit par bribes, comme je m'en souviens et comme je vous ai raconté lors de nos grands repas autour de la table. Vous m'avez souvent demandé de préserver mes mémoires pour vous. D'abord, je me sentais timide — pourquoi préserver des clins d'oeil de ma vie? Puis, je me disais qu'il y avait d'autres travaux qui exigeaient mon attention : pourquoi faire celui-ci quand d'autres demandaient mon temps? J'ai dit à quelqu'un : « Je ferai cela lorsque je serai invalide, avec une jambe cassée, sinon je ne saurai pas rester assise assez longtemps. ».

Finalement, j'ai réalisé que ce serait une joie, comme une bénédiction de notre Seigneur pour laquelle je devrais être simplement reconnaissante. J'ai vécu une vie merveilleuse, pleine d'aventures et d'activités! Chaque moment a été suprêmement important. Il n'y a pas eu de point gris dans ma vie, tout était noir et blanc ou en couleurs vives. Chaque matin était merveilleux. Quelles grandes aventures pouvaient arriver en cette nouvelle journée? Quelle nouvelle personne unique je rencontrerais? Quel travail demanderait toute mon énergie, mon ingénuité et ma persévérance? Quelle nouvelle chose fascinante, quel nouveau livre pourrait être lu, quelle nouvelle mélodie pourrait être écoutée?

Naturellement, aujourd'hui tout est deux fois plus merveilleux, un million de fois plus merveilleux, car maintenant je reconnais dans ces événements toute la providence de notre Père, Dieu merveilleux, tout-puissant, glorieux et joyeux. Lui aussi est intense! Avec Lui il n'y a pas d'indifférence, pas de torpeur. Lui-même est la vie et l'amour! En Lui toute erreur, toute perplexité, toute colère, toute tristesse, tout malentendu entre ses enfants se dissout, devient moins que rien et est avalé en Victoire, une nouvelle vie, joie et paix!

Quand j'ai été renouvelée en Christ, mon passé a aussi été racheté aussi, et je le partage avec vous tous avec amour comme Il me le rappelle.

Votre mère, grand-mère et amie, Ellen Myers (1977)  
Whitewater Kansas, juillet 2004

# Avant mon arrivée



Mon père, Dr Carl Cremer, est né à Essen, Westphalie en Allemagne, le 10 mai 1876, premier fils du Juge Carl Cremer et de sa femme Anna (née Schulze-Vellinghausen). Ils avaient trois autres enfants. Tous me disent que ma grand-mère était une des meilleures femmes chrétiennes qu'ils n'avaient jamais connue! Elle est décédée lorsque j'avais deux ans et je n'ai aucun souvenir d'elle. Je crois que mon grand-père ne lui a survécu que de quelques mois. Mes parents me disaient qu'il ne voulait pas vivre seul. Ma mère n'avait que des louanges et de bons souvenirs de la gentillesse et de l'amour de ma grand-mère. On m'a dit aussi que je lui ressemble un peu.

Le grand-père maternel de ma grand-mère Cremer, nommé Gerdes, était d'âge militaire au temps de guerres de Napoléon. À cette époque-là, lorsque vous étiez appelé pour le service militaire, vous pouviez payer un autre homme afin qu'il soit désigné « remplaçant » et prenne votre place. La famille de grand-père Gerdes a trouvé un remplaçant et il n'est jamais revenu. Si grand-père Gerdes avait servi lui-même à la guerre, je pourrais bien n'avoir jamais été. Longtemps avant de devenir chrétienne, je réfléchissais souvent à cette chaîne de circonstances qui devaient arriver pour que j'existe.

Lorsque mon père était encore jeune garçon, sa famille a déménagé à Hagen-Westphalie. Suivant le désir de mon grand-père, mon père a étudié en droit (il aurait préféré l'histoire) à l'Université de Tübingen. Son diplôme ne lui permettait pas d'être nommé juge, ainsi il a commencé à pratiquer le droit comme avocat. Il était aussi candidat à l'élection de représentant d'État au Parlement de la Prusse en tant que membre du Parti national-libéral, et a été élu plusieurs fois.

Quelques années avant la Première Guerre mondiale, mon père a marié Hilda Funke de Hagen. Ils n'avaient pas d'enfants. Mon père travaillait au Parlement lorsque la guerre a commencé, et il s'est retiré pour entrer dans l'armée. Peu de temps après son arrivée dans l'armée, il a été sévèrement blessé (tiré dans les deux cuisses) dans la fameuse Bataille de la Marne, en septembre 1914. Il a été soigné et

envoyé dans la région de la Pologne occupée par l'Allemagne pour y servir avec le gouvernement militaire allemand. Durant son service militaire, Hilda a rencontré un dentiste juif allemand. Elle a divorcé de mon père, s'est mariée avec cet homme et ils ont vécu à Munich. Toutefois, mon père aimait son beau-père, conseiller de Justice Funke, et a toujours gardé une photographie de lui sur son bureau.

C'est durant la guerre que mon père, servant comme commandant des bureaux du gouvernement militaire allemand à Bialystok en Pologne, a rencontré une jeune infirmière polonaise, Ruchla Ruslender. Quelques années plus tard, elle et mon père se sont mariés en Allemagne, et est devenue ma mère, Dr Maria Cremer.

Elle est née dans une famille juive à Varsovie en Pologne, le 22 novembre 1893. Son père s'appelait Abraham Ruslender et le nom de jeune fille de sa mère était Sarah Engelscher. Ruslender veut dire «de Russie» et Engelscher signifie «anglais». Cela me plaît — même les noms de mes grands-parents sont internationaux!

Ma mère avait un frère aîné, mon oncle Léon Ruslender, qui a immigré aux

États-Unis avant la Première Guerre mondiale et a vécu à Washington, D.C. avec sa femme Fannie. Ma mère avait un autre frère ou peut-être cousin, qui a émigré à San Francisco. Elle avait également au moins deux autres frères et deux sœurs, ils ont tous été tués avec leur famille pendant l'Holocauste. À ma connaissance, le seul d'entre eux qui a échappé était le fils d'une des sœurs de ma mère. Je l'ai rencontré après la Deuxième Guerre mondiale. Il s'appelait Ignace (Jack) Ozarow. Le dernier souvenir que j'ai de lui c'est qu'il vivait avec sa femme Helen et deux filles dans l'État du Maryland. D'après les rares



mon père, Carl Cremer, 1896

mentions que ma mère en a faites, ses parents sont décédés avant l'établissement des camps de mort.

Ma mère allait à l'école de Varsovie. À cette époque, la Pologne était sous le gouvernement de la Russie, et le russe était encore la langue officielle dans les écoles. Ainsi, ma mère a grandi en parlant polonais, russe, et je pense, yiddish. Je me rappelle bien qu'elle chantait la chanson yiddish « Sur le Pripetchok un petit feu brûle, il fait froid dans la chambre » (Auf dem Pripetschok brennt à Feierl, in die Stub ist kalt) que Steven Spielberg a utilisé dans son fameux film « La liste de Schindler ». Plus tard, elle a appris l'allemand qu'elle parlait si bien que personne ne devinait qu'elle n'était pas née en Allemagne. Elle savait aussi un peu de tchèque et de français, mais pas d'hébreu.



ma mère, Ruchla Ruslender, 1922

Sa famille n'était pas religieuse, mais résolument agnostique, en fait, comme le sont tant de Juifs modernes. Ils ont vécu l'hostilité contre les Juifs qui était répandue chez les Polonais et les Russes. Les Russes orthodoxes appelaient les Juifs les « tueurs de chrétiens », et de temps en temps provoquaient des émeutes (pogromes) contre les Juifs. Un jour, lorsque ma mère avait quatre ans, il y eut un pogrome dans le quartier juif à Varsovie et son domicile a été forcé. Elle m'a raconté comment elle s'était cachée sous un lit et se tenait très, très tranquille afin que personne ne la trouve et peut-être la tue. Le film *Fiddler on the Roof* [1971] se situe à cette époque et dans cette culture, et présente beaucoup de ce que l'enfance de ma mère doit avoir été. Si un Juif se convertissait à l'orthodoxie russe, il pouvait s'assimiler avec les Russes. Par exemple, le grand-père de Lénine, Moïshe Blank, qui était Juif, s'est converti à l'orthodoxie russe. Il a adopté le nom de son parrain et était appelé Alexandre Dimitrievitch Blank. Ainsi, il a pu devenir un médecin de police respecté et relativement prospère. Voici la différence majeure entre les Russes et les

nazis: les nazis haïssent les Juifs pour leur « race », pas pour leur religion, et ne cherchent pas leur conversion, mais leur extermination.

Ma mère a étudié la médecine afin de devenir infirmière et a servi en tant que tel dans l'armée russe durant la Première Guerre mondiale. Lorsque les Russes se sont retirés devant l'avance allemande, ma mère a été abandonnée dans une ville polonaise nommée Bialystok pour y soigner des soldats russes blessés si grièvement qu'ils ne pouvaient pas être évacués avec l'armée. Puis, les Allemands sont arrivés et ont établi le gouvernement militaire allemand à Bialystok, avec mon père comme commandant.

Voici comment mes parents se sont rencontrés la première fois. Ma mère connaissait déjà très bien la langue allemande et servait d'interprète à bien des reprises. Lorsque la Première Guerre mondiale s'est terminée, elle pouvait retourner à Varsovie, émigrer en Russie ou en Allemagne, ce qu'elle a fait. Elle a contacté quelques officiers allemands qu'elle avait rencontrés, y compris mon père. Mon père et ma mère se sont mariés le 19 août 1924 à Berlin après que ma mère ait obtenu son doctorat en économie politique (degré universitaire : Dr Rer. Pol.) de l'Université de Berlin. Peu de temps avant leurs noces, elle avait abandonné le judaïsme (je ne crois pas qu'elle y appartenait avec beaucoup de conviction) et avait été baptisée dans la foi chrétienne.

Mes parents se sont mariés dans une église de Berlin qui faisait partie de l'Église Réformée Allemande. Il y a bien des années, j'avais une copie allemande du livre *Les Instituts de la religion chrétienne* écrit par Jean Calvin (perdue maintenant), qui avait appartenu à mon père et contenait des notes écrites par ma mère dans les marges. En ce temps-là le nom de jeune fille de ma mère était inscrit dans les documents sous le nom de Maria Ruslender, mais son nom d'origine était Ruchla ou Ruhla. Autant que je me souvienne, tous ceux qui la connaissaient la nommait et la connaissait sous le prénom de Maria. Tout de même, sur sa carte d'identité juive émise le 24 janvier 1939 son premier nom est Ruhla Rachel, le prénom Maria n'y apparaît pas du tout. Rachel ou Sarah étaient des prénoms que les nazis ont décrété pour toutes les femmes juives en addition de leur prénom réel. Ma mère est aussi décrite sur cette carte d'identité comme « sans profession », bien qu'elle possédait un doctorat en économie politique, avait enseigné l'économie comme professeur d'université à l'Université de Berlin, et avait écrit régulièrement bon nombre d'articles sur l'économie politique dans des journaux professionnels allemands jusqu'au moment où les nazis ont pris le pouvoir en janvier 1933. Ma mère était surtout fâchée d'avoir été privée de sa profession et

de ses accomplissements universitaires, qui étaient certainement admirables. Même avant d'être admise à l'Université de Berlin, elle avait été forcée de passer le difficile examen de lycée appelé Abitur — ils ne voulaient pas accepter son examen russe qui était pourtant équivalent. Est-ce que ceci pouvait être de l'antisémitisme déguisé ? Ma mère le soupçonnait.

Après la fin de la Première Guerre mondiale, mon père s'est joint au Parti Allemand du Peuple — successeur du Parti National-Libéral —, il a déménagé à Berlin et a été candidat pour un poste politique national. Il a été élu au Reichstag en 1920 pour un terme de quatre ans et réélu deux fois par la suite. En 1932, voyant que les nazis allaient gouverner l'Allemagne, il s'est retiré du Parlement et a dirigé une bonne pratique d'avocat à Berlin.

Mon père avait 49 ans et ma mère 31 ans lorsque je suis née. Comme c'était la coutume en ce temps, mes parents honoraient quelques membres de la famille en me nommant Anna Maria Ellen Karin Charlotte. C'était probablement bon, car j'étais leur seul enfant. Plus tard, ma mère me dit qu'elle n'avait pas désiré que je vienne au monde le 25 mai 1925 — trop de cinq, cela pouvait être de mauvaise fortune ! « Le 24 ou le 26 mai auraient été bien mieux » disait-elle, parfaitement sérieuse. Cela m'a amené à trouver la superstition ridicule quand j'étais encore très jeune.



ma mère et mon père, le jour le leur mariage  
à Berlin, août 1924

# Calme et splendeur



Même après 43 ans (1977), Berlin évoque en moi la nostalgie. Ce n'est pas la ville en soi, que je n'ai jamais très bien connue d'ailleurs. Non, c'est notre voisinage calme, retiré, privé qui s'élève dans ma vision intérieure et mes émotions. Nous vivions dans un des faubourgs les plus riches de Berlin, Zehlendorf, dans la province de Brandenburg. Notre adresse, dont je me souvenais et pouvais réciter aux visiteurs quand j'étais une petite enfant fière de leurs compliments, était Prinz-Handjery-Straße 76. Joli et long, n'est-ce pas ? Prince Handler, en l'honneur de qui la rue était nommée, était un bienfaiteur hongrois. J'oublie ce qu'il a fait pour l'Allemagne pour avoir mérité qu'une rue dans Berlin-Zehlendorf porte son nom, mais j'aimais le nom étranger, la résonance du mot, le goût d'élégance et d'autorité qui s'y attachait.

La rue Prinz-Handjery-Straße était un cul-de-sac. Elle était faite de grandes pierres croisées par peu d'automobiles qui trouvaient leur chemin à travers quatre ou cinq résidences loin l'une de l'autre. Les résidences étaient entourées de jardins ressemblant à des parcs. Beaucoup d'entre elles avaient des haies de conifères pour cacher autant que possible leur solitude sombre et calme. Notre maison avait

une haie devant et aussi des arbres autour des coins à l'est. Elle était très grande, avec trois étages et un grand sous-sol. J'ai compté tous ses chambres, et il y en avait plus de vingt, sans compter les chambres de service. Pour un enfant unique,



la maison, Prinz-Handjery-Straße 76, Berlin-Zehlendorf



comme moi c'était un paradis, et chaque chambre contenait des mystères. On pouvait en visiter quelques-unes pour un certain temps, et à nouveau, plus tard, on pouvait noter les changements plus ou moins subtils ou se souvenir de dessins mi-oubliés, des papiers peints aux murs, ou une peinture oubliée.

Je possède encore plusieurs peintures de notre maison à Berlin. Une de mes favorites est la petite peinture dans notre salle à manger ici aux États-Unis, avec la rangée de bouleaux et la petite vieille femme qui porte un paquet de bois de chauffage. À Berlin, cette peinture était dans le grand cabinet de travail bien rangé de mon père. Elle venait de la maison de ses parents. Le paysage avec le ciel nuageux est celui de l'Allemagne du Nord et je l'aime beaucoup. Les bouleaux sont mes arbres favoris : ils ne sont pas très différents des peupliers américains : vous pouvez comprendre pourquoi j'aime tant les peupliers. Les feuilles des bouleaux scintillent joyeusement sous la lumière du soleil, comme les feuilles des peupliers. Tous les deux poussaient bien dans un sol pauvre et ventueux.

L'autre peinture que j'aime est une peinture large où l'on voit la bifurcation de la route et la vieille grange tout près. Elle aussi illustre un paysage de l'Allemagne du Nord. À Berlin, cette peinture pendait au-dessus de notre piano dans la salle de musique où je passais beaucoup de temps. J'étais assise devant notre piano fait de bois noir et brillant. Je touchais doucement une ou deux touches, souvent A et C ensemble ce qui fait un « mineur », et j'écoutais tandis que la note diminuait jusqu'à ce que je ne puisse plus l'entendre. « Où va-t-elle ? » je me demandais. Même maintenant je me demande si la vibration ou l'onde d'une note sont vraiment « perdues ».

Ma chambre à coucher était au deuxième étage, vers l'ouest. Dehors, il y avait un arbre grand et mince. J'imaginai sortir par la fenêtre et descendre de cet arbre pour sortir seule durant la nuit. Je n'ai jamais tenté de faire cela en réalité, car l'arbre était beaucoup trop loin de la fenêtre. Le cabinet de travail de ma mère était aussi au deuxième étage. Puisqu'elle enseignait l'économie politique à l'université et écrivait des articles pour des journaux d'économie, elle se retirait dans son cabinet de travail marchant d'un côté à l'autre de la pièce, en se récitant à elle-même ce qu'elle allait écrire.

Il y avait des livres, des livres et toujours d'autres livres — des livres dans le cabinet de travail de ma mère et de mon père, des livres partout. Je ne peux pas me rappeler où étaient les livres pour enfants, mais lorsque j'avais huit ans il y en avait assez pour me faire une grande bibliothèque, dont des douzaines de livres français. Mon père doit avoir choisi tous ces livres pour moi. Je me rappelle en

particulier un gros livre sur Guillaume d'Orange, le jeune membre de famille de l'Empereur Charles V. Guillaume, qui est devenu protestant et s'est séparé de l'Empire catholique avec son pays, la Hollande. Il a été assassiné en 1555. Encore aujourd'hui, l'hymne national hollandais est de Guillaume de Nassau, le nom par qui elle est connue en Hollande.

Je lisais sur les huguenots, les chrétiens protestants de la France du 16<sup>e</sup> siècle dont plusieurs ont pris le chemin de l'exil à cause de leur foi. Leur chef, l'amiral de Coligny, a été assassiné le jour de la Saint-Barthélemy en 1572, par l'instigation de la reine Catherine de Médicis. Récemment, j'ai vu un film **Les Trois Mousquetaires**, dans lequel les huguenots défendaient leur dernière forteresse, La Rochelle. On se moquait d'eux, et leur défaite a été glorifiée. Même après la moitié de ma vie, je suis encore fâchée que l'on se moque de « mon » peuple.

Il semble que je lisais toujours. Mais on me faisait prendre des marches, et ces promenades se dirigeaient de coutume vers un petit bois qui était situé à la fin du cul-de-sac de Prinz-Handjery-Straße. C'était un petit boisé, mais dans ma mémoire d'enfant, il était large et mystérieux, assez large pour s'y perdre. Lorsque je lisais au début du grand conte de Dante, **Inferno**, comment le poète se perd dans la forêt sombre, c'était le souvenir de mon petit boisé d'enfance qui me revenait. Plus tard, quand je lisais un de mes romans russes favoris, **Lyess choumitt** (La forêt fait du bruit) par Vladimir Korolenko, c'était aussi le petit boisé de mon enfance que j'imaginai.

Au sud de notre maison se trouvait un grand marronnier. Si vous n'avez jamais vu un tel arbre, c'est dommage. Les marrons commencent au printemps par de grandes fleurs blanches ou roses. En automne, les marrons grossissent et tombent par terre, encore enveloppés dans leur grosse coquille verte et épineuse qui s'ouvre lorsqu'elle touche le sol. Vous pouvez alors défaire les coquilles et extraire les marrons qui sont brun foncé et brillants, si brillants que vous pouvez presque vous voir dans leur surface luisante, et une partie blanche, ronde et délicatement veinée. Oh, ils sont beaux! Ces belles noix, non comestibles, seulement belles, sont parmi les luxes joyeux de notre Seigneur que nous ne pouvons pas utiliser, seulement aimer, comme les fleurs. Au printemps, je me promenais le long de Prinz-Handjery-Straße et je humais le parfum de ces fleurs. Le feuillage était gros et brillant. L'arbre près de notre maison était vieux, haut et gros et plus grand que la vieille résidence avec ses trois étages. Ainsi, on pouvait s'asseoir dehors au deuxième étage sous son ombre et ramasser confortablement les noix qui tombaient sur le toit du balcon à l'automne.

À l'ouest de notre maison était le jardin. Dans les premières années, il s'agissait seulement d'un jardin ornemental, mais plus tard nous avons acheté un coin de terre directement à l'ouest pour y cultiver des légumes. Les légumes ne me plaisaient pas beaucoup, mais mon père me réservait un petit morceau de terre pour cultiver ce que je désirais, et ce que je désirais c'était des œillets. Durant une année ou deux en 1930, j'avais ce beau petit jardin d'œillets rouges ou rouges et blancs au milieu de choux et d'épinards suisses. Je peux voir mes œillets lorsque j'écris ces lignes. Je ne me rappelle pas en avoir cueillis — seulement de les admirer.

Mais ma nostalgie est à son plus fort en novembre ici au Kansas — un désir de voir une fois de plus ce que j'aimais avant. Le soleil, bas dans le ciel et couvert de nuages gris ressemble à « mon » soleil de Berlin lorsque j'étais une petite fille. Je me vois assise à une fenêtre dans notre grande et vieille maison, regardant dehors et rêvant de me promener là, sur quelque vieille route couverte d'ombres dans le paysage d'automne. Je partirais de quelque village et irais plus loin, le vent soufflant sur mon visage à travers les arbres dénudés à l'automne. De temps en temps, je lèverais la tête pour voir les nuages qui couvriraient ou révéleraient le soleil de l'après-midi. J'irais à quelque destination, peut-être un autre village ou un château campé tout en haut d'une colline — une seule colline dans une plaine : jamais une colline entre d'autres collines, jamais beaucoup de montagnes, seulement une colline solitaire, tout droit devant moi, étrange et formidable tandis que tout autour serait la plaine. Tout cela ne serait pas du tout effrayant, au contraire, plein d'une joie calme. Et on m'attendrait dans ce village ou ce château où j'irais. J'arriverais à ma destination avant la nuit — je ne rêvais jamais que je me promenais seule la nuit. Le soleil se coucherait après que je sois arrivée à destination, mon chez moi. J'avais souvent ce rêve en grandissant. Lorsque je suis devenue chrétienne, j'ai finalement compris ce que cela voulait dire : ma destinée n'était pas le monde, mais le château de mon Roi et mon Dieu.

Je ne songeais pas aux jours clairs d'été ni à la neige. Le printemps ne m'apportait pas non plus cette sorte d'imagination. Non, c'était l'automne — tard en automne lorsque la plupart des feuilles sont tombées, lorsqu'on n'attend plus les jours chauds de l'été, mais lorsqu'il n'y a pas encore de givre dans la nuit, et lorsque la pluie ne devient pas encore de la neige — c'est est le temps fécond de mon imagination.

Toujours dans les rêveries de mon enfance, je pouvais me promener seule dans quelque paysage de novembre : seule, mais pas

perdue, pas complètement seule. Quelques-uns peuvent spéculer que ces rêveries sont des images de ma vie réelle représentant ma solitude d'enfant unique de parents âgés dans cette grande maison grise au voisinage calme et privé, et le grand amour et la sécurité pourvus par mes parents. Et peut-être ont-ils raison. Mais il ne faut pas se méprendre au sujet de ma solitude ou que j'étais beaucoup aimée par mes parents âgés. Tout était dans le plan et la providence de Dieu pour moi. Ma solitude et l'amour qui était le mien comme enfant m'ont fait du bien (Romains 8: 28), et maintenant je les accepte comme bons. Il y a eu un temps où je ne les acceptais pas — lorsque ma solitude et l'amour étaient pour moi des fardeaux (car j'étais toujours surveillée et gardée étroitement). Pas plus! Notre Seigneur a tout renouvelé: Il a changé les fardeaux en bienfaits.

À côté de mes rêveries, je composais presque toujours des mélodies dans ma tête, des « nouvelles chansons » qui me hantaient, car je ne savais pas comment les préserver. Lorsque j'ai commencé à prendre des leçons de piano à l'âge de sept ans, apprendre comment écrire la musique a été le plus grand bienfait pour moi. Une de mes compositions était celle-ci:

*Un petit oiseau volait dans le vaste monde.  
Il chantait une chanson que lui seul connaissait,  
Qu'il appelait la chanson de la nostalgie.  
Et une malédiction sortait de cette chanson.  
Si un homme entendait la nostalgie dans elle,  
Elle demeurait toujours dans son oreille  
Et il était saisi de nostalgie.*

Je ne me rappelle plus exactement la troisième strophe. Elle disait que maintenant le petit oiseau a volé à travers le monde entier, tous les hommes ont entendu la nostalgie de cette chanson, et tout le monde a été saisi par la nostalgie.

C'est ainsi que je ressentais la nostalgie, tout comme C. S. Lewis voulait voir son « île » dans son livre autobiographique *La régression du pèlerin [Pilgrim's Regress: An Allegorical Apology for Christianity, Reason and Romanticism. 1933]*. Ma nostalgie était beaucoup comme une malédiction dans son intensité parce qu'elle me séparait des choses de tous les jours. Mes rêves de cheminer le long de cette route solitaire vers le château sur la colline étaient des images de cette nostalgie. Pour moi, comme pour C. S. Lewis, l'accomplissement venait avec Christ.

Nous devons avoir été riches pendant mon enfance, mais tout

de même je dois avoir vécu au jour le jour, car mes souvenirs de mes sept premières années — avant 1933 — sont très incohérents. C'est plutôt drôle, mais pendant quelques années, je pensais avoir pris la décision, dans les années 1940 avec les horribles bombardements aériens de la Deuxième Guerre mondiale et la persécution des Juifs, de vivre au jour le jour et surtout ni trop penser, ni établir de plans pour l'avenir.

# Noël

**P**rès de notre maison se trouvait une colline où l'hiver nous allions glisser avec nos traîneaux. En Allemagne, l'hiver arrive en novembre. Il n'y avait pas de soudaines tempêtes de neige comme ici dans le Midwest américain, mais une transition graduelle de l'automne mystérieux à l'hiver plein de neige. L'hiver était plein d'amusement pour moi parce que ni moi ni ma mère n'avions à nous occuper de bottes boueuses, de vêtements mouillés, de taches sales sur les tapis ou les planchers. De plus, nous avons « ma » bonne, une ou deux autres servantes, la cuisinière et le gardien et sa femme.

En Allemagne, à Berlin et plus tard sur notre ferme, nous célébrions Noël la Veille de Noël, le 24 décembre. Pendant des semaines avant Noël la maison était remplie d'odeurs de petits biscuits de Noël et d'autres gâteaux. J'ai tenté de copier ici la plupart de ces petits biscuits et gâteaux, mais je n'ai pas réussi avec tous. Je me rappelle surtout un gâteau lourd que je connaissais sous le nom de « bombe de Liegnitz », fait avec beaucoup de miel, de mélasse, des fruits confits et des épices. Vous penseriez qu'un seul gâteau de cette sorte servirait de repas complet — mais pas en Allemagne! L'après-midi du 24 décembre, mon père décorait l'arbre de Noël fraîchement coupé. Lorsque j'étais enfant, il utilisait des ornements de plusieurs couleurs : plus tard, il n'utilisait que des ornements blancs et argent ce qui en faisait un arbre beaucoup plus formel.

Il ne voulait jamais qu'on l'aide dans ce travail. Je crois me rappeler qu'il a dit que dans sa propre enfance — l'Allemagne des années 1870 et 1880 — son père décorait aussi l'arbre de Noël lui-même. Nous avons les beaux vieux ornements de Noël que Whitaker Chambers mentionne avec nostalgie dans son autobiographie *Témoin [Witness]* : des boules de verre brillantes, de beaux anges. Chambers dit que seuls les Allemands savaient comment les produire. Ils paraissaient être faits de façon artisanale, pas en usine. On les manipulait avec beaucoup de soin afin qu'ils puissent être utilisés de génération en génération. Quelques-uns des nôtres venaient des parents de mon père. De plus, comme des générations

avant nous, nous décorions notre arbre avec des chandelles — des chandelles véritables, une sorte spéciale étroite et courte qui arrivaient dans des boîtes spéciales. Il y avait des ficelles et des attaches spéciales pour les fixer aux branches des arbres. Il fallait faire attention de ne pas placer les chandelles directement sous une branche au-dessus pour ne pas y mettre le feu!

La Veille de Noël, quand la nuit commençait, la famille et nos employés s'assemblaient. Lorsque j'étais petite, mon père jouait du piano : plus tard c'est moi qui jouais, et nous chantions les vieilles chansons de Noël familières — beaucoup plus que vous en connaissez, car comme avec toutes les chansons l'Allemagne abonde aussi en chansons de Noël. Puis nous allions dans la pièce où était l'arbre de Noël : une image de joie, de paix et de tradition qui nous unissait aux générations passées. Une pièce brillante avec les chandelles, avec un parfum de cire et de pin, et chacun trouvait sa place avec ses propres cadeaux. Mes parents étaient toujours très généreux et très attentifs avec les employés. Je me souviens des nombreuses fois lorsque les employés remerciaient mes parents, et j'observais leur gratitude pour avoir reçu ce qu'ils avaient désiré. Il y avait toujours des « assiettes de Noël » remplies de noix, d'oranges (chères alors en Allemagne), quelquefois des dattes et des figues, des petits gâteaux de Noël et des bonbons pour tout le monde.

Après la remise des cadeaux, mon père, ma mère et moi allions dans notre propre salle à manger, séparés des employés, pour notre dîner de Noël — l'oie de Noël traditionnelle farcie de pommes. Nous n'avions pas des gâteaux de fruits, ou du pudding de prunes, ou pudding d'airelles : je n'ai donc pu apprécier ces choses « étranges » ! Je ne peux pas trop vous raconter à propos de nos dîners de Noël typiques, seulement qu'il y avait beaucoup de bonnes choses à manger (pas de pommes de terre sucrées ou de maïs sucré non plus — je n'ai connu cela qu'après mon arrivée en Amérique). Mes pensées se dirigeaient vers mes cadeaux de Noël, surtout les nouveaux livres ou les nouvelles poupées.

Chaque soir durant la saison de Noël, mon père et moi éteignons les chandelles de l'arbre de Noël : lui celles du haut et moi celles du bas. (Chaque famille allemande possédait au moins un éteignoir à chandelles : nous nous en avons deux.) À la fin de la saison de Noël qui durait jusqu'à la fête des Trois Rois, le 6 janvier, de petits feux pouvaient se déclarer dans l'arbre de Noël parce qu'il devenait plus sec.

La saison de Noël comprenait la Veille du Nouvel An, appelée « Sylvestre » en Allemagne. Pour célébrer le Nouvel An, nous restions

debout jusqu'à minuit et nous mangions des gâteaux spéciaux remplis de marmelade (semblables aux Bismarck ici) et nous buvions une boisson avec du vin rouge. Mon père était toujours un peu triste ce soir-là. «Une autre année est passée» disait-il, et il ne souriait plus pour quelque temps. Ma mère, elle, était de bonne humeur et croyait que la nouvelle année serait certainement meilleure! J'aimais les Veilles du Nouvel An parce que c'était le seul temps où mes deux parents étaient ensemble avec amour et en paix, sans aucune tension (on pouvait encore ressentir la course frénétique d'avant Noël). Contrairement aux États-Unis, il n'y avait pas de feux d'artifice. Comme vous savez, je n'ai jamais appris à aimer cette coutume bruyante et dangereuse (pardonnez-moi, c'est comme cela que je le vois!). En Allemagne, la veille du Nouvel An était tranquille. Habituellement, la terre était recouverte de beaucoup de neige ou il neigeait. Il y avait une paix et une solennité, un temps calme, un autre moment pour se rappeler le passage de la vie, pour espérer l'avenir avec ses joies et ses chagrins.



ma première journée d'école, 1931



# Jours d'école

**J**'ai commencé l'école en 1931, dans une école privée pour filles. L'école était dirigée par Mme Anna Ludwig, qui me semblait être une dame très âgée. Je pense qu'elle était juive, mais je n'en suis pas certaine. C'était une école d'une seule pièce avec peut-être 25 étudiantes âgées de cinq à dix ans. Je ne me rappelle pas trop bien de cette école, sauf que j'avais de bonnes notes en géographie, histoire et musique. J'avais aussi une belle calligraphie. À cette époque, vous vous appliquiez pour avoir une belle écriture. J'apprenais l'écriture allemande que personne ne peut lire, si ce n'est ceux de ma génération ou des précédentes. Il semble qu'elle n'était plus enseignée depuis la Deuxième Guerre mondiale!

J'avais toujours de bonnes notes en composition également avec une seule exception notable. C'était peut-être en 1933 lorsque Mme Ludwig nous avait demandé d'écrire une composition sur le thème «Le temps où j'avais peur». C'était la seule fois dans toute ma vie que je recevais un F! Je suis certaine que c'est pour cela que je m'en souviens! Je n'avais tout simplement jamais eu peur! Je ne pouvais m'imaginer comment on se sentait: je ne pouvais pas écrire du tout sur ce sujet. Jeune enfant, je n'avais jamais peur, pas même après l'arrivée du régime nazi. La peur est venue plus tard. Je me rappelle en riant un peu, demi étonnée, que les autres enfants qui recevaient des F pour d'autres travaux, recevaient des A pour cette composition. Pour eux, la peur était très réelle et facile à décrire.

J'ai eu des expériences de peur plus tard dans ma vie. Mais même ces expériences ne s'imprimaient pas dans mes pensées ou mes rêveries. J'ai toujours repoussé intentionnellement des pensées de futurs événements horribles, sauf à une certaine période de ma vie, les mois directement avant ma conversion à Christ. Alors les rêveries elles-mêmes et les pensées de «que se passera-t-il si?» étaient une part de sa grâce qui enseignait mon coeur à craindre — afin qu'elle puisse me délivrer de la crainte pour toujours.

En 1934, j'ai passé un examen spécial, évaluant mes talents et mon «intelligence». C'était au milieu de l'hiver, j'étais malade et

fiévreuse avec les oreillons. Malgré cela, ma mère insistait pour que je fasse cet examen, comme si ma vie en dépendait littéralement. Ainsi, je suis allée à l'examen, la gorge gonflée, je me sentais très chaude et souffrante — je me rappelle très bien. Le surveillant de cet examen était un vieil homme avec une barbe et des cheveux blancs comme la neige et des lunettes avec des cadres noirs. Il s'appelait M. Kindermann. Il m'a plu dès que je l'ai vu et j'ai eu confiance en lui. J'étais la dernière candidate pour cet examen qu'il faisait passer avant de prendre sa retraite. Cet examen avait pour but de sauter une classe (Classe 4, comme nous comptons dans les écoles américaines) et ainsi je pourrais aller à l'école supérieure (high school) à l'âge de 9 ans, pas 10. J'ai passé l'examen sans difficulté.

Si je n'avais pas passé cet examen à cette période, j'aurais dû rester une autre année à l'école élémentaire et cela aurait remis ma graduation de l'école supérieure d'un an. Car après 1942, l'année où j'ai gradué de l'école supérieure, les nazis ne permettaient plus aux demi-juives comme moi d'en graduer.

Je remercie donc ma mère pour son insistance à ce que je fasse cet examen malgré les oreillons. En fait, toute ma vie aurait été différente si je ne l'avais pas fait, car par la suite, mon emploi exigeait d'avoir gradué de l'école supérieure. Sans cet emploi, où j'apprenais les langues étrangères, quelle direction ma vie aurait-elle prise ?

*«C'est l'Éternel qui dirige les pas de l'homme: mais l'homme peut-il comprendre sa voie?» (Proverbes 20:24).*

*«Le coeur de l'homme médite sa voie: mais c'est l'Éternel qui dirige ses pas.» (Proverbes 16:9).*



mon père et moi à ma dixième anniversaire,  
le 25 mai 1935

# Dans le tourbillon



avant 1933, mon père était membre du Parlement allemand ou Reichstag, la législature nationale de l'Allemagne — une sorte de Sénat et de la Maison de Représentants réunis. Il était président du Comité des finances et un ami personnel de Gustav Stresemann, chancelier allemand bien connu. Stresemann poursuivait une conduite conciliaire envers les ennemis de l'Allemagne pendant la Première Guerre mondiale et était coauteur du Traité de Rapallo avec Briand, le chancelier français. Il y avait environ 34 partis politiques dans le Reichstag. Le parti de Stresemann et de mon père, le Parti du Peuple Allemand était modérément libéral (au sens traditionnel), comme les républicains américains conservateurs modérés dans les années 1950. Ce n'était pas un petit parti, mais non plus parmi les plus grands. Le plus grand parti politique jusqu'à l'arrivée des nazis était le Parti Allemand national.

En plus de ses activités politiques, mon père était avocat et sa spécialité était la Loi des corporations. De temps en temps, je visitais son bureau à Berlin. Il avait un beau bureau. Je me souviens du silence lorsqu'on marchait sur les tapis épais. Je me souviens bien de son grand bureau, de trois larges fauteuils recouverts de cuir rouge, d'un tapis de Perse et de la courtoisie de ses gentilles secrétaires. Je me rappelle le nom d'une d'elles, M<sup>lle</sup> Hammes, qui continua à travailler pour mon père jusqu'à ce que nous déménagions de Berlin en 1935. Je crois qu'elle venait de la Westphalie, comme lui.

Un souvenir important de ma jeune enfance est celui des parties de plaisir — de grandes fêtes données chez nous par mes parents dans lesquelles il y avait beaucoup de personnes. J'étais au deuxième étage, supposément endormie dans mon lit mais, dans les faits, installée dans l'escalier observant à travers la balustrade. Je tremblais un peu dans ma chemise de nuit, mais je ne voulais pas aller chercher ma robe de chambre ou mes pantoufles, car je ne voulais pas perdre un moment de ce qui se passait en bas. La clochette de l'entrée sonnait, Lenchen, notre servante, répondait et introduisait les hôtes, puis enlevait leurs manteaux et les accrochait dans l'armoire (qui était

ouverte, nous n'avions pas d'armoires avec portes en Allemagne) pendant que les gens joignaient ceux qui étaient déjà dans la grande salle à manger. Parfois, il y avait au moins vingt invités. Alors les repas étaient apportés de la cuisine.

J'étais moins excitée lorsqu'ils passaient dans la salle à manger, car de cette pièce on pouvait seulement entendre les gens murmurer, rire de temps à autre ou une toux. Je retournais donc à ma chambre, dans le calme et l'obscurité bienvenus, pour assimiler ce que j'avais vu et le préserver pour l'avenir lorsque moi-même j'aurais des invités. Je voyais beaucoup de gens riant autour de ma table. Toujours, j'imaginai que ce serait une joie! J'aimerais ces gens! Ils seraient de bons amis! L'idée que ces fêtes soient données pour des relations d'affaires — pour des gens qui pouvaient être « utiles » — ne faisait pas partie de mes pensées. Quand j'ai compris, après beaucoup d'années, que les gens qui venaient n'étaient pas d'abord des amis, mais des gens « importants » — des contacts que mes parents voulaient « cultiver » — ça m'a désillusionnée, mais je ne me suis pas fâchée ou dégoûtée avec mes parents à cause de cela. Il allait de soi que la carrière politique de mon père et la carrière professionnelle de ma mère demandaient ces « réunions d'affaires ». Mais moi — je désirais des amis.

Et qui seraient mes meilleurs amis? Eh bien, mes enfants! J'aurais beaucoup d'enfants. Je me rappelle que déjà très tôt, du temps où nous n'avions pas encore déménagé à la ferme, je rêvais de ma grande famille, mes garçons et mes filles bien nourris et assis à ma large table, tous confortables et au chaud dans leur chambre à coucher, dans une grande maison d'un vieux style. Je ne pouvais pas voir mon mari clairement: mais il allait de soi qu'il serait le bon papa de mes enfants. Il serait comme mon propre père qui était absent de la maison le jour et ne revenait que lorsqu'il était temps pour moi de me coucher. Mais il revenait tôt les samedis, m'emmenait déjeuner, et ensuite passait des heures à jouer avec moi. Mais mes enfants seraient les plus importants. Vous êtes étonnés d'apprendre que j'aime autant avoir beaucoup de gens autour de ma table? C'est l'accomplissement par notre Seigneur d'un de mes désirs d'enfance, aussi bon que je le désirais — meilleur parce qu'il est réel.

Qu'est-ce que je peux me rappeler de la petite Ellen à Berlin avant 1933? J'avais une bonne et ne passais pas beaucoup de temps avec ma mère. Mon père prenait autant de temps avec moi qu'il pouvait. Les samedis, il revenait de son travail tôt par le train de banlieue de midi. J'allais à la gare pour le rencontrer. Un jour, lorsque le train est arrivé, j'ai monté l'escalier à l'endroit où il arrivait, je suis tombée la face contre terre et heurté ma bouche. J'ai perdu un petit coin d'une

de mes dents de devant. Pendant bien des années, j'ai eu honte de cette blessure, que les autres n'apercevaient presque jamais!

Tard les après-midis du samedi mon père jouait avec moi, surtout avec des petits blocs de construction et des petites figurines de ferme, des gens et des animaux. Nous construisions une ferme que nous appelions «Gross-Nipkau» d'après la ferme d'un ami de mon père, Oncle Engmann, qui demeurait dans la Prusse de l'Est et que nous visitions presque chaque été. Une petite figurine a été nommée Oncle Engmann et un petit chien-jouet, Troeltschek comme son chien. Mon père bâtissait toujours une haute cheminée sur notre bâtiment, et quand tout était fini, il y soufflait un peu de fumée de son cigare pour faire flotter des cercles de fumée au-dessus d'elle, ce qui donnait un semblant de vie à toute la construction. Il y avait aussi un petit train qui circulait autour de la ferme, ainsi qu'une boîte mécanique avec un petit train qui allait de haut, en bas et à travers un tunnel. Nous jouions avec ces jouets tous les samedis et nous racontions les mêmes histoires heureuses, semaine après semaine.

Mon père se promenait avec moi le dimanche matin et nos promenades se terminaient vers 11 heures lorsqu'il m'amenait au *Ratskeller* (restaurant au sous-sol de la mairie) de Zehlendorf. (Ces restaurants existaient dans beaucoup de mairies allemandes et peut-être existent-ils toujours ?). Il avait coutume d'y boire un verre de bière apportée dans un verre lourd et avec un bon chapeau de mousse sur le dessus. «Est-ce que tu bois de la bière avec de la crème fouettée, papa ?» je lui demandais, et il ne me contredisait pas (je le croyais donc!). J'ai été très déçue lorsqu'il m'a permis de goûter la «crème fouettée». Une tranche de pain de seigle noir venait avec la bière, et il me la donnait tandis qu'il buvait sa bière. Je pense vraiment qu'aujourd'hui ma préférence pour le pain de seigle et mon dégoût de la bière datent de cette époque!

Les années de 1924 à 1933 étaient probablement les années les plus heureuses dans la vie de ma mère. Elle devenait de plus en plus établie dans sa profession, toujours sa première priorité. Elle avait un mariage heureux avec une personne en vue et vivait dans une belle maison dans la banlieue prestigieuse de Zehlendorf. Elle avait seulement un enfant, moi. Plus tard, elle m'a dit qu'elle ne pouvait plus avoir d'autres enfants parce que quelque chose s'était mal passé à ma naissance.

Et, en 1933, la révolution nazie est arrivée. Durant 12 années, mes parents ne pouvaient plus pratiquer leur profession. Ma mère a été congédiée de son poste à l'Université, et on n'acceptait plus ses articles, car elle était juive, peu importe le fait qu'elle était membre de

l'église chrétienne : les nazis la jugeaient selon sa race. Mon père ne pouvait plus pratiquer le droit. Il avait appartenu à un parti opposé aux nazis, et pire encore, il avait épousé une juive de qui il refusait de divorcer. Mon père s'est retiré du Reichstag en 1932, car il prévoyait la catastrophe politique qui allait arriver. Sur l'insistance de ma mère, dans cette même année, ils ont acheté une petite ferme, Schopfenhof, dans l'Allemagne du Sud. Privés de notre revenu à Berlin, nous avons déménagé à la ferme en 1935. Malgré tout, notre adresse officielle restait à Berlin sous le nom d'un neveu de mon père qui nous envoyait notre courrier régulièrement. La maison de Berlin a été louée à un médecin juif. Elle n'a pas été endommagée pendant la Deuxième Guerre mondiale et la destruction horrible de l'occupation de Berlin par les troupes soviétiques.



la maison principale à *Schopfenhof*, notre ferme dans l'Allemagne du sud-ouest

# Transitions

J'étais triste à l'idée d'abandonner mon petit jardin d'oeillets lorsque nous avons quitté Berlin pour notre ferme en 1935. On m'avait promis une autre petite parcelle dans le jardin de notre ferme, mais mon coeur ne l'acceptait pas. Le symbolisme d'un jardin fermé (Chant de Salomon 4:12), sa solitude et sa beauté « inutile » étaient détruits par la productivité du jardin de la ferme, qui semblait faire des reproches à mon petit lopin inutile.

Mon père, que Dieu le bénisse, était plus persévérant que moi, car il soignait ses géraniums année après année dans des pots de fleurs à l'entrée de la maison. Quelquefois ma mère le grondait « passer tout son temps à couper des géraniums morts plutôt que travailler ».

Mon père, rendu boiteux par les blessures reçues à la Première Guerre mondiale, ne pouvait pas faire de lourds travaux sur la ferme. Il s'occupait de la comptabilité et de la préparation des déclarations d'impôts qui étaient aussi difficiles en Allemagne qu'aux États-Unis aujourd'hui. Ma mère, même si elle devenait de plus en plus lourde, passait toutes ses heures dans le grand jardin et dans les champs de la ferme si nécessaire. Elle devenait une jardinière accomplie en ce qui a trait aux fleurs et aux légumes. C'était admirable, car elle n'aimait pas ce travail. Grâce à sa prévoyance, en achetant la ferme avant l'arrivée des nazis au pouvoir, nous avons toujours eu assez à manger et pour se vêtir jusqu'à la fin de la guerre et des nazis.

Ma mère avait l'aide de plusieurs femmes employées: la cuisinière, qui était la femme de l'administrateur de la ferme: une femme (notre merveilleuse Lisbeth) qui s'occupait des vaches, des poules, des cochons, et préparerait une douzaine d'énormes miches de pain par semaine: une aide dans le jardin et une aide pour la lessive, encore faite à la main, et pour nettoyer les chambres. Il y avait aussi généralement deux ou trois hommes, dirigés par l'administrateur de la ferme. Pendant la récolte du grain et des pommes de terre, des aides additionnels venaient du village. Les employés permanents vivaient sur la ferme (notre maison était très grande avec beaucoup de chambres).

Avant de vivre à la ferme de façon permanente, nous avons



commencé par y passer nos vacances en été, à Noël, à Pâques. Ah oui! En Allemagne l'année scolaire n'est pas comme aux États-Unis : il n'y a pas trois longs mois de vacances en été, seulement six semaines. Mais c'est bien compensé par deux semaines complètes de vacances à l'automne, deux semaines à Noël et deux semaines à Pâques. En vacance à la ferme, on me donnait mon animal favori, un canard blanc que (dans un éclat d'originalité) j'ai nommé *Weissentchen* (petit canard blanc).

Ce sont les exploits (surtout imaginaires) de mon canard qui m'ont donné la base pour mon premier livre, que j'ai écrit lorsque j'avais huit ans. Ce livre de soixante pages était a priori au sujet de *Weissentchen*, mais il décrivait plutôt mes pensées sur la justice, le franc-jeu et la persévérance. Le manuscrit comportait également des illustrations colorées par moi-même. Je suppose que ce vieux manuscrit existe encore rangé dans une de ces boîtes au sous-sol de la maison, ici au Kansas. Mes parents l'appréciaient beaucoup, surtout ma mère qui m'a toujours encouragée par son intérêt et ses compliments. Lorsque j'étais jeune, j'ai écrit plusieurs livres non publiés, dont un roman en français — une histoire d'amour tragique! Enfin, j'ai écrit le roman **Das dritte Leben** (La troisième vie), qui a été publié à Stuttgart en 1946.

Mon goût pour l'écriture s'est manifesté très tôt. Je voulais toujours écrire au sujet de faits, d'histoires vraies pour ainsi dire. En ce qui me concerne, la fiction sous la forme d'un roman me servait seulement à rendre l'histoire personnelle. Mon second livre, un roman, publié en 1964 en anglais, par Christianity on Campus s'intitulait **Reprobate Silver** (Argent dépravé). Plus tard, dans les années 1970, j'ai abandonné la forme de roman et j'ai écrit des articles factuels pour le journal *Creation Social Science and Humanities Quarterly*, publiés entre 1978 et 1994.

Mon autobiographie **From My Self to My Savior**, traduite en français ici, a d'abord été publiée en anglais en 2005. Cette année-là, j'ai aussi écrit le roman *They Shall Not Be Ashamed* (Ils ne seront pas confondus), publié par Tate Publishing Company, et j'ai écrit une douzaine de suites à ce roman sous forme de petits livres publiés par Providence Project, Whitewater, Kansas.

Nous étions en contact avec toute la famille, et je me rappelle les visites de mes cousins à la ferme. Tante Anna, la sœur de mon père, avait deux fils, Fritz et Hans, dont je me rappelle très bien. L'autre sœur de mon père, tante Else, avait deux filles, Ilse et Anneliese. Ils nous visitaient régulièrement avant la Deuxième Guerre mondiale.

Je continuais d'aller à l'école à la petite ville de Neckarsulm, à

quelques kilomètres de la ferme. J'étais une très bonne élève, surtout pour les langues étrangères et l'histoire. Plusieurs garçons étaient si fâchés à cause de cela qu'ils m'entouraient et me jetaient des pierres chaque jour pendant la récréation. Personne ne savait que j'étais demi-juive. Nous voulions éviter de trop attirer l'attention afin que personne n'apprenne ce secret. C'est pour cette raison que nous ne nous plaignions pas de ces garçons devant les maîtres qui savaient déjà que j'étais « politiquement différente » — j'étais la seule étudiante dans toute l'école qui n'était pas membre de la Jeunesse hitlérienne (*Hitlerjugend*)! (On défendait aux « bâtards » non aryens comme moi de rejoindre la Jeunesse hitlérienne).

Lorsque je revenais de l'école, je devais souvent passer une demi-heure à attendre le train qui me conduisait à Neudenu, la petite ville la plus près de chez nous. Lorsque le temps était bon, je le passais assise sur un banc en face de la gare et je lisais. Près de ce banc, il y avait une boutique qui vendait des livres, du papier à écrire, des cartes postales et des bonbons. C'est là que j'ai acheté mon premier roman policier (traduit de l'anglais, je crois), qui a fait de moi pour plusieurs années, une lectrice avide de telles histoires, surtout celles d'Agatha Christie. Encore aujourd'hui, j'aime les émissions de télévision comme « Columbo », « Matlock » et de bons films tirés des livres d'Agatha Christie. Dans cette boutique, j'achetais aussi des bonbons avec la petite allocation que mon père me donnait chaque semaine, car la lecture était meilleure avec les bonbons (surtout les bons chocolats allemands, bonbons aux fruits et bonbons à la menthe).

Au début j'achetais seulement ce que je pouvais payer immédiatement, mais plus tard j'achetais à crédit puisque la propriétaire de la boutique me connaissait assez bien pour croire que je payerais plus tard. Après environ deux mois, je lui devais un mark et quarante sous : je ne pourrais lui payer que plusieurs semaines plus tard. À cette époque un événement surprenant est arrivé. Mon père est venu à Neckarsulm pour me ramener à la maison en automobile. Il voulait voir l'endroit où je passais mon temps en attendant le train. La dame de la boutique l'a appelé et lui a raconté au sujet de ma dette. Il l'a payée, mais il m'a dit qu'il se rembourserait avec mon allocation et que plus jamais je ne devrais accumuler de telles dettes. Chose que je n'ai plus jamais plus faite!

Les nazis appelaient leur empire « Le Troisième Reich ». Un de mes maîtres d'école faisait la plaisanterie suivante: « Qu'est-ce qui vient après le Troisième Reich ? ». Personne ne répondait. Alors il disait avec un sourire moqueur « Le Quatrième Reich, naturellement ». Peu de temps après, il a été congédié avec seulement un tiers

de sa pension. Un étudiant de ma classe avait raconté à son père, un ardent fonctionnaire nazi, cette plaisanterie politiquement incorrecte, car la ligne officielle du parti nazi disait que le Troisième Reich devait durer à jamais!

J'ai trouvé une amie pour toute la vie à l'école de Neckarsulm, Laura. Je passais beaucoup de temps dans la maison de Laura et j'y apprenais beaucoup des beaux hymnes chrétiens d'Allemagne. Deux d'entre eux étaient mes chansons favorites. Le premier était « Où l'âme trouve-t-elle son foyer, son repos ? »

*Où l'âme trouve-t-elle son foyer, son repos ?  
Qui la couvrira avec des ailes de protection ?  
Oh, le monde n'offre pas une place  
Où le péché ne peut ni régner ni tenter!  
Non, non, non, non, il n'est pas ici :  
Le foyer de l'âme est en haut dans la lumière.  
Le deuxième hymne était « Louez le Seigneur avec Joie »  
Louez le Seigneur avec joie, chœurs de jeunesse!  
Il aime entendre un chant en son honneur,  
Louez le Seigneur avec joie, Louez-le avec joie!  
Le temps arrivera quand nous irons te louer,  
Oh joie! Te louer, notre Créateur, avec joie,  
D'éternité en éternité.*

Le troisième étage de notre maison de ferme servait à entreposer le grain. Un jour, j'y suis allée et j'ai vue une souris près de moi. Elle était à ma portée, je l'ai attrapée par la queue, elle s'est retournée et m'a mordu la main. Je n'ai rien dit à personne, mais le lendemain, ma main était bleue. Nous avons consulté le médecin qui nous a dit que j'avais un empoisonnement du sang et que je devais rester au lit jusqu'à ma guérison. Les jours passaient, mais le bleu montait plus haut dans mon bras à travers une veine. Il m'a fallu plusieurs semaines pour guérir. Pendant ce temps, mes devoirs m'étaient envoyés à la maison et je les faisais au lit. Je mangeais une nourriture spéciale qui contenait beaucoup de grappes de fruits frais. Ce temps me plaisait beaucoup parce que j'aimais les fruits frais, et comme je ne devais pas aller à l'école, je pouvais jouir de mon passe-temps favori (la lecture) autant que je le voulais. Tout le monde voulait savoir comment j'avais pu être empoisonnée, mais je n'ai rien dit à personne de l'incident avec la souris.

Un souvenir intéressant est resté dans ma mémoire plus clairement que les autres, probablement lors des premières années de la Deuxième Guerre mondiale. Un ouvrier nommé Louis (un nom peu

commun en Allemagne) a été engagé et il était alcoolique. Un jour, il rentrait d'une beuverie au cabaret du village, ivre et furieux, menaçant tout le monde avec un grand couteau. Personne, y compris l'administrateur de la ferme, n'osait le confronter, mais ma mère osa! Elle l'approcha calmement et dit « Discutons un peu, Louis ». Ils sont partis seuls : personne n'entendait ce qu'ils se disaient. Un peu plus tard, il est retourné à la maison, a monté à sa chambre, emballé ses quelques possessions dans un paquet qu'il a emporté sur son dos et nous a quitté sans jamais revenir. Quelque temps plus tard, ma mère nous a raconté qu'elle avait convaincu Louis de partir et avait facilité son départ par un petit don en argent. J'ai pensé alors et je continue de penser que le courage physique de ma mère avait été remarquable.

L'école supérieure de Neckarsulm n'offrait pas les dernières années d'école supérieure. C'est pour cette raison que je quittais la ferme en 1940 pour continuer à l'école supérieure de Stuttgart, la capitale provinciale, une école supérieure pour filles. Dans mon temps libre, je lisais de la littérature sérieuse et des œuvres de philosophie en allemand et en français. Dans une grande bibliothèque publique pas loin de mon école, je passais beaucoup d'heures à étudier les œuvres de Nietzsche, Montesquieu, Voltaire, et Henri Bergson (ses œuvres étaient là, bien qu'il était juif).

À nouveau, j'étais la seule étudiante de l'école qui n'appartenait pas à la Jeunesse hitlérienne. Lorsque j'ai fait un exposé en histoire sur le thème « Napoléon, Hitler, et l'unification de l'Europe », j'ai découvert que la plupart de mes collègues n'étaient pas nazies. Je disais que Napoléon ne pouvait pas unifier l'Europe quoiqu'il tente d'accomplir sous le drapeau international de la Révolution française. À cause de cela il était probable qu'Hitler allait également échouer, car il venait sous le drapeau du nationalisme extrême. M<sup>lle</sup> Haehnle, ma maîtresse âgée, avait visiblement peur. Elle a dit que mon exposé était très intéressant, et a passé rapidement à d'autres sujets. Lorsque je suis partie chez moi à la fin des classes, toutes les filles de ma classe, à l'exception de trois — les nazies — me suivaient et me disaient qu'elles admiraient mon exposé, et qu'elles n'étaient pas nazies non plus! Pendant ces deux années, je n'ai jamais manqué d'amies. Tout de même, lorsque nous avions des convocations à l'école, tout le monde devait être habillé avec l'uniforme de la Jeunesse hitlérienne, j'étais la seule étudiante sans cet uniforme.

En février 1942, j'ai passé l'examen Abitur, examen bien difficile et exhaustif — l'examen final pour graduer de l'école supérieure. La graduation elle-même avait lieu un mois plus tard. Un jour, M<sup>lle</sup> Haehnle m'a approchée dans le corridor après les classes, a regardé

autour d'elle pour voir si nous n'étions pas observées et m'a demandé « Êtes-vous un membre de la Jeunesse hitlérienne ? ». Nous savions toutes les deux que la réponse était non. Elle m'a dit « Il serait préférable que vous joigniez la Jeunesse, car si vous ne faites pas cela, vous ne pourrez pas graduer ». J'ai y réfléchi, mais je savais que je ne pouvais pas m'y joindre, j'étais demi-juive ! Une semaine a passé, après la fin des classes elle s'est approchée de moi à nouveau « Avez-vous joint la Jeunesse hitlérienne maintenant ? » m'a-t-elle demandé. J'ai répondu « oui ». « Très bien, très bien, c'est bien ! » m'a-t-elle dit et s'est détournée de moi très vite.

Tout ce que je sais, c'est que j'ai reçu mon certificat de graduation avec ma classe, mais je suis certaine qu'elle savait que j'avais menti. Pendant ces années, à l'école, j'apprenais le français, l'anglais et le latin, et par mes études privées et aidée de ma mère, j'apprenais le russe. Après la graduation, j'ai suivi un cours intensif de trois mois à Berlin pour apprendre la sténographie, la dactylographie et la correspondance des affaires, toutes enseignées en anglais.

# Et Dieu ?



Mon père faisait tout ce qu'il pouvait pour me conduire à Christ : tout d'abord par sa vie personnelle. Sa blessure sévère, reçue lors de la Première Guerre mondiale, l'avait laissé incapable de se déplacer facilement, il marchait avec une lourde canne. Vers 1940, sa vue faiblissait de plus en plus, il était incapable de lire sans une loupe et des lunettes épaisses. Il ne pouvait plus faire de travail manuel sur la ferme et il lui était défendu de travailler en tant qu'avocat. Il a été sans emploi pendant douze années (1933-1945) ! Ma mère avait un tempérament bouillant et était évidemment inquiète au sujet de notre avenir. « Qu'est-ce qui arrivera ? Qu'est-ce qui va nous arriver ? » avait-elle l'habitude de demander avec désespoir. Mais mon père était toujours de bonne humeur. Encore et encore, il nous disait « Vous devez avoir confiance en Dieu » (*Ihr muesst Gottvertrauen haben*) — je peux encore l'entendre. Sa Bible était toujours devant lui dans son petit cabinet ou à côté de son lit. Je le taquinait « Tu dois connaître ce livre par cœur maintenant ». C'était sa joie dans les grandes adversités qui m'impressionnait le plus, et il l'attribuait à Christ. Comme j'étais une lectrice vorace, mon père me donnait beaucoup de biographies de héros chrétiens dont je me rappelle encore.

Il voulait aussi que je sois confirmée dans son église, l'Église Allemande Réformée. Nous n'allions jamais à l'église parce qu'il n'avait pas d'église réformée près de nous. Lorsque je suis allée à Stuttgart en 1940, mon père avait arrangé les choses afin que j'aie à la petite église réformée. Elle était petite et ressemblait à une grange, sans peintures, sans chandelles et même sans croix. Il y avait environ 40 personnes dans cette première congrégation d'une église réformée que je voyais. Je ne peux me rappeler d'aucun culte d'une église avant cela. Je pense que nous n'y allions jamais.

L'Église réformée n'était pas supportée par le gouvernement allemand. L'Église prédominante en Allemagne était l'Église luthérienne, ou l'Église unie à Wurtemberg (la province dont Stuttgart était la capitale). Cette Église était un mélange de luthériens et de réformés — la dénomination que Dr Walther a quitté pour fonder l'Église luthé-

rienne — Synode de Missouri en Amérique. Naturellement, l'Église catholique romaine était aussi un groupe majeur. Mon père avait été élevé luthérien, mais s'est tourné vers le calvinisme (l'Église réformée) lorsqu'il était jeune. J'ai une lettre qu'il nous a envoyée lorsque Kenny, notre fils aîné, est venu au monde, dans laquelle il est écrit «Maintenant, ça fait quarante ans que j'ai confié ma vie volontairement à la direction de Dieu». C'est cela, et non pas le changement de dénomination, qui a été l'événement le plus important et béni dans son cœur.

Parfois je discutais du calvinisme avec lui. Il n'a jamais pu me convaincre que Dieu avait délibérément créé des gens prédestinés à l'enfer. Quelquefois il répétait ces mots «Il faut être tolérant — il faut avoir de la tolérance», et il était tolérant! Le curé catholique de notre village venait fréquemment nous rendre une visite amicale, et lorsque Ken et moi nous sommes mariés, le fait que Ken était membre de l'Église méthodiste n'était pas une pierre d'achoppement pour mon père (peut-être que ça aurait été cela s'il avait su l'apostasie de cette église).

Le pasteur de notre petite communauté réformée se nommait Hacker. Il avait environ 30 ans, était marié et père de deux petites filles. L'ancien principal était M. Phillip Reclam, apparenté aux propriétaires d'une grande firme de publication allemande, et de descendance huguenote. Je déjeunais presque chaque dimanche chez les Reclam. Je me souviens de lui comme d'un homme âgé aux cheveux gris et plutôt froid : les déjeuners étaient rigides et formels, je les endurais plutôt que je les aimais. Pendant cette période, je vivais dans une institution dirigée par des religieuses catholiques. J'aurais préféré avoir mon déjeuner du dimanche là aussi comme tous mes autres repas, car c'était beaucoup moins formel : beaucoup de gens, de rires et parfois des concerts de piano. Je suppose que les Reclam croyaient faire leur devoir envers moi, et comme je savais que mon père avait tout organisé, je ne m'y opposais pas. Si ce n'est d'une petite prière avant le repas, je ne me rappelle de personne qui parlait de Christ — ce qui était la coutume allemande : on ne discute pas de religion ou de politique. On ne discutait pas ouvertement de politique sous les nazis — c'était trop dangereux! Il était entendu que les Reclam étaient antinazis — ce qui nous faisait camarades implicites, des opposants au régime. De quoi parle-t-on dans ces circonstances? Eh bien, des petits riens de la vie quotidienne : comment va l'école? Quel temps fait-il? Va-t-il pleuvoir? Nous ferons un petit voyage (à la fin de cette semaine, cet été, l'année prochaine... Monsieur. Reclam parlait rarement de ses affaires — naturellement, pas avec moi qui

n'avais que 14 ans, mais avec un adulte— et alors, quoique je ne puisse pas me rappeler ses paroles après toutes ces années, je me rappelle sa voix et ses gestes qui avaient plus de chaleur, plus d'animation, plus d'intérêt, plus de vie. La vie à l'église consistait à chanter des hymnes avec un organiste jouant derrière la congrégation. Après cela, la quête — comme de coutume, je comprends, dans les églises allemandes, un homme présentait à chaque visiteur un sac de toile noire attaché à un long bâton, dans lequel on met ses pièces de monnaie (ou des boutons de pantalon comme plaisaient les Allemands). Finalement, venait le sermon. Les sermons du pasteur Hacker étaient longs. Je les ai tous oubliés!

En y repensant, le meilleur exemple d'éducation religieuse que j'ai reçu a été une « classe de religion » dirigée par le pasteur luthérien à Necharsulm, l'école où j'étudiais avant d'aller à Stuttgart. C'est ainsi que j'ai compris la pensée fondamentale du christianisme que Jésus-Christ était mort pour nos péchés. C'est là que j'ai appris les noms des livres de la Bible. C'est là que j'ai entendu les histoires de la Bible. Si mon père me les avait racontées avant, je les avais oubliées. Ma mère, quant à elle, ne l'a jamais fait. Mais chose curieuse, ces classes étaient obligatoires et permises par le gouvernement nazi.

J'allais être confirmée dans cette petite église réformée. J'assistais à une classe de confirmation avec un autre candidat, un garçon silencieux et timide portant des lunettes dont je n'ai jamais su son nom. Nous avions des classes avec le pasteur Hacker dans le salon des Reclam une fois par semaine d'une durée de 45 minutes pour environ deux mois avec l'obligation d'apprendre par cœur le Catéchisme de Heidelberg, une formulation de la foi calviniste et des passages de la Bible supportant les points du Catéchisme. Malheureusement, cela ne m'a pas réussi. Oui, j'apprenais les doctrines chrétiennes que Christ est mort pour nous sauver de nos péchés et de l'enfer, mais je ne m'entendais pas très bien avec le pasteur Hacker. J'avais constamment des désaccords théologiques avec lui, fière de mon intelligence. Je ne me souviens pas des détails de nos querelles, Dieu merci, car cela ne serait utile à personne.

Je dois mon rejet de Dieu, de la Bible et du christianisme à ce cours de confirmation, et surtout à un certain épisode. C'était après une classe lorsque le pasteur Hacker et moi avons pris le même tramway pour retourner chez nous. Nous étions sur la plate-forme d'un des wagons du tramway. Je poursuivais encore une discussion que j'avais commencée en classe et j'ai demandé « Est-ce que la Bible enseigne qu'Hitler ira au ciel — sans se repentir ? ». Pasteur Hacker regardait la foule de gens autour de nous avec crainte et a dit :



– « Quelques-uns croient que la Bible enseigne que tout le monde ira au ciel, avec ou sans repentance ».

– « Si la Bible enseigne cela » j'ai répondu furieuse « je ne veux rien savoir d'elle, ni de Dieu! ».

J'ai descendu du tramway en colère, loin de mon arrêt et je suis retourné chez moi à pied, déterminée à rejeter ce Dieu injuste. Je n'ai jamais lu la Bible pour vérifier ce qu'elle enseignait vraiment.

Le pasteur Hacker refusait de me confirmer. Il a parlé à mon père qui m'a persuadée de poursuivre la classe de confirmation sans disputer avec le pasteur et d'être confirmée. Je lui ai obéi, mais au fond de moi, je rejetais tout ce qu'on m'avait enseigné. À la fin, j'ai été confirmée, c'est-à-dire que j'ai donné les réponses appropriées et mémorisées aux questions prescrites du Catéchisme. Ainsi, un dimanche matin devant la petite congrégation, je devenais « membre » et autorisée à prendre la Communion.

Je continuais d'aller à l'église et à visiter les Reclam lorsque j'étais à Stuttgart pendant la Deuxième Guerre mondiale, jusqu'au moment où, en 1944, lorsque l'église a été fermée. Mais je faisais tout cela seulement pour éviter de me disputer ou de faire de la peine à mon père, qui considérait cela important, follement et incompréhensiblement à mon avis.

Peut-être désirez-vous en savoir plus au sujet du pasteur Hacker ? J'espère qu'il m'a pardonné toute la tristesse que je lui ai causée. En 1944 il commençait ses prêches, ou plutôt, à finir ses sermons par une prière : « Je prie que Dieu donne la victoire aux justes dans cette guerre ». Cela a duré quelques semaines. Un dimanche matin, nous sommes arrivés à l'église et y avons trouvé cette annonce : « Fermé indéfiniment ». Plus tard, j'ai appris, probablement des Reclam, que c'était cette prière qui avait causé l'arrestation du pasteur Hacker au milieu de la nuit. Pendant quelque temps personne ne savait, pas même sa femme et ses enfants, où il était. Enfin, nous avons su qu'il avait été interné dans l'infâme camp de concentration de Dachau et n'a été libéré que lorsque les Américains l'ont occupé en 1945. Il est revenu à Stuttgart amaigri, les cheveux étaient blancs et il avait perdu la plupart de ses dents. Il aurait dû prier pour « la victoire de l'Allemagne » —un membre de notre petite congrégation l'avait trahi à la Gestapo (police secrète des nazis). Sa femme et ses petites filles subsistaient de ce que la congrégation leur donnait. Vraiment très peu de résistance est nécessaire pour le martyr sous la tyrannie nazie ou communiste. (Soljenitsyne a été prisonnier dans plusieurs camps de concentration et en exil treize années simplement parce qu'il avait écrit quelques

critiques imprudentes sur Staline dans une lettre privée à un ami.)

Comme j'ai écrit déjà, cette petite Église se réunissait dans un bâtiment carré, sans décoration ni beauté. Pourtant je passais devant une autre église chaque jour que j'allais et revenais de l'école. Cette église avait de beaux vitraux qui présentaient la vie de Jésus de sa naissance à sa résurrection. Elle était toujours ouverte et quelque chose en moi m'attirait à y entrer et à marcher lentement d'une fenêtre à l'autre pour regarder les images. Ces visites étaient comme des retraites silencieuses et secrètes.

Un autre événement a eu plus d'importance beaucoup plus tard. Je vivais dans une chambre louée dans un grand bâtiment où j'ai rencontré une dame nommée Anna Thalheimer. Comme mon père, elle était estropiée. Dans son cas elle avait de l'enflure dans ses jambes et ses pieds. Elle portait des bottes hautes lacées jusqu'aux genoux, probablement pour aider ses pieds. Elle gagnait sa vie en montant les escaliers dans de hauts blocs d'appartements à louer pour recueillir des paiements d'assurance. Dans mon arrogance, elle était une pauvre vieille fille à plaindre ou à négliger, mais je ne lui montrais pas cela. Dans mon cœur, j'étais fière et arrogante, mais je m'efforçais d'être toujours gentille et polie avec les gens. Cette dame, tout comme mon père, était toujours de bonne humeur, peu importe les épreuves. Tous savaient qu'elle donnait des cadeaux et aidait les gens qui le lui demandaient.

Un soir, j'avais besoin d'un petit service et je suis allée à sa chambre pour avoir son aide. Comme je m'y attendais, elle m'a aidé en souriant. Tout à coup, toute sa manière de vivre m'a exaspérée et je lui ai demandé, irritée, «Comment pouvez-vous toujours être si joyeuse?». Il y avait un large tableau au mur de sa chambre. C'était un tableau de Jésus, très beau dans une robe blanche et rouge, avec une auréole au-dessus de la tête. Il était assis sur le versant d'une colline et regardait avec tristesse Jérusalem plus bas, et dit [ces mots étaient écrits au bas du tableau]: «Jérusalem, Jérusalem, qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu!». Mlle Thalheimer a indiqué le tableau avec sa main estropiée et m'a répondu «Il le fait». C'était Jésus qui lui donnait sa joie constante et sa bonté malgré tous ses problèmes. Je me suis souvenu de mon père, joyeux comme elle, qui indiquait aussi Christ comme la réponse, et j'ai pensé «C'est bon si vous deux pouvez croire ainsi, mais moi, je suis plus intelligente». Mais je n'oubliais jamais cette brève révélation de Christ.

# La guerre et les mots

**R**écemment (1977), j'ai lu *La 25<sup>e</sup> heure* par C. Virgil Gheorghiu. Ce livre m'a ramenée des souvenirs de l'époque de la Deuxième Guerre mondiale, surtout du temps où j'écrivais mon premier roman publié *Das Dritte Leben* (La Troisième Vie). Je vais citer les trois premiers paragraphes de la préface que j'écrivais à l'été de 1946 lorsque ce livre a été publié :

« Ce livre fut rédigé du mois d'avril à juin 1944. À cette époque, j'étais assise presque chaque nuit de 10 heures à 2 heures du matin, ou plus encore, avec une lampe recouverte d'une toile et j'écrivais les événements relatés dans ce livre immédiatement après les avoir vécus. Dans la crainte, je devais cacher ce que je faisais en secret de tout le monde. Lorsque j'ai été interrogée par la Gestapo [la police secrète des nazis] en mai 1944, je portais le gros tas de pages couvertes de mes petits caractères avec moi dans ma valise. Comme par un miracle, il ne fut pas découvert.

À chaque bombardement aérien, je prenais soin, plus que toute autre chose, que ce manuscrit serait en sécurité dans l'abri. Pendant ces semaines tourmentées, je n'avais qu'une seule pensée : terminer ce travail avant d'en être privée par un accident ou la mort qui nous menaçait à chaque jour, à chaque heure. »

Mon roman n'était pas très bon. Je pense que j'aurais dû m'en tenir soit à la fiction, soit à une simple description des faits vécus ! Je vais raconter ici quelques expériences racontées dans ce roman. C'étaient mes souvenirs du temps où je travaillais pour la compagnie Robert Bosch à Stuttgart, en Allemagne, comme secrétaire-interprète dans le bureau du personnel pour ouvriers étrangers ou « personnes déplacées ». Nous en avons des milliers provenant de toute l'Europe. Les groupes principaux étaient les Français, les Russes et probablement le plus grand nombre après eux, les Italiens. Très tôt j'appris l'italien, l'espagnol, le portugais, le grec moderne et même un peu d'arménien. Je parlais déjà le français et le russe ainsi que l'anglais. Aujourd'hui, je parle encore allemand, français, anglais, russe et espagnol, mais j'ai perdu le reste.

J'ai appris l'espagnol lors d'une vacance d'une semaine. Je connaissais une dame du nom d'Ève Michiels. C'était une femme belge d'une beauté frappante, administratrice d'un camp servant de dortoir pour ouvriers étrangers. C'est M<sup>me</sup> Michiels qui m'avait donné un manuel pour Français désirant apprendre l'espagnol et qui portait le titre *La méthode Assimil*. Je l'ai toujours. C'est la meilleure méthode de toutes celles que je connais pour apprendre une langue étrangère. J'emportais ce manuel avec moi lorsque j'allais à la ferme en vacances et l'étudiais au moins huit heures par jour pendant ces deux semaines. Ensuite, je retournais au travail et je parlais espagnol. Je le parlais si bien que les ouvriers espagnols me demandaient de quelle ville d'Espagne je venais.

De retour à Stuttgart, M<sup>me</sup> Michiels et son mari n'étaient plus là. Ils étaient partis « en vacances » en Belgique, et ils ne sont plus jamais revenus! La Gestapo les a cherchés parce qu'ils étaient membres de la Résistance. Ils n'ont jamais été retrouvés. Voilà pourquoi je possède encore ce merveilleux manuel, que je lis de temps à autre pour ne pas oublier l'espagnol.

Mais revenons à mon roman, qui était en grande partie autobiographique. Non seulement le personnage principal, mais un autre également, avait la compulsion de raconter au monde les horreurs qu'ils ont vues sous les nazis. Je me souviens d'avoir écrit tout cela malgré le danger et ça me semble toujours juste de l'avoir fait, ou à vrai dire, je sais que je ne pouvais faire autre chose que rester éveillée ces nuits-là, car rester silencieux et passif aurait signifié abandonner ce que je sais être mon âme, mon identité inaliénable. Plutôt mourir que ne pas écrire! Le personnage principal du livre sacrifie sa vie en écrivant ce qu'il a observé, parce qu'il est à bout de forces et meurt de tuberculose. L'autre personnage disparaît dans un camp de concentration, car il avait tenté d'éveiller des gens à la résistance active.

Est-ce un manque de réalisme? Je crois que non. Simone Weil, une française d'origine juive et probablement chrétienne, est morte volontairement de faim en Angleterre, car elle tentait de vivre des rations de nourriture allouées aux Français sous l'occupation nazie. En 1944, des milliers, y compris Claus von Stauffenberg, chrétien et citoyen allemand, ont payé de leur vie en tentant d'assassiner Hitler. Et mes propres parents ont risqué la leur en cachant des réfugiés sur notre ferme, parmi eux Wilhelm Keil, qui est devenu, après la guerre, président de la province de Wuerttemberg-Baden.

# Moments de chaos et de folie

**Q**uelquefois je pense que si j'avais déjà été chrétienne sous les nazis, je ne serais pas vivante aujourd'hui. J'aurais donné cette michette de pain à ce Juif qui balayait la rue. C'était après mes heures de travail en 1944 et j'étais à l'arrêt du tramway, à la rue de la sortie de Robert Bosch. Autour de moi, bien des gens attendaient leur tramway. Tandis que nous attendions là, un homme marchait le long de la rue. Il était habillé d'un complet d'affaires vieux et déguenillé, beaucoup trop large pour son corps amaigri, et poussait un grand balai contre la boue sur le pavé. Sur le côté gauche de son habit, il portait la large étoile jaune avec l'inscription «Juif». Quand il s'est approché, j'ai pu voir ses cheveux brun pâle et une grosse éruption rouge sur son visage — un indice de sous-alimentation. Dans ma valise, j'avais une michette de pain. Puisque nous vivions sur la ferme, j'avais toujours assez à manger. J'ai pensé «Donne la michette de pain à cet homme». Mais je ne l'ai pas fait, car tous ces autres gens étaient autour de moi. L'un d'eux pouvait être un agent de la Gestapo ou pouvait me trahir. Je me rappelle que nous étions tous silencieux, mais cela ne voulait rien dire, les gens dans une foule comme celle-ci sont toujours silencieux. Mon tramway est arrivé. Je suis entrée. J'étais soulagée de ne plus voir ce Juif. Mais depuis ce jour, je le vois de temps à temps dans ma mémoire.

Ainsi, j'ai écrit le livre pour expier les moments de lâcheté et de peur, comme celui-ci avec le Juif. Mais il va sans dire que cela ne c'est pas produit. Cela ne pouvait jamais remplacer cette michette de pain que je n'ai pas partagée. C'était la mémoire de ce Juif qui m'est revenue le 10 juillet 1960 lorsque j'ai compris que je n'aurais pas aidé Jésus lui-même, car j'étais trop lâche. Je ne savais pas à ce moment-là que Jésus avait dit longtemps avant. «Toutes les fois que vous n'avez pas fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, vous ne l'avez pas fait pour Moi» (Matthieu 25: 46) – «Seigneur, quand t'avons-nous vu ayant faim ... ?». Ah oui, sur ce coin de rue à Stuttgart!

Comment pourrais-je même discuter de ce souvenir maintenant sans sa présence, son expiation et son pardon ?

L'emploi que j'occupais à la compagnie Robert Bosch à Stuttgart de 1942-1945 impliquait de travailler comme interprète et secrétaire dans leur bureau du personnel pour les « personnes déplacées » ou DP. C'étaient des ouvriers étrangers recrutés de force, sinon ils voulaient éviter de mourir de faim dans leurs pays. Il y avait environ 10 000 de ces DP employés par Bosch. Parmi eux, il y avait plusieurs centaines d'ouvriers provenant de la Grèce. Mon premier fiancé était un Arménien qui venait en Allemagne comme un DP de Grèce où sa famille avait fui la Turquie après la Première Guerre mondiale.

Un jour, à l'automne de 1943, mon fiancé, moi et son cousin étions ensemble. C'était à Stuttgart en Allemagne, et les attaques des bombardiers alliés devenaient plus fréquentes. Il faisait noir et, d'après mes souvenirs, c'était une nuit froide d'hiver. Les sirènes annonçant une attaque commencèrent à retentir. Elles avaient un son comme celui des sirènes de police ici en Amérique. (Les premières années suivant mon arrivée en Amérique j'avais toujours peur lorsque j'entendais des sirènes de police). Tous les trois nous courions à l'abri le plus proche, un large sous-sol creusé sous la place publique au centre de Stuttgart. Beaucoup d'autres gens arrivaient jusqu'à ce que l'abri ait été plein. Un commandant disait à haute voix « Trop de gens sont ici pour maintenir la sécurité. Tous les étrangers doivent s'en aller ». Des officiers commençaient à examiner les cartes d'identité. Mon fiancé et son cousin n'avaient pas droit de cité : ils étaient Arméniens venus en Allemagne de la Grèce. Moi, j'avais une carte d'identité allemande.

Lorsque notre tour est arrivé d'être identifié, l'officier a dit à mon fiancé et à son cousin qu'ils devaient partir. « Vous pouvez rester » m'a-t-il dit. Il y avait un silence profond au sous-sol. Tout le monde nous regardait et quelques autres étrangers devaient aussi s'en aller. Mon fiancé et son cousin se sont tournés lentement vers la sortie. J'ai regardé la foule silencieuse qui nous observait et je me suis accrochée au bras de mon fiancé lorsque j'ai sorti à ses côtés. Personne ne dit rien. Dehors, il faisait complètement noir. Pas de lumières de rue, pas de lumières aux fenêtres voilées de rideaux épais. Autour de nous, c'était le grand calme. Les avions avaient cessé de larguer leurs bombes.

Nous sommes allés chez moi : j'étais accrochée au bras de mon fiancé à ma gauche et de son cousin à ma droite. Nous ne disions pas un mot. De temps en temps, on se regardait en souriant, avec défi et une joie et camaraderie plus intimes.

Par le biais de mon fiancé, j'avais fait la connaissance de beau-

coup d'ouvriers grecs dans notre usine et j'étais en bons termes avec eux. Un d'eux, nommé Dimitrios (je ne me rappelle plus son nom de famille) avait été dénoncé à la Gestapo pour avoir acheté et vendu des timbres de nourriture sans permis officiel. Il avait été mis dans un « camp d'éducation de travail », un terme trompeur pour un camp de concentration, pour sept semaines. Avant d'y aller, il était un beau jeune homme : lorsqu'il est revenu, il avait perdu plusieurs dents, était très maigre et avait l'air malade. Il m'a montré des blessures pleines de pus sur les paumes de ses mains qui avaient été brûlées avec des cigares et des cigarettes, et il avait été battu sur les doigts avec des cannes.

Il est venu me voir au bureau pour me demander si l'on pouvait retrouver le nom de l'officier de la Gestapo qui avait ordonné son arrestation. Dimitrios voulait rencontrer cet officier et lui demander que lui soit rendus les timbres de nourriture qui lui appartenaient légalement lorsqu'il avait été arrêté afin qu'il puisse manger jusqu'à la fin du mois. Je lui ai donné le nom de l'officier de la Gestapo qui avait signé la lettre d'information pour son arrêt et sa détention. Je me souciais de sa sécurité, mais Dimitrios voulait retrouver ses timbres de nourriture. Comment pouvait-il manger pour les deux prochaines semaines avant de recevoir la ration du mois prochain ? Il avait le courage du désespoir et est allé au quartier général de la Gestapo à Stuttgart pour obtenir ce qu'il voulait.

Peu de temps après le bureau recevait un appel téléphonique. Mon chef a répondu et m'a commandé d'aller immédiatement au quartier de la Gestapo. J'y suis allée à pied. Je portais avec moi une valise, et dans la valise, il y avait le manuscrit presque terminé du roman antinazi que j'étais entrain d'écrire. Je n'osais pas laisser le manuscrit au bureau ou même chez moi, car la servante était nazie et peut-être surveillait-elle pour la Gestapo.

C'était un beau jour d'été. Je suis arrivée au quartier de la Gestapo. Un officier aux cheveux noirs avec des lunettes aux montures noires était assis derrière une petite fenêtre, près de l'entrée. Je lui ai dit que je devais voir Officier Y. (je ne me rappelle plus de son nom : je l'ai oublié presque immédiatement après l'interrogatoire et je n'ai jamais pu m'en souvenir!). « Très bien » dit l'homme à la petite fenêtre, « son bureau est au deuxième étage ». Il a pressé un bouton : devant moi une grille métallique gigantesque, du plancher au plafond, s'est ouverte lentement avec beaucoup de fracas. J'ai monté les escaliers qui se trouvaient derrière. La grille s'est refermée derrière moi lentement avec le même bruit.

Je suis arrivée au deuxième étage au bureau d'Y. Je suis entrée :

il me semble que la porte était ouverte, mais peut-être que j'ai frappé à la porte et l'on m'a invitée à entrer. À ma gauche, un homme en habit civil était assis à un bureau. Devant moi était Officier Y. Il était jeune, pas plus que trente ans, même peut-être encore dans la vingtaine, et de petite taille. Ses cheveux étaient de cette couleur brillante et blonde que les nazis aimaient appeler « nordique ». Ses yeux étaient bleus, son visage blanc. Il était habillé d'une sorte de tunique bleu-gris avec les pantalons noirs et les longues bottes polies à briller des SS (une organisation nazie).

L'officier Y m'a demandé de m'asseoir à un bureau, probablement le sien et m'a demandé mon nom. J'étais incapable de répondre! Je ne pouvais pas m'en souvenir! J'avais un blanc de mémoire total. Il n'a pas répété sa question. Nous étions assis là, nous regardant l'un l'autre. Enfin, après ce qui m'avait semblé une période très longue, je me suis souvenu de mon nom et je le lui ai dit. Je me souvenais aussi du manuscrit dans ma valise sur le plancher à côté de mes pieds. Supposé qu'il me fouille, sans doute il ouvrirait et examinerait cette valise ?

L'officier Y me demanda également mon adresse. À nouveau, je ne pouvais pas m'en souvenir! Cette fois, c'était plutôt la peur qui fut la cause de mon amnésie. Quelle adresse devais-je lui donner? La mienne à Stuttgart? L'adresse de mes parents, laquelle? L'adresse sur la ferme où ils vivaient chaque jour, ou notre adresse officielle à Berlin où tout notre courrier était envoyé? Finalement, je lui ai donné mon adresse à Stuttgart et l'adresse de mes parents à Berlin.

Ensuite, il est allé vers une porte de côté dans son bureau, est entré dans cette pièce et est revenu tout de suite, poussant et donnant des coups de pied à Dimitrios. « Maintenant, parlez-lui en grec et répétez ce que vous lui avez dit et ce qu'il vous disait ce matin », a-t-il dit. J'ai répété notre conversation sur les timbres de nourriture avec Dimitrios en grec en détail, exactement comme nous avons fait le matin. Dimitrios confirmait tous les mots que je disais, naturellement en parlant en grec. « Très bien », dit Y. « C'est correct. [à moi] Vous n'auriez pas dû lui parler de moi. Prenez garde! Cette fois-ci vous pouvez vous en aller. Mais si votre nom apparaît devant nous encore une fois, ce sera différent. »

J'ai quitté son bureau et descendu l'escalier. L'homme près de l'entrée m'a vu arriver, ou peut-être avait-il été averti d'une autre manière que je venais, car la grille au pied de l'escalier s'est ouverte devant moi et je l'ai franchie, de nouveau libre. Ma précieuse valise était dans ma main et n'avait pas été examinée. Je me demandais si Y. avait compris le grec — très peu d'Allemands le comprenaient —



mais j'ai pensé que l'homme en habit civil à l'autre pupitre dans le bureau d'Y l'avait probablement compris.

Le soleil, le ciel, les rues me paraissaient merveilleux quand je suis retourné à mon bureau, chez Robert Bosch.

Dimitrios a été libéré, mais ses timbres de nourriture ne lui ont pas été rendus. Plusieurs de nous l'avons aidé le reste de ce mois en partageant nos timbres et de la nourriture. Il a continué à travailler pour la compagnie Robert Bosch jusqu'à la fin de la guerre et s'est retourné en Grèce sans d'autres incidents avec la Gestapo.

Pendant mon travail chez Bosch, j'ai appris à parler grec aussi couramment que je parle l'anglais maintenant, et on me demandait partout dans l'usine pour aider à former les ouvriers grecs. Parmi eux, il y avait peu d'hommes aussi bien élevés que Kharalambos Khazantsoglou (oui, je transcris son nom correctement! Des noms grecs peuvent être difficiles à transcrire). Je l'appellerai K. pour simplifier.

K. était un petit homme âgé d'une trentaine d'années. Ses yeux étaient de ce gris brillant et perçant qui demeurent dans la mémoire et qui donnent à ces gens une allure très froide et sans émotion. Ses cheveux étaient déjà gris, presque blancs. Il s'habillait toujours d'un complet gris-bleu, d'une chemise blanche et d'une cravate gris-bleu. Son visage avait des traits bons et clairs qui l'auraient fait paraître beau si ce n'était de sa couleur pâle. Quelquefois, il souriait et faisait voir des dents blanches et parfaites. Mais je ne peux pas me rappeler de la joie dans son sourire, seulement une politesse froide et prudente à quoi il était impossible de répondre que par une politesse semblable. Je me rappelle encore ses petites mains et ses petits pieds, petits même en proportion à sa petite stature.

Dès le commencement de nos relations, j'ai senti pour lui une compassion particulière. Il semblait si replié sur lui-même, si volontairement retiré des autres : quelqu'un de si isolé ne peut pas être heureux. De plus, je pouvais bien imaginer comment ce devait être lorsqu'on habite dans une baraque primitive avec des gens qui ne partagent pas notre intérêt, sans livres (pour moi cela a toujours semblé une privation profonde), sans solitude, sans famille, sans soulagement de ses circonstances si ce n'est le travail à l'usine. Et évidemment K. n'était ni habitué ni adapté au travail dans une usine. Mais sa personnalité et ses manières interdisaient un contact amical ou sympathique.

On avait donné un travail à K., mais en peu de temps il a commencé à s'absenter. Son chef d'équipe a déposé une plainte. Des copies de telles plaintes étaient remises à notre bureau du personnel

et gardées dans des dossiers spéciaux. Après deux plaintes consécutives, montrant plusieurs semaines d'absence, la personne était appelée au bureau. À ce moment, mon chef (un homme bon que je respectais de tout mon cœur et pour qui il était bon de travailler) la réprimandait et l'informait que la prochaine plainte serait envoyée à la Gestapo et conduirait à l'emprisonnement dans un « camp d'éducation de travail ». Après sept semaines d'absence, le bureau a reçu une nouvelle plainte contre K., il a été convoqué au bureau.

Mais, entretemps, j'avais entendu une rumeur, et mon chef l'avait entendue officiellement du chef des baraques où K. demeurait, que celui-ci avait été absent du travail avec la permission de la Gestapo. Il était supposé être à leur emploi payé pour des missions spéciales et son travail à notre usine lui servait de « couverture ». Cette information a beaucoup fâché mon chef (un antinazi qui haïssait la Gestapo et tous ceux qui lui étaient associés). Il a téléphoné à ce curieux officier dans notre usine dont le titre était Officier de protection de l'usine. La fonction de cet officier était d'être la liaison entre notre usine et la Gestapo. Mon chef a demandé de vérifier si K. était vraiment à leur emploi ou s'il avait fabriqué cet emploi fictif pour éviter le travail à l'usine. Bientôt la réponse est arrivée : l'Officier de protection avait parlé à un officier de la Gestapo qui avait rejeté de façon absolue l'histoire de K.

« Très bien » me dit mon chef, « lorsque K. arrivera, faites-le attendre dans notre bureau extérieur et gardez-le là. Dites le moi lorsqu'il sera ici et j'appellerai l'Officier de protection qui dira à la Gestapo de venir et d'arrêter K. », que K. serait immédiatement envoyé dans un camp d'éducation de travail : il ne l'a pas exprimé explicitement, mais je crois que c'était clair dans ses pensées et dans les miennes.

C'était l'ordre le plus exécrable que je n'avais jamais reçu. D'une part, je pouvais voir clairement la justice relative de ce qui était projeté pour K. De plus, j'étais très confuse pour une raison que je ne partageais pas avec mon chef. Dimitrios m'avait raconté que la personne qui l'avait dénoncé à la Gestapo était K.! D'autres Grecs que je connaissais me confirmaient que K. était un espion de la Gestapo. Pour cette raison, je ne pouvais pas comprendre que l'officier de la Gestapo en liaison avec notre Officier de protection avait nié que K. était employé par la Gestapo. Quelle était la vérité ? Qui mentait ? Et si K. était vraiment un espion de la Gestapo — alors le châtiment qu'il allait recevoir n'était-il pas juste ?

Mais comment pouvais-je coopérer avec la Gestapo et envoyer un être humain à ces camps ? Comment pouvais-je pour ainsi dire servir

la Gestapo en gardant K. dans notre bureau jusqu'à ce qu'ils viennent et l'arrête? Tout cela me troublait. K. est arrivé, froidement poli comme toujours, habillé proprement comme toujours, petit, maigre et fragile comme toujours. Ici je dois ajouter un autre fait que j'ai oublié de mentionner. Quelque temps auparavant, K. était venu au bureau avec une prescription médicale qu'il m'avait demandé de traduire. À mon dégoût (j'avais 18 ans en cette époque et ma génération n'était pas aussi franche au sujet du sexe que les jeunes le sont aujourd'hui), il me dit qu'il était infecté par la syphilis. J'ai pensé que dans un camp de concentration tout traitement médical dont il aurait besoin ne lui serait pas donné. Est-ce qu'il pourrait survivre sept semaines en étant battu et réduit à la famine — le temps d'emprisonnement pour absence au travail pour ces DP's était de sept semaines? Comme je l'ai dit déjà, Dimitrios était en bonne santé et vigoureux, mais il est revenu du camp en très mauvaise santé et tout tremblant.

J'ai dit à K. de s'asseoir et d'attendre dans le bureau extérieur pour quelques minutes, car mon chef était occupé: mais qu'il le verrait bientôt. Je savais que ma façon d'agir n'était pas habituelle et K. s'en est aperçu immédiatement. «Qu'est-ce qui ne va pas?» demanda-t-il. «Vous savez quelque chose et vous ne me le dites pas. Qu'est-ce que c'est? Dites-le-moi».

Qu'est que je pouvais dire? Comment pouvais-je mentir? Peut-être, je pourrais sauver la vie de K. si je l'informais de ce qui était projeté pour lui. Était-il juste de sauver sa vie s'il servait l'ennemi, s'il était un traître à son peuple? Comment pouvais-je prendre part à la torture ou la mort d'un être humain me regardant et m'implorant de l'aider? J'ai fais mon choix et lui ai dit comment la Gestapo avait été contactée et que leur officier avait nié que K. était à leur emploi. Il m'a dit «C'est que l'officier à qui votre homme a parlé n'était pas la personne pour laquelle je travaille. Je travaille pour X (il a nommé un nom qui, dans ma confusion, ne m'est pas resté en mémoire). Ne dites pas à votre chef que je suis ici, ou dites-lui que je ne voulais pas rester et attendre ici. J'irai à mon chef à la Gestapo et il s'occupera de tout cela. Merci de me donner l'information dont j'avais besoin pour me sauver.». Je lui ai répondu «Très bien, mais ne leur dites pas que c'est moi qui vous a donné l'information sinon ce sera ma vie qui sera en péril». Il m'a promis qu'il ne parlerait pas de moi et est vite parti.

Je suis allée voir mon chef et lui ai dit que K. était venu, mais qu'il ne voulait pas attendre et qu'il était reparti. Mon chef a haussé les épaules. «Très bien» dit-il «nous ne devons pas assister la Gestapo. Qu'ils l'attrapent, peut-être l'arrêteront-ils dans les baraques?» Je

pense que lui aussi était soulagé que notre part dans l'arrestation de K. ait échouée.

J'espérais que tout cet épisode soit derrière moi. Mais ce n'était pas le cas. Le lendemain j'étais appelée au bureau de notre Officier de protection. Il m'a dit que K. était allé chez l'officier de la Gestapo pour qui il travaillait, qu'il serait employé par la Gestapo, non pas dans notre usine, mais dans une autre, « ce qui nous plaît bien » ou quelque chose comme cela, ce qui démontrait son antipathie envers K. et la Gestapo. Il a ajouté que K. avait rapporté à la Gestapo que c'était moi qui l'avais mis en garde. « Et avant que vous confirmiez ou nier son histoire » dit l'officier « je veux vous avertir que dans mon emploi et le vôtre nous ne sommes pas supposés avoir pitié des gens que nous connaissons, et nous ne sommes pas supposés les mettre en garde. Maintenant, dites-moi. l'avez-vous mis en garde ou non ? »

Préparé de cette manière, il va sans dire que j'ai nié avoir mis K. en garde! L'officier a fait un signe de tête et dit qu'il allait informer la Gestapo de cela, que c'était probablement la fin de l'histoire. « Quel dommage que nous devons être harcelés par de telles gens » dit-il. Son attitude ne pouvait pas avoir été plus claire. Je pensais qu'il était alors et pense toujours qu'il était comme « un de nous, » c'est-à-dire antinazi.

Après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, j'ai entendu parler du sort ultime de K. Il avait pris place sur un train ramenant des Grecs en Grèce. Pendant le voyage, d'autres Grecs l'ont reconnu comme étant à la solde de la Gestapo. Ils l'ont battu à mort et l'ont jeté hors du train.

# La mort vue de près



u cours de toute la guerre, je n'ai reçu aucune égratignure — à une exception près. Nous avons eu beaucoup d'alertes d'attaques d'avions. Je n'y avais jamais fait attention. « Il n'y aura pas de bombardements » je prédisais. Lorsque la femme de ménage venait frapper à ma porte pour m'exhorter à me lever et me rendre à l'abri après le son des sirènes, je lui répondais « Je n'irai pas au bunker Gertrud. Vous verrez, rien ne va arriver ». Puis, je me retournais dans mon lit et me rendormais. J'étais complètement certaine d'avoir raison, et j'avais raison. Il n'y avait pas de bombardements près de nous. J'étais aussi très fatiguée, car c'était l'époque où j'écrivais mon manuscrit la nuit.

Donc, une nuit en 1944 — c'était en été, j'en suis certaine, je vous dirai pourquoi dans un moment — les sirènes résonnaient. Je me suis réveillée. Je ne ressentais pas la sécurité en moi. « Lève-toi. Prends ta valise! Va au sous-sol! Vite. Pratique-le. Habitue-toi à cela ». Ces pensées d'avertissement étaient trop fortes pour être ignorées. J'ai obéi et suis descendue au sous-sol, à la grande surprise de la vieille dame, Mme Pistorius, propriétaire de la maison de son beau-fils, Dr Knoerzer, et de Gertrud la servante. Je leur ai annoncé : « Ce sera sérieux cette fois ». Et bien sûr, pour la première fois depuis le début de la guerre, des bombes tombaient. Nous pouvions sentir la terre trembler un peu et nous pouvions entendre le son pénétrant et gémissant des bombes qui tombaient, mais pas trop près de nous. Ensuite, le signal de dégagement a sonné et nous sommes retournés à nos chambres. Par ma fenêtre, je pouvais voir une lumière rouge au nord-est — un feu là où des bombes avaient tombé.

Je pense que deux nuits plus tard les sirènes ont résonné à nouveau. Cette fois, il n'y avait pas d'avertissement dans mes pensées, car je savais que je devais me lever et aller à l'abri. Cette fois, c'était terrifiant. Cela continuait pour quelque temps. Ensuite, venait le calme — non, pas vraiment, car on pouvait entendre les débris toucher le sol, le crépitement du feu et enfin le signal de dégagement des sirènes, d'abord au loin et puis près de nous. Nous

sommes allés à la sortie du sous-sol. Nous ne pouvions pas ouvrir la porte! Elle était bloquée par du ciment, du plâtre et des débris de bois. Gertrud et moi, jeunes toutes les deux, poussions contre la porte. Nous avons continu de pousser jusqu'à ce qu'elle s'ouvre assez grande pour que nous puissions passer. Mme Pistorius avait plus de 80 ans et avait beaucoup de chagrin, car nous savions tous que notre maison, cette maison où elle avait vécu la plupart de sa vie et élevé sa famille, était presque totalement détruite. Elle est restée assise au sous-sol.

Nous étions estomaquées! Normalement nous aurions été dans le corridor principal de la maison qui était complètement entourée. Dans les faits, nous nous trouvions au milieu d'un tas de débris qui fumait encore — pas la fumée de feu, mais de la poussière de plâtre. Un côté de la maison était complètement détruit. Les escaliers qui menaient au deuxième étage étaient encore là, mais à découvert. Ma chambre était encore là, mais il manquait un mur et le toit. Notre rue était impassable!

Pas loin, des flammes s'élevaient jusqu'au ciel et illuminaient toute la scène chaotique. Un arbre énorme, qui poussait auparavant dans le jardin de Mme Pistorius, avait été arraché, et était debout sur ses racines dans ce qui avait été sa chambre à coucher. De l'autre côté de la rue, là où avait été la maison des voisins, maintenant se trouvait un trou profond, vraiment un cratère. C'était l'endroit où la bombe avait tombé le plus proche de nous. Nous n'avons jamais su ce qui était arrivé à ces voisins : probablement qu'ils avaient été tués dans cette attaque. Notre maison avait été détruite par la détonation de cette bombe lorsqu'elle est tombée.

J'ai grimpé en haut de ces escaliers ouverts pour voir ce que je pouvais récupérer dans ma chambre. Gertrud m'a avertie que les escaliers pouvaient s'écrouler. Je lui ai répondu que je me risquais et montais à ce qui avait été ma chambre. C'est curieux! J'ai trouvé chaque objet : mon lit, ma garde-robe, tout ce qui m'appartenait était encore là quoique couvert de pierres et d'éclats de fenêtres brisées, mais pouvait être récupéré — rien n'était perdu! À la lumière des feux à l'entour et dans l'air chaud (c'est pourquoi je sais que cela doit avoir eu lieu en été), j'ai fouillé sous le plâtre et la poussière, ramassé mes vêtements et mes livres et les ai mis dans mes deux grandes valises.

Je suis allée au lavabo pour trouver ma brosse à dents. Il était couvert d'énormes éclats de verre provenant de la fenêtre voisine (elle ne restait plus que quelques fragments dans son cadre). J'ai étendu ma main droite trop vite : un grand morceau de peau fut presque totalement coupé au centre de mon doigt, sans doute par du verre, et le

sang coulait. Je n'éprouvais pas de peine à ce moment : j'ai regardé mon doigt comme s'il n'était pas le mien. Je n'avais que mon mouchoir, je l'ai pressé sur mon doigt aussi serré que possible. Bientôt le mouchoir était imbibé de sang, mais que pouvais-je faire pour changer cela ? Rien, c'est tout. De plus, j'étais trop occupée et cette nuit était beaucoup trop excitante.

La voilà — la seule égratignure que j'ai eue durant toute la Deuxième Guerre mondiale ou les douze années sous les nazis. Je n'aurais pas été blessée n'eût été de mon trop grand empressement. Cette blessure a guéri parfaitement : il ne reste qu'une fine cicatrice blanche qui s'est formée autour de la blessure et à peine visible.

Une autre chambre avait été préservée — la salle de bain ! Justement ce qui nous était utile, mais naturellement il n'y avait plus d'eau courante. Par contre, la baignoire avait été remplie d'eau. Durant trois jours, nous utilisions l'eau de cette baignoire pour nous laver (visage et mains), pour cuire, pour boire. Nous étions Mme Pistorius, Gertrud, Dr. Knoerzer et sa famille de cinq (peut-être plus), et moi.

Nous avons trouvé un petit gril quelque part — la cuisine n'était plus là, peut-être était-elle rendue au sous-sol. Nous préparions des repas dans des boîtes d'étain et une poêle sur un feu fait de bois récupéré des débris, nous avions même du thé chaud, et à une occasion de fête, un grand poisson. Pendant la nuit, il va sans dire, nous étions au sous-sol.

Enfin, nous allions prendre des chemins différents. Mme Pistorius a loué une chambre au centre-ville dans un bloc-appartements. Environ trois semaines plus tard, il a été complètement détruit par tous les gens qui y vivaient. Je ne sais pas ce qui est arrivé à Gertrud. Je crois qu'elle a quitté Stuttgart et a survécu à la guerre. Je n'ai pas regretté son départ, car je me demandais si elle ne servait pas la Gestapo et me surveillait. Tous les Knoerzer ont survécu à la guerre et leur maison également, elle a été endommagée, mais elle pouvait être réparée, et l'a été après la guerre. Dr Knoerzer était le chef du département des finances de Robert Bosch. Nous échangeons encore des lettres de Noël [1980].

Pour ma part, j'ai aménagé dans une grande maison pour les employées féminines de Robert Bosch, pas trop loin de la maison de Mme Pistorius. Elle était près d'un abri gigantesque installé sur le versant d'une colline autour de la ville. C'était un des abris les plus sûrs de la ville. On n'y entendait pas les bombes tomber et on ne ressentait pas le coup au sol quand elles y arrivaient. Dans les dernières semaines de la guerre, nous retournions à la maison tard

le soir pour y dormir, et nous repartions au travail le lendemain. À cette époque, j'avais fini mon manuscrit et c'était la fin de l'été. À vrai dire, où caché le manuscrit était un problème! Je pense (mais je ne suis plus sûre) l'avoir apporté chez nous à la ferme et l'avoir laissé là, à Noël 1944.



les papiers d'identité de ma mère, sous le III<sup>e</sup> Reich



# La fin de la Guerre



ous ne pouvez pas vous imaginer ce que c'est lorsqu'un pays entier s'écroule. Être témoin de la chute de l'Allemagne nazie était pour moi une aventure excitante et désirée. Je l'ai savourée avec l'insouciance et la cruauté de quelqu'un qui n'a pas d'enfants.

C'était en avril 1945, et pendant des mois, dès l'automne de 1944, nous pouvions entendre le bruit de canons à l'ouest. Depuis des mois, les avions américains attaquaient Stuttgart presque chaque jour sans opposition. La fin de la guerre était proche et pouvait arriver à tout moment. Je devais encore être prudente, mais c'était plus facile. En moi-même, je disais aux nazis et à la plupart des Allemands : « Seulement quelques semaines au plus et vous serez écrasés ». Lorsqu'il y avait des attaques d'avions, nous passions plus de temps dans les abris qu'au travail. Le centre-ville était un tas de débris, avec la puanteur de feu mal éteint et des cadavres sous les bâtiments détruits, sous des briques et des débris. Le transport et le téléphone ne fonctionnaient plus, on pouvait acheter seulement de la nourriture. Les documents et les dossiers étaient perdus, notre travail au bureau était une feinte. Nous qui n'étions pas nazis (et dans mon bureau, personne n'était nazi sauf M. Fritz Hermann, chef d'un camp pour les DPs) échangeions calmement sur les nouvelles des retraites et des défaites allemandes). Bientôt, cette folie prendrait fin. Il était impossible qu'elle puisse durer beaucoup plus longtemps.

Dans cet état d'esprit s'approchait la fête de Pâques de 1945 et, avec elle, arrivait une petite vacance. J'ai pris le train de Stuttgart à la petite ville la plus proche de notre ferme. Il était chargé à pleine capacité. Toutes les quinze minutes, il s'arrêtait à cause des avions ennemis qui nous bombardaient. Enfin, tard dans la soirée, il est arrivé à Heilbronn, à environ 25 kilomètres de la ferme. Un employé du train nous a dit « Ceci est la fin de la ligne. Devant nous, les rails ont été bombardés et ne peuvent pas être réparés. Tout le monde, sortez ».

Tout le monde a sorti. Nous avons commencé à marcher sur la route principale. Au-dessus de nous une lune brillante est apparue, si brillante que ce n'était pas réellement obscur. Nous pouvions entendre

le bruit des avions — des avions américains, il va sans dire : on ne voyait plus d'avions allemands depuis plusieurs semaines. Nous pouvions entendre aussi le bruit de canons toujours présent et toujours plus proche. Derrière nous, le ciel était d'un rouge feu là où Heilbronn et d'autres villes plus lointaines avaient été bombardées et brûlaient. Il me faudrait trois ou quatre heures pour aller à pied jusqu'à la ferme, s'il n'y avait aucun détour ni délai causés par des hasards sur la route ou de bombardements. Il était bien possible que nous puissions être tués. Cette nuit pouvait être notre dernière nuit sur terre. Cette impression était palpable parmi nous tous. Ceux parmi nous qui allaient à pied étaient les jeunes et ceux qui étaient en bonne santé. Les gens plus âgés restaient à Heilbronn où demeuraient sur le côté de la route jusqu'au matin. Mais nous, nous ne sommes pas restés. Parmi nous, il y avait des soldats allemands, des ouvriers étrangers, des hommes et des femmes. Peu de gens parlaient. Encore à ce moment, la crainte de la Gestapo nous suivait. Encore quelque remarque imprudente pouvait se mériter d'être fusillé immédiatement. Non, mieux vaut ne pas parler. Et puis, ici et là, un homme et une femme s'approchaient, marchaient main dans la main, ou le bras de l'homme autour de la taille ou des épaules de la femme. Ils ne se connaissaient pas avant, mais maintenant ils étaient proches — car cette nuit pouvait être la dernière qu'ils vivaient.

Un jeune homme s'est approché de moi. Il a balbutié quelques mots en allemand, je savais qu'il était serbe (de la Yougoslavie). Nous pouvions converser lorsqu'il parlait serbe très lentement et moi, russe aussi très lentement. Son visage était pâle, pas rasé, indistinct, pas réel dans la lumière de la lune. Il a voulu prendre ma main dans la sienne. Je le lui ai permis pour un peu de temps. Ensuite, j'ai retiré ma main, car à seulement quelques pas de nous, sur le côté de la route, un couple copulait en pleine vue de tous. Quelques passants rigolaient et quelques autres quittaient eux-mêmes la route. J'ai marché beaucoup plus vite pour me séparer du Serbe et de toute cette foule de gens. S'ils désiraient passer cette nuit ainsi, peut-être la dernière de leur vie — car les avions s'approchaient de nouveau et ratissaient la terre avec des coups de feu en volant très bas — eh bien, c'était leur choix, mais pas le mien ! J'ai dit non et regardé tout droit devant moi. Non, pas ceci. Je ne me donnerais pas à un homme d'une manière aussi chaotique et dénuée de sens. Non, pas même si je n'étais jamais « avec un homme » de toute ma vie. Non, jamais comme cela, seulement avec un réel amour. Cette décision je la compte aussi comme une grâce et une bénédiction de notre Seigneur.



Heilbronn, à l'arrivée des Alliés en 1945 (photo d'archive de l'Armée américaine)

Le lendemain matin, j'arrivais chez mes parents sans aucun incident. Peut-être que mon train avait été le dernier train de Stuttgart arrivant à Heilbronn ? La situation semblait souvent si noire pour ma famille en Allemagne sous les nazis ! Nous vivions pour ainsi dire « dans le ventre du monstre » et ma mère était juive ! Naturellement, pendant l'époque nazie, l'intimidation, la diffamation et la persécution du peuple juif continuaient et devenaient plus intenses. Je me rappelle bien les pancartes dans les magasins et les restaurants qui disaient « Les Juifs ne sont pas bienvenus ici » et aux entrées de beaucoup de villes « Cette ville est *judenrein* (purifiée de Juifs) ».

Le jour est venu où les Juifs devaient porter de grandes étoiles jaunes sur tous leurs vêtements extérieurs : mais ma mère, comme d'autres Juifs mariés avec des « Aryens », était exemptée de cette ordonnance. Elle était tout de même obligée de toujours porter sa carte d'identité juive, et je pense que plus tard elle pouvait être arrêtée (ce qui voulait dire la torture ou même la mort) pour avoir utilisé le transport public ou pour avoir mangé dans un restaurant (ce qui était un de ses plaisirs favoris). Mais, durant toute la période nazie, elle ne s'en est pas privée, bien que je pense que ce devait être toujours avec la peur. Cette crainte constante et la tension expliquaient en partie son tempérament dur que je détestais de plus en plus.

La dernière épreuve de foi de mon père sous les nazis est arrivée en mai 1945. Justement lorsque la Deuxième Guerre mondiale

prenait fin en Allemagne. Dans les derniers jours de batailles, un groupe de redoutables troupes SS sont venus à la ferme de mes parents, située sur une colline, pour s'y installer pour « une dernière résistance » contre les troupes américaines qui s'approchaient. Les SS ont donné l'ordre à notre famille et à nos employés de partir. Nous sommes partis derrière un chariot, rempli de quelques objets essentiels que nous avons déjà emballés, tiré par des chevaux. Nous allions lentement vers le boisé à l'est de la ferme. Je me rappelle avoir pensé que nous pouvions être témoins de la destruction de notre maison dans les prochaines minutes, y compris tous les objets de valeur que nous possédions, en particulier la porcelaine faisant partie de l'héritage familial.

Pendant quelques instants, il ne s'est rien passé. Après une demi-heure environ, nous avons vus les SS sortir leurs mitrailleuses de notre jardin et s'en éloigner. Nous avons alors pointé nos chevaux et notre chariot dans la direction inverse et retournions à la ferme. Rien n'avait été cassé, aucune fenêtre n'était brisée, même le jardin et les champs n'avaient pas été dérangés.

La confiance en Dieu de mon cher père avait été justifiée à nouveau. La parole souvent répétée de mon père « Vous devez avoir confiance en Dieu » demeurait vraie. Depuis ce jour-là, les trésors, comme notre belle porcelaine, n'ont pas été très importants pour moi. La guerre nous enseigne que les possessions terrestres sont des choses très éphémères.



le centre d'Heilbronn, 1945 (photo d'archive de l'Armée américaine)

# Mon départ



près la fin de la Deuxième Guerre mondiale, en mai 1945, je suis restée plusieurs semaines à la ferme. Pendant ce temps, mon cousin, Carl Cremer de Chicago, nous a rendu visite. Il était le fils du jeune frère de mon père, «Oncle Fritz» (Frederick) Cremer. Oncle Fritz avait marié une juive américaine, «Tante Joe» (Josephine) d'Italie. Ils avaient un enfant, mon cousin Carl aussi connu sous le nom de Carl Cremer III. Lorsqu'il est venu nous voir, Carl avait 31 ans et mesurait six pieds, beau avec des cheveux bruns et des yeux bruns comme sa mère. Il était commandant dans l'armée américaine. Il pouvait nous apporter des produits comestibles américains et des vêtements que ses parents lui avaient envoyés pour nous. Nous les avons acceptés avec beaucoup de gratitude.

Pendant ces semaines passées à la ferme, j'étais exposée à nouveau aux crises de colère de ma mère. Je ne pouvais plus les endurer. J'ai décidé de m'enfuir et de retourner à Stuttgart. Je pense que c'était le 18 juin 1945, mais c'était peut-être un jour ou deux avant ou après. La vie avec ma mère m'était devenue intolérable. Il me semblait qu'elle avait une crise de colère explosive, dégradante et pleine de cris aigus presque chaque jour, et la contrition, dont les excuses et la tendresse exprimés le soir ne pouvaient plus rétablir les choses. Le retour à Stuttgart me semblait être la délivrance. Maintenant, sans porte de sortie à l'horizon, je ne pouvais plus endurer cela. Laura, ma chère et patiente amie, était avec nous alors. Je regardais mon père qui endurait les crises de colère de ma mère avec patience et écoutait ses explosions pendant des heures. Je pensais : «Pas pour moi! Laura peut s'en aller, et mon père est marié à ma mère, mais moi, je ne continuerai pas ainsi. Je retournerai à Stuttgart le plus vite possible lorsque les Français ne l'occuperont plus. Je vais retournerai travailler pour Robert Bosch ou peut-être pour le gouvernement militaire américain». Mais comment s'en aller? Comment y parvenir?

L'opportunité s'est présentée lorsque le maire d'Allfeld, petit village le plus proche de la ferme, a eu besoin d'aller à Mosbach, la

capitale du comté, pour une conférence avec le gouvernement militaire américain qui y était. Il avait besoin que je l'accompagne comme interprète. Ceci m'obligeait d'aller avec le maire à Mosbach en bicyclette, une distance d'une heure, d'y rester pour la conférence et de revenir par la suite. Cela justifiait mon absence de la ferme pour trois ou cinq heures sans être remarquée. Avec un peu de chance, je retournerais plus tôt, passerais à bicyclette la petite route de la route principale vers notre ferme et continuerais vers Stuttgart. Avec une chance extraordinaire, quelqu'un m'embarquerait pour une partie du voyage.

Je ne pouvais prendre beaucoup de choses avec moi, car cela aurait soulevé des soupçons. Quelques vêtements de rechange, une paire de souliers, presque rien du tout, seulement ce que je pouvais mettre dans mon grand sac à main. Dieu merci, c'était en été et il ne fallait pas s'occuper de vêtements d'hiver.

Je n'osai même pas parler de ce que je voulais faire à mon amie Laura, ni à mon père. Je pense qu'ils n'ont pas été trop surpris, car j'avais menacé « Un de ces jours je vais retourner à Stuttgart d'une manière ou d'une autre ». J'ai fait une autre menace quelque temps plus tard. Avant de m'en aller, pour les tromper, j'irais à Heidelberg (au nord de notre ferme, pas au sud comme Stuttgart) et je m'inscrirais à l'université.

Heidelberg avait l'avantage d'être situé sur la même route que Mosbach et je pouvais y aller directement après la conférence avec le maire. Je ne me souviens pas exactement, mais il me semble que je me suis séparée de lui à Mosbach et lui dit que je voulais aller faire des achats avant de retourner. Mais peut-être que je suis retournée simplement avec lui à Allfeld où il s'est arrêté, et d'où j'ai continué. De toute façon, nos affaires à Mosbach ont été réglées rapidement.

Le moment le plus difficile est venu lorsque j'ai passé la petite route allant à notre ferme. Jusqu'à ce moment, je n'avais pas encore pris de décision ferme. Mais lorsque j'ai passé cette route qui montait la colline vers notre ferme, je me suis raidie. Je me suis durcie au point où il n'y avait plus de regret, seulement une joie farouche, et avec cela l'attente d'une vie nouvelle, d'une aventure. Et je ne doutais pas que tout irait bien! J'y pense aujourd'hui et il me semble incroyable que j'aie été si confiante.

J'ai pédalé une bonne heure et je suis arrivée à Heilbronn, la grande ville la plus proche. Elle avait été beaucoup endommagée par les bombardements, mais quelques réparations avaient été faites et les rues principales étaient passables. Et là, à Heilbronn, il y avait un gros camion ouvert, garé sur le côté de la rue. Pour dix marks — une

somme ridiculement petite, le chauffeur emmenait autant de personnes et leur bicyclette à Stuttgart que possible et sans arrêt durant le voyage. Il nous dit « Nous y arriverons bien avant le couvre-feu cet après-midi ». Nous étions une trentaine de personnes à vouloir faire ce trajet. Ainsi, sans panne, nous sommes arrivés à Stuttgart tard en après-midi comme il l'avait promis. Il avait gagné 300 marks et nous, nous étions ravis. Mais mieux encore, je me suis fait une amie parmi les filles dans ce camion. Lorsque je lui ai expliqué ma situation — que je retournais à Stuttgart où j'avais travaillé pendant la guerre en espérant y trouver du travail, mais que je n'avais pas d'endroit où demeurer — elle m'a invitée à rester chez elle, et j'avais tout de ce que j'avais besoin. Oui, ma confiance que tout irait bien était confirmée. À l'époque, cela me semblait seulement un « heureux hasard », mais aujourd'hui, je remercie notre Seigneur pour tout son amour et sa providence.

Le lendemain, je sollicitais un poste au gouvernement militaire américain à Stuttgart. On m'a dit de revenir plus tard pour savoir si j'étais embauchée. Lorsque j'ai quitté le bâtiment, j'ai aperçu deux officiers russes. Je m'en suis approchée et leur ai demandé en russe s'ils avaient besoin de quelqu'un pour travailler pour eux. « Certainement, ça va sans dire » m'ont-ils dit. « Venez avec nous tout de suite à notre poste de commandement. Nous sommes avec le bureau de liaison des Soviets ici à Stuttgart ». Ils avaient une automobile et m'on emmenée immédiatement.

Je suis allée avec eux à leur bâtiment à Bad Cannstatt (un joli faubourg de Stuttgart). J'y ai rencontré une Russe qui était parmi ces officiers, Valya, et le commissaire, Lieutenant Boris Shpak, un homme au teint brun et d'apparence mongole. Les officiers qui m'avaient amenée étaient Lieutenant Danilov, un jeune homme beau et grand d'environ 26 ans, et Lieutenant Vassily (je ne me rappelle pas son nom de famille), grand, mince, avec un nez long et retroussé, et une voix perçante. Plus tard, j'ai appris de Valya que Vassily était le commissaire véritable, Shpak l'était pour la forme seulement, mais c'est Vassily qui avait le pouvoir véritable. Ceci a été confirmé quelques semaines plus tard lorsque Vassily a pris part à une tentative de kidnapping d'une jeune allemande de la Volga (Russie) et de sa mère afin de les forcer à retourner en Russie soviétique, mais là je devance mon récit.

Peu de temps après mon arrivée, j'ai été invitée à dîner avec eux. Vous auriez du voir le dîner — une table chargée de nourriture, de la nourriture américaine, surtout le pain blanc comme neige, le beurre, du boeuf, du café, j'oublie le reste, mais il y avait là une telle abon-

dance, et des boissons fortes en quantité. Je n'ai jamais aimé les boissons fortes, je me suis donc contentée de regarder les Russes s'enivrer de plus et plus, s'encourageant les uns les autres en criant "bottoms-upski!" [haut les fonds!] et devenant de plus en plus turbulents. Valya a commencé à jouer du piano (le bâtiment où ils vivaient doit avoir été la résidence d'un riche Allemand) et le lieutenant Danilov a commencé à danser des danses russes, surtout celle où on est accroupi et on donne des coups de jambes à l'avant. Il était un grand homme avec de longues jambes et il semblait impossible qu'il puisse danser avec adresse. Mais quelle surprise! Il était un excellent danseur.

Enfin, tout cela a pris fin et ils m'ont dit que naturellement je devais rester avec eux à leur maison. Valya m'a guidée vers le haut à des chambres à coucher luxurieuses et elle en a partagé une avec moi. Elle a fermé la porte à clé derrière nous — j'étais si stupide que j'ignorais pourquoi avant qu'elle me l'explique — et nous avons causé. Valya était une bonne fille de mon âge ou un peu plus âgée (j'avais 20 ans). Je crois que si nous nous rencontrions maintenant, nous nous reconnâtrions tout de suite. Nous nous aimions et avions confiance l'une en l'autre. Nous avons bien dormi et sans interruption. Le lendemain, il y avait plus à manger et pas de travail. Les officiers m'on dit «Plus tard, plus tard. Mangez, réjouissez-vous, parlez à Valya».

Après le déjeuner, un autre grand repas, Boris Shpak m'a demandé si je désirais des bas nylon. «Nous en avons beaucoup au sous-sol» m'a-t-il dit. «Venez avec moi, regardez-les et choisissez ceux que vous désirez». Vous pensez que j'étais folle, mais sans arrière-pensée je suis descendue au sous-sol avec lui. C'était vrai : il y avait toutes sortes de vêtements acheminés ici pour les alliés russes par les Américains, je suppose, car tout était américain. Shpak m'a escortée dans la chambre, a fermé la porte derrière nous et a enlevé la clé de la serrure. C'est à ce moment que j'ai deviné ce qu'il voulait faire. Il s'est approché de moi, je pouvais sentir son haleine de boissons fortes. Je n'étais pas vraiment effrayée ou fâchée. Le pauvre homme était à moitié ivre et souffrait probablement de solitude. De plus, pour moi, à cette époque, les Russes et les communistes étaient encore des héros et des sauveurs des nazis. Je lui dis «Si vous aviez une soeur, vous ne voudriez pas que cela lui arrive». Il hocha la tête et je pense que nous nous sommes donné un baiser. Ensuite, sans dire un mot, il a tiré la clé de sa poche, a ouvert la porte et a mis quelques paires de bas nylon dans une poche de ma veste et nous sommes montés au premier étage. Valya m'a regardée avec inquiétude, puis a



souri — elle avait vu que tout allait bien.

Mais je ne voulais pas qu'une voir telle scène se répète. J'ai tout simplement quitté la maison et je suis retournée à Stuttgart, une distance de 45 minutes à pied. Je suis retournée au bureau du gouvernement militaire américain et j'ai demandé si j'avais obtenu le poste d'interprète-secrétaire à leur bureau pour DP's, poste pour lequel j'avais appliqué. Et quel miracle! La réponse était oui! Le chef de ce bureau était le lieutenant Robert E. Coulehan, un jeune homme âgé seulement d'un an de plus que moi. Notre relation était excellente dès le début. Cet emploi avec le lieutenant Coulehan a été le dernier au gouvernement militaire : je ne l'aurais pas obtenu si j'avais appliqué ne serait-ce un jour plus tard (le lieutenant Coulehan m'a raconté cela plus tard).

Ah oui, j'ai oublié de vous raconter un incident qui est survenu juste après mon arrivée à la résidence russe à Bad Cannstatt et avant que les officiers m'invitent à dîner avec eux. Leur amitié n'était pas aussi miraculeuse qu'elle semble l'avoir été, car lorsque je suis arrivée, un autre Russe arrivait aussi et lorsqu'il m'a vue, il a couru vers moi, m'a embrassée et s'est exclamé «Lenochka, Lenochka, tu as sauvé ma vie! C'est la fille allemande qui travaillait pour Robert Bosch et qui a sauvé ma vie!».

Et il s'est avéré que c'était la vérité. Il y avait un autre commissaire communiste. Je peux le voir lorsque je pense à lui — grand, cheveux noirs, athlétique, les yeux noirs et brillants, très beau, même avec des traces de variole sur le visage. Il avait été un ouvrier étranger, un DP à l'usine de Robert Bosch. La Gestapo le recherchait comme un «commissaire». Si les soldats de la Gestapo l'avaient trouvé, ils l'auraient tué. Mais j'avais perdu son dossier, comme j'en avais perdu plusieurs autres, son nom n'étant pas écrit correctement dans la translittération allemande de son nom russe. Je savais qu'il était la personne que la Gestapo recherchait, mais j'avais dit que personne de ce nom n'était employé par Robert Bosch, ainsi la Gestapo ne l'a jamais trouvé. Lorsqu'il a raconté cette histoire à Danilov, Shpak et les autres, il va sans dire qu'ils m'ont acceptée. Peut-être que c'est pour cette raison que rien de mal ne m'est arrivé. Et pourquoi était-il là au moment précis où j'arrivais? Alors, j'appelais cela un heureux hasard. Aujourd'hui, je me réjouis dans notre Seigneur qui détermine parfaitement tous nos pas.

## Un autre « heureux hasard »

**Q**uelquefois je pense que si je n'avais pas descendu un certain escalier à Villa Reitzenstein à Stuttgart en Allemagne, à un moment précis, je n'aurais jamais rencontré mon mari. Et mes enfants, petits-enfants et leurs enfants bien-aimés ne seraient pas là.

C'était presque Noël, en décembre 1945, et je travaillais toujours pour le gouvernement militaire américain local sous l'autorité du lieutenant Coulehan. Mon père m'avait envoyé avec une lettre personnelle pour un vieil ami, M. Erich Rossmann, autrefois député au Reichstag. À cette époque, M. Rossmann était devenu le *Laenderratssekretær* (c'est un mot composé court en allemand!) ou Secrétaire au Laenderrat. Le Laenderrat était le Conseil des États



Je fais la traduction simultanée du Général Clay lors de la publication de la loi de dénazification à Stuttgart en mars 1946.

(provinces) de la zone de l'Allemagne alors administrée par les États-Unis. J'ai profité de mon heure de dîner pour lui remettre cette lettre.

Le Laenderrat et le bureau attaché au gouvernement militaire américain, le Regional Government Coordinating Office (RGCO) étaient situés à la Villa Reitzenstein. Cette villa était un édifice somptueux situé en haut d'une des collines en banlieue de Stuttgart, bâti vers 1900 par le Baron Reitzenstein. J'en avais entendu parler, mais je n'y avais jamais été.

Je suis donc allée à la Villa, j'ai trouvé le bureau de M. Rossmann au deuxième étage et je lui ai remis la lettre de mon père. L'édifice n'avait pas été endommagé du tout par la guerre et il était somptueux à l'intérieur comme à l'extérieur. Après avoir quitté le bureau de M. Rossmann, j'ai descendu le grand escalier de marbre recouvert d'un épais tapis rouge. J'ai marché très lentement pour bien admirer ce hall imposant avec ses colonnes de marbre, le piano à queue, les miroirs aux murs avec leurs cadres dorés, le tout prévu pour recevoir rois et chefs d'État. Tandis que je descendais, un homme portant l'uniforme d'un commandant de l'armée américaine montait l'escalier vers moi. Je portais un beau manteau avec un col de fourrure noir, des bas nylon et de jolis souliers d'Amérique. Nous nous sommes rencontrés au milieu de l'escalier. Il m'a demandé « Cherchez-vous quelqu'un ? » observant comment je regardais lentement autour de moi. « Peut-être que je peux vous aider ? ». Il parlait anglais croyant ou s'attendant que je comprenne évidemment. J'ai pris une décision rapide. « Oui, je cherche Dr James Pollock » lui ais-je répondu.

Voici ce qui me faisait dire cela. Le lieutenant Coulehan, mon employeur pour DPs du gouvernement militaire américain (qui était sur le point d'être dissous) m'avait parlé du Dr Pollock, conseiller supérieur du général Lucius Clay, successeur du général Eisenhower comme commandant de l'armée américaine en Europe. Le lieutenant Coulehan m'avait suggéré de chercher du travail auprès de lui. Le travail consistait à traduire simultanément des discours publics officiels aux ministres et présidents des provinces allemandes (comparables aux gouverneurs des États en Amérique) et être traductrice lors de ses meetings privés avec eux et à d'autres conférences entre Américains et Allemands.

Je n'avais pas donné suite à sa suggestion, car à l'époque j'avais deux autres possibilités de travail. Je pouvais retourner à la compagnie Robert Bosch où j'étais officiellement « en vacances ». L'autre était chez un éditeur de livres allemands à qui j'avais offert le roman que j'étais en train d'écrire (pas celui que j'ai mentionné plus avant, qui était déjà sur le point d'être publié). Le travail chez l'éditeur était

seulement d'apposer ma signature sur leur contrat pour l'accepter. Ceci avait facilité ma décision de rencontrer rapidement le Dr Pollock, si surprenante — à ce moment même je me demandais « Qu'est-ce qui m'a fait dire cela ? »

– « Je suis le major Kane et je suis l'adjoint du Dr Pollock. Vous pouvez le voir tout de suite ». (rappelez-vous, c'était l'heure du dîner). « Pourquoi voulez-vous le rencontrer ? ».

– « On m'a dit qu'il cherche un interprète ».

– « Oui, c'est vrai. Venez avec moi tout de suite ».

J'ai descendu avec lui abasourdie, et j'ai été admise dans un beau bureau décoré avec la même richesse et élégance que le reste de l'édifice. J'ai été présentée à un grand Américain, chauve, un peu costaud, aux lunettes sans cadres, habillé d'un uniforme militaire portant des insignes civils. Il était assis derrière un bureau énorme. Major Kane lui expliqua que j'étais venue pour un poste de traductrice.

– « Merveilleux » dit Dr Pollock, « nous cherchons un interprète pour le Général Clay. Comment vous appelez-vous ? ».

– « Ellen Cremer ».

– « Cremer ? Comment l'épelez-vous ? »

Je l'épelai.

– « Êtes-vous par chance apparentée au Dr Carl Cremer qui fut un délégué au Parlement allemand avant 1933 ? »

J'avais peine à croire cette question. Je lui ai expliqué que le Dr Cremer était mon père.

– « J'ai rencontré votre père lors d'un voyage d'études en Allemagne avec un groupe d'étudiants américains en science politique. Il fut notre contact allemand qui nous conduisit à travers le Reichstag (l'édifice du Parlement) » expliqua le Dr Pollock heureusement avec un grand sourire et me recevant visiblement avec plaisir. « On ne vous fera pas de problèmes avec les questions de 'de-nazification' ! Tout ce que nous devons faire est de voir si vous pouvez traduire des discours publics, phrase par phrase. Faisons une expérience tout de suite ».

Il a tiré un paquet de papiers d'un tas de documents et a lu une phrase. « Maintenant, traduisez-là en allemand » m'a-t-il dit. Je l'ai traduite. Ça ne me paraissait pas difficile — tout ce que je devais faire était de me concentrer. Il m'a donné quelques autres phrases tirées de discours passés du général Clay et était heureux lorsque je les traduais rapidement et sans fautes.

« Très bien » dit-il, « vous êtes engagée ! Nous déciderons de votre salaire, et cætera plus tard — Major Kane, prenez soin de cela et que

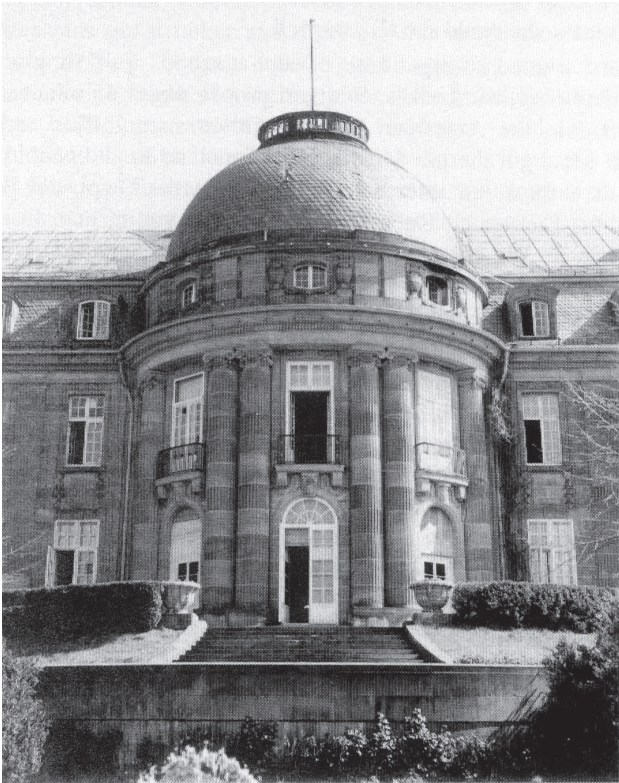
tous les papiers soient en ordre » et il m'a dit « Nous vous verrons ici le 2 janvier 1946, à neuf heures du matin ».

Je suis sortie de cet édifice complètement étourdie. L'interview n'avait pris que quinze minutes! J'avais mes vacances de Noël, environ dix jours, pour y réfléchir. Mais à vrai dire j'avais décidé — ou la décision avait déjà été prise pour moi — dans le bureau du Dr Pollock.

Cette rencontre « du hasard » a été suivie de deux années et demie de travail comme traductrice du général Clay : un travail très exigeant, excitant et formateur. Il me donnait aussi un très bon salaire et beaucoup de publicité dans les journaux allemands. J'étais la meilleure!

À la suite de cette rencontre, j'ai fait la connaissance de mon futur mari, Kenneth L. Myers, membre du personnel du général Clay. À cela ont suivi mon mariage, mon immigration aux États-Unis et la naissance de tous mes enfants et mes petits-enfants.

Par conséquent, si je n'avais pas descendu cet escalier au moment précis où le commandant Kane le montait, si je n'étais pas allée plus lentement que d'habitude, et si je n'avais pas demandé immédiatement à voir le Dr Pollock, je ne serais pas assise ici ce soir. Je n'aurais pas rencontré mon mari et toute ma vie aurait été très différente. La bonne mémoire du Dr Pollock pour des gens et leurs noms m'a également beaucoup aidée!



Villa Reitzenstein

# Ken

J'ai rencontré mon cher mari, Kenneth L. Myers, pour la première fois le 28 octobre 1946. Il était le chef du département d'économie du "Land" (État-province) de Wuerttemberg-Baden. Ken était avec le gouvernement militaire américain, connu dans l'alphabet administratif de l'occupation américaine sous l'acronyme OMGUS. Il était venu au bureau où je travaillais à la Villa Reizenstein accompagné d'un autre officier civil américain, M. Felix Stetson, pour une conférence sur la production du cuir dans ce Land avec des officiers allemands. Je traduisais pour lui.

C'était lundi, et je dois dire que Ken semblait terriblement fatigué! «Une fin de semaine mouvementée, monsieur?» je pensais. Puisque je devais rédiger un rapport des conférences, je peux situer la date exacte de notre première rencontre.

Notre prochaine rencontre fut le 3 décembre 1946. Le général Hugh B. Hester, chef de la division d'agriculture de l'OMGUS à Berlin, et seulement un grade sous le général Clay, venait au bureau pour une conférence et un discours public. (Plus tard le général Hester a été exposé comme un communiste! Lorsque j'ai appris cela quelques années plus tard, j'ai été vraiment surprise. Plus, il prit la fuite en Tchécoslovaquie en 1950, je crois.). Puisque j'étais l'interprète officielle du général Clay et connue comme la meilleure, le bureau de l'OMGUS de Wuerttemberg-Baden me prêtait au général Hester pour traduire pour lui. Et Ken devait s'assurer de venir me chercher, me



Ken et moi

conduire où je devais aller et de me ramener à mon bureau.

Lorsque nous montions les escaliers du grand édifice du gouvernement à la chambre de conférence où le général Hester allait parler, j'ai pensé tout à coup « Cet homme sera mon mari ». À ce moment exact un photographe allemand prenait notre photo. Nous sourions tous les deux : j'ai reçu une copie de cette photographie.

Ce n'est qu'en janvier 1947 que Ken me téléphonait pour notre premier rendez-vous. Dès ce moment, nous sommes devenus de plus en plus intimes. J'ai mis la photo de nous deux dans un petit livre que je préparais pour l'anniversaire de naissance de Ken, le 23 novembre 1947, dans lequel je racontais l'histoire de notre relation. Trois mois plus tard, le 3 mars 1948, nous étions fiancés.

Ken était intéressé et informé sur tant de sujets! Ceci était très important pour moi. Nous avons tant de choses à partager — la musique, l'art, l'histoire, la politique, l'économie, la philosophie, l'éducation, des livres que nous avons lus, des gens que nous connaissions tous les deux. S'il avait été plus jeune, je me demande si notre relation aurait été si riche et profonde. Que c'était merveilleux de connaître quelqu'un qui n'était pas ennuyé par la musique classique et qui m'encourageait à la pratiquer, même si la préférence de Ken était plutôt pour un type de musique plus léger! Que c'était bon de voir quelqu'un qui choisissait l'art de bonne qualité, qui encourageait de jeunes artistes allemands, qui montrait du bon goût!

J'avais trouvé quelqu'un qui était plus élevé que moi, quelqu'un qui se réjouissait de ma soif pour la lecture, quelqu'un qui ne m'étoufferait pas. S'il ne partageait pas tous mes goûts, il ne me freinerait pas ni ne se sentirait menacé par tous ces intérêts en moi, car il les appréciaient aussi.

Ken aimait les enfants et en voulait plusieurs. Ceci était aussi une condition absolue dans mon choix d'un mari. Ken donnait des fêtes pour des enfants allemands, à une occasion pour plus de trente enfants provenant de tout notre voisinage. Il voulait une épouse qui serait « une mère joyeuse » (Psaume 113). Ce désir était très profond en lui, car sa propre enfance avait été très malheureuse.

Mais ce qui me faisait l'aimer était la profondeur de sa sympathie pour les autres, surtout ceux qui avaient souffert une injustice. Un moment décisif dans notre relation a été, probablement au printemps ou à l'été de 1947, lorsqu'il a donné un discours lors d'une conférence. Dans son discours, il a mentionné le nom d'officiers polonais qu'il avait rencontrés pendant son service militaire et qui ne pouvaient pas retourner dans leur patrie parce qu'ils y seraient fusillés pas les communistes. Lorsqu'il parlait d'eux, expatriés en Angleterre après la



guerre, des larmes venaient à ses yeux et coulaient sur son visage et il ne pouvait plus parler. C'est alors qu'il a pris place dans mon coeur. C'était ce que je désirais le plus profondément — un coeur qui pouvait être touché, vraiment touché par les chagrins des autres ou pour une juste cause. Je ne désirais pas un bavard, mais un homme véritable. C'est ainsi que je l'ai toujours vu. Et je prie que ce soit ainsi que je verrai toujours mes fils aimés.

Tôt ou tard deux jeunes gens qui s'aiment et qui pensent à se marier choisiront leur propre chanson spéciale qu'ils nomment « notre chanson ». À l'époque où Ken et moi commençons à bien nous connaître, une chanson était très populaire, et nous l'avons adoptée comme « notre chanson ». Elle a pour titre **Tu appartiens à mon coeur** (1943).

*Tu appartiens à mon coeur  
Maintenant et toujours,  
Et notre amour commençait  
Peu de temps avant :  
Nous récoltions des étoiles  
Et un million de guitares  
Jouaient notre chanson d'amour.  
Quand je dis « Je t'aime »,  
Chaque battement de mon coeur le dit aussi!  
C'était un moment comme celui-ci,  
Te souviens-tu ?  
Et tes yeux me jetaient un baiser  
Lorsqu'ils rencontraient les miens :  
Maintenant toutes les étoiles nous appartiennent  
Et le million des guitares joue encore :  
Chéri(e), tu es la chanson  
Et tu appartiendras toujours  
À mon coeur!»*



à gauche: mon père me tiens la main à mon mariage  
à droite: Ken et moi, le jour de notre mariage, le 2 juil. 1948

# Avec la famille de Ken

**L**e père de Ken, l'avocat Edwin F. Myers, ou « Pa » m'a écrit en 1948 après nos fiançailles. C'était une lettre amicale, comme presque toute sa correspondance et sa conversation, elle était remplie de commentaires politiques conservateurs. Pa était ardent conservateur! Parmi ses quatre fils (il n'a pas eu de filles), Ken était celui qui pensait le plus comme lui.

Ken ne s'opposait pas à mon athéisme-agnosticisme et n'a pas protesté lorsque j'ai refusé d'être mariée dans une église. Ken avait grandi au Nebraska et appartenait à une église protestante. Lorsqu'il avait neuf ans, il avait obéi à une invitation de recevoir Christ comme son Sauveur dans un camp de jeunes de cette église. Mais plus tard lorsqu'il a étudié à l'université de Harvard, il en était venu à croire que le christianisme n'était pas le seul chemin, mais seulement le meilleur chemin vers Dieu et pour la vie. Ainsi, nous nous sommes mariés au "Standesamt" allemand (registre de mariages civils) à Stuttgart, le 2 juillet 1948, et nous sommes arrivés à New York le 14 août.

Nous avons visité mon oncle Léon, le frère aîné de ma mère, et son épouse à Washington, D.C., et mon oncle Fritz, le frère de mon père et sa famille à Chicago (qui avaient envoyé les vêtements américains à ma famille par leur fils Carl en 1945). Ensuite, nous sommes allés à la petite ville de Broken Bow au Nebraska, où demeurait la famille de mon mari, et nous y sommes restés environ 18 mois avec mes beaux-parents.

Notre premier enfant, Kenneth L. Myers Jr., est né là-bas. Après cet heureux événement, j'ai reçu une lettre de mon père dans laquelle il disait :

« Il y a maintenant 40 ans que j'ai confié ma vie à la direction de Dieu. Je ne l'ai jamais regretté! Notre Seigneur m'a béni avec une bonne épouse et une bonne fille. Il est vrai, il y a eu l'époque nazie! Mais Il nous a guidés à travers cela avec sûreté. Je souhaite que toi aussi tu prennes refuge en Lui, mais chacun doit faire ce pas soi-même ».

J'ai mis la lettre dans un cahier de souvenirs pour le petit Kenny, mais elle ne signifiait pas grand-chose pour moi jusqu'à onze ans

plus tard. Nous assistions au culte à l'église protestante locale où mon mari avait grandi. J'ai été reçue immédiatement comme un nouveau membre. Personne ne me demandait ce que je croyais (même si j'étais toujours aussi athée-agnostique). J'étais un membre de la famille Myers, une famille importante dans la communauté locale, et cela suffisait. Personne ne parlait de Dieu ou de choses spirituelles. Être membre d'église était utile pour les affaires. Je n'entendais jamais d'une étude privée de Bible. J'étais dans la chorale : les hymnes contenant des passages bibliques, étaient les seules choses rappelant Christ, et étaient vite oubliées. J'aimais les dîners communs mensuels à l'église. Au foyer de notre famille, personne ne priait, mais ça ne me manquait pas. Lorsque j'ai eu lu tout ce qui était proposé par la petite bibliothèque locale, j'ai cherché des livres sérieux, j'ai examiné les livres d'Agnes Sanford qui appartenaient à ma belle-mère. Mme Sanford était une représentante des pensées du « Nouvel Âge », mais par la protection et la miséricorde secrète de Dieu, je ne les recevais pas.

La mère de Ken, Christie Julie Haumont Myers ou « Gammy » pour ses enfants, était une excellente cuisinière et couturière. Elle avait une petite entreprise, une boutique, la "Christie Shoppe", au deuxième étage de l'Édifice Myers de Pa au centre de Broken Bow. Malheureusement, elle y perdait de l'argent très souvent, c'était une des causes de discorde entre elle et Pa, qui payait ses dettes furieusement beaucoup de fois. Elle a persévéré jusqu'à la mort de Pa.

De tout ce que j'entendais et observais quand Ken et moi vivions à la résidence des Myers d'août 1948 à décembre 1949, j'ai compris que le mariage de Pa et Gammy était très malheureux. Gammy me racontait qu'avant son mariage, elle n'avait jamais compris comment les enfants venaient au monde et pensait qu'ils sortaient par le nombril! Ainsi, elle n'était pas seulement en peine, mais terrifiée quand son premier bébé est né — il ne se dirigeait pas dans la bonne direction!

Gammy et Pa avaient quatre fils et en ont perdu au moins trois par fausse couche. Leur fils aîné, Edwin, a commencé à boire quand il était encore très jeune. Il a quitté l'université de Harvard et est entré dans l'armée lors de la guerre. Il a rencontré et marié une jeune veuve, Billie, en 1942 ou 1943. Elle avait une fille de son premier mariage. Ils sont venus vivre avec Pa à Broken Bow à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Edwin était plus ou moins ivre presque tout le temps. Après la mort de Billie et le mariage de sa fille, il a demeuré chez ses parents ou dans le bureau de Pa. Une nuit, lorsqu'il s'était enivré, le bureau a pris feu à cause d'une de ses cigarettes non

éteintes. Il est mort d'asphyxie.

Ken était le deuxième fils de la famille. Son caractère était beaucoup comme celui de Pa, et Gammy l'aimait moins. Ce foyer était très malheureux. Gammy désirait beaucoup avoir une fille, mais comme elle n'en avait pas, elle compensait en habillant les deux plus jeunes garçons, Frankie et Johnny, avec des vêtements de fille et les coiffait comme de jeunes filles. Devenu adulte, Frank est toujours resté le garçon de sa mère et n'a jamais pris son indépendance. Finalement, il est mort tragiquement avec Gammy et une vieille tante.

John ne s'est pas marié non plus et a eu des problèmes psychiatriques la plupart de sa courte vie. Un de ses problèmes était son obsession avec sa mère. Il a terminé ses études à l'université (Université de Californie?) avec un diplôme en psychologie. Il était chrétien pentecôtiste. Il jeûnait de longues périodes. Quelquefois, il faisait des choses étranges croyant qu'il était guidé par Dieu. Par exemple, une fois il s'est agenouillé aux pieds d'un vieillard noir sur une rue principale à Wichita en plein jour devant beaucoup de gens. Il a embrassé les pieds du vieillard et lui a demandé pardon. L'homme était très embarrassé. À d'autres occasions, John disait à des gens (une fois c'était à moi) que s'ils faisaient ceci ou cela (en mon cas, toucher la porte), ils seraient guéris de maladies qu'ils ignoraient avoir. Tout de même, John n'aurait jamais fait de mal à personne. Il travaillait consciencieusement pour ses employeurs et lisait sa Bible chaque jour avec zèle. À la fin, lorsqu'il jeûnait à Kansas City, il a eu une crise d'apoplexie et est mort dans le coma, âgé seulement d'environ trente ans.

Lorsque j'ai rencontré la famille de mon mari, j'ai tout de suite aimé Pa. Je l'appelais «Père», ce qui lui plaisait beaucoup — avant, la famille l'appelait «Sir». Pa était un homme rude qui ne montrait pas beaucoup d'affection, ce qui a provoqué un vide chez son épouse Gammy. Son enfance et sa jeunesse de fermier s'accordaient assez peu avec l'éducation européenne de Gammy. Ils ne partageaient aucun intérêt, sinon les questions matérielles pour gagner la vie. Pa n'avait pas de préjugés contre les Allemands, mais Gammy en avait malgré le fait que sa mère était de descendance allemande. Pa n'avait pas de préjugés contre les Juifs, Gammy en avait. En fait, Ken m'avait mise en garde de ne pas parler du fait que ma mère était juive. Dès le début, Gammy et moi ne nous entendions pas. J'ai appris qu'elle avait voulu que Ken s'intéresse à une femme mariée nommée Ruthie et qui vivait au Michigan! Mais il s'est marié avec moi, à la déception de Gammy. Ce n'était pas le genre de choses qui me plaisaient!

# Notre propre foyer

**L**orsque Ken et moi avons déménagé à Wichita au Kansas, en janvier 1950, j'étais très heureuse.

Mon mari était comme son père, un penseur conservateur avec un vif intérêt pour la politique. Il a refusé un poste dans une grande firme d'avocats parce qu'ils étaient libéraux sur le plan politique. Il a ouvert son propre bureau de droit. Il gagnait de l'argent également avec des machines distributrices de boissons non alcoolisées, de bonbons et chocolats. Nous achetions notre première maison en décembre 1950 juste avant la naissance de notre deuxième enfant. En 1958, nous avons quatre garçons et deux filles, tous en bonne santé et intelligents. Mon rêve d'enfance d'avoir une grande famille autour de la table du dîner était réalisé.

J'ai suppléé au revenu familial en enseignant les langues étrangères à l'université du Kansas et au Wichita State University. On m'a fréquemment invitée à donner des discours devant des groupes civiques et d'église sur ma vie sous l'Allemagne nazie. Je suivais aussi des cours universitaires le soir. Pour satisfaire ma faim de lectures sérieuses, j'ai recommencé à dévorer des livres de philosophie.

Nous avons beaucoup de succès dans notre vie matérielle, mais sur le plan spirituel c'était des années de sécheresse. Nous assistions au culte d'une grande église de la dénomination de mon mari. Tout était comme celle au Nebraska, sauf qu'elle était plus grande. En 1958, nous avons changé d'église pour une église plus près de chez nous. Ken trouvait qu'elle était très libérale autant sur le plan politique que théologique, ce qui le fâchait beaucoup. Les dirigeants de cette dénomination ont embrassé beaucoup de causes socialistes et communistes pendant la « guerre froide. ».

En 1958, à l'âge de 79 ans, Pa a été tué près de sa maison en revenant de son bureau sur sa petite motocyclette, frappé par un chauffeur ivre. Si ce n'est du fait de porter des lunettes et d'utiliser un appareil pour entendre, il avait été en bonne santé jusqu'à sa mort. Il avait reçu son diplôme en droit et avait été avocat à Broken Bow toute sa vie dans l'Édifce Myers qu'il avait bâti, et qui existe toujours aujourd'hui près du centre-ville.

Après la mort de Pa, Gammy aimait de moins en moins vivre à Broken Bow. Elle a déménagé sur une propriété qu'elle avait achetée à Red Feather Lakes au Colorado. Elle est devenue assez riche après la mort de Pa, mais elle dépensait de plus en plus son héritage de plusieurs centaines de milliers de dollars, et finalement elle est devenue assez pauvre. Elle est partie vivre avec sa soeur Mamie, une institutrice retraitée: et elles vivaient de la petite pension de Mamie et de leurs allocations de sécurité sociale. Frank, le fils de Gammy, est venu vivre avec elles. Vers 1970, ils ont déménagé à Spokane, Washington.

À cette époque, notre famille devenait plus grande que notre maison, donc nous avons déménagé dans une autre maison avec une chambre à coucher de plus. À ce moment-là Ken Jr., âgé de 11 ans, jouait du violon et du piano: Edwin Carl, 9 ans, jouait de la clarinette: Karen, 8 ans, jouait du violon et du piano: Mark, 6 ans, savait une chanson intitulée «Tom-Toms Indians» qu'il martelait sur le piano. Christie, 4 ans, et John, 2 ans, avaient des voix hautes pour chanter. Ajoutez à tout cela ma bonne voix forte lors de conversations, il n'était pas étonnant que Ken déménage son bureau de notre maison cette année-là aussi!



Ken et moi en 1955 avec les enfants, Mark (1954), Karen (1952), Eddy (1951)  
et au bas à gauche, Christie (1956) et John (1958).

# Et Dieu...

**L'**événement le plus important de ma vie a été ma conversion à Christ, le 10 juillet 1960. En 1960, je devenais de plus en plus consciente de la détérioration politique des États-Unis et de la menace du communisme mondial. Par ailleurs, j'étudiais avec beaucoup d'énergie les oeuvres du philosophe existentialiste français, Jean-Paul Sartre. Sartre déclarait que Dieu n'existe pas et, de ce fait, qu'il ne peut exister de principes moraux absolus. La vie est donc « absurde », vide de sens. Il ne nous reste qu'à vivre de manière « authentique », en pratiquant la liberté personnelle absolue. Sartre donnait cet exemple: supposez que vous voulez traverser une rue pleine de circulation à Paris, et près de vous se trouve une vieille dame frêle qui veut la traverser aussi. Vous pouvez choisir de lui offrir votre bras et la guider en sûreté de l'autre côté. Excellent! Ou, vous pouvez vous approcher derrière elle et la pousser sous les roues d'un camion qui passe. Excellent aussi! Les deux choix vous permettront de vivre votre « authenticité ».

En lisant cela, j'ai réalisé que moi aussi, je ne croyais pas en Dieu. Je comprenais que si Dieu n'existe pas, alors en fait il ne peut exister de principes de moralité absolus. Tous sont « libres sur le plan existentiel » et tous ont droit de faire ce qui leur plaît. Et dans les faits, ceci constitue le seul « sens » de l'existence, une lutte absurde de tous contre tous où les plus forts gagnent la victoire. Et si c'est ainsi, alors Hitler avait tout à fait raison de vivre son « authenticité » en assassinant six millions de Juifs, ce qui inclut la plupart de la famille de ma mère en Pologne!

Mais je ne pouvais pas accepter cela. Je voulais un monde avec des lois morales absolues et comportant un sens réel, un monde dans lequel Hitler avait tort. Si le monde était comme Sartre le voyait — et comme je le voyais aussi, car je ne croyais pas en Dieu — alors pourquoi continuer à vivre? Pourquoi élever des enfants pour vivre dans un tel monde, surtout s'il était gouverné par le communisme? Pourquoi voyager aussi loin, de l'Allemagne aux États-Unis, seulement pour être dominée par le socialisme-communisme? Pendant deux mois, j'ai pensé tuer nos enfants ainsi que Ken, et me suicider.



Voyez-vous, auparavant je voyais l'Amérique comme un pays riche et confortable. Un lieu de liberté et de prospérité où quelque chose comme le nazisme « ne pouvait jamais arrivé » et où il serait bon d'élever des enfants. J'ai compris alors que l'Amérique aussi pouvait être séduite.

J'aimais ma famille. Et en réalité je voulais continuer à vivre si un sens et de l'espoir dans la vie pouvaient être trouvés. Toutefois, où sur la terre pouvais-je trouver du sens et de l'espoir ? Alors Ken m'a dit « As-tu considéré Dieu ? ». Et je me suis souvenu des paroles que mon père nous disait à ma mère et à moi « Vous devez avoir confiance en Dieu ! » ("Ihr muesst Gottvertrauen haben!", je peux encore l'entendre). Je me suis rappelé aussi de la foi simple d'Anna Thalheimer, la chère petite dame catholique estropiée qui vivait avec moi dans ce bloc-appartements pendant la Deuxième Guerre mondiale en Allemagne. Un jour, elle avait montré du doigt une peinture de Jésus-Christ et m'avait dit « Il le fait ». (Il lui donnait sa bonne humeur constante et sa persévérance dans des conditions très difficiles de l'Allemagne nazie pendant la guerre).

Mais comment pouvais-je m'approcher de Jésus-Christ ? Je ne croyais pas qu'il était Dieu. À mon avis, il était seulement un homme, un « grand maître ». Et puisqu'il n'était qu'un homme comme les autres, comment avait-il pu « mourir pour mes péchés » il y a 2000 ans ? De plus, pour quelle raison serait-il mort pour mes péchés ? Je n'étais pas une pécheresse très méchante, mais une personne bien gentille ! Sûrement qu'au moins 51% de mes actions étaient bonnes et me donneraient mon entrée au ciel (si ce lieu existait bien). Je ne croyais même pas en Dieu comme une personne qui peut entendre des prières et je n'avais pas prié depuis plus de vingt ans.

J'étais désespérée et aucun homme ordinaire ne pouvait m'aider. Tous mes talents et toute mon efficacité qui faisaient ma fierté ne pouvaient m'aider. J'avais besoin d'un Dieu au-dessus des hommes qui pouvait écouter et répondre aux prières. Ainsi, le jeudi 7 juillet 1960, j'étais dans la salle à manger où j'écris ceci actuellement, et j'ai dit dans mon cœur « Dieu, si tu es là et si tu sais ce que je pense maintenant — et si tu es vraiment Dieu, tu dois avoir le pouvoir de faire cela — si tu es le Dieu duquel me parlait mon père, qui donne la joie dans la peine, montre-moi que tu existes et montre-moi aussi que Jésus-Christ est mort pour mes péchés ».

Ce dimanche du 10 juillet 1960, j'ai eu une expérience misérable comme enseignante à l'école du dimanche avec les étudiants d'école supérieure et collégiale de notre église. Je ne voulais pas utiliser leur livre de leçons extrêmement socialiste rédigé par un professeur de

Harvard qui était un communiste notoire. Ainsi, lorsque je suis arrivée dans la classe, j'ai cherché ce que je pouvais faire. J'ai vu quelques vieux Nouveaux Testaments couverts de poussière sur le rebord d'une fenêtre. Il n'y en avait pas assez pour tous les étudiants. Lorsque je les ai distribués, les étudiants ont commencé à rigoler. Ils pensaient que j'étais tombée de la lune! Le seul passage de la Bible que je pouvais trouver était celui des béatitudes dans Matthieu, au chapitre 6. L'heure de classe a été un désastre lamentable.

Après ce fiasco, je n'ai même pas voulu assister au culte. Je suis allée à notre auto et j'ai quitté le stationnement. À ce moment précis, la pensée m'est venue « Ellen Myers, si Jésus vivait aujourd'hui et que les communistes l'arrêtaient et le fusillaient : ou si tu avais été là lorsque la foule à Jérusalem criait « Crucifiez-le », il se peut que tu n'aies pas crié avec eux de le tuer, parce que tu es trop « gentille », mais tu n'aurais pas levé un doigt pour l'aider non plus, même si tu savais qu'il était innocent, car pour toi Jésus n'est qu'un autre homme pour qui tu ne risquerais pas ta vie, car tu es poltronne! » Et immédiatement je me suis souvenue du Juif qui balayait la poussière dans la rue de Stuttgart en 1944, et comment je ne l'avais pas aidé, car j'avais peur des gens autour de moi. Et alors cette pensée me saisit : voilà pourquoi Jésus est mort pour toi — pour le péché de ne pas avoir fait ce que tu savais être juste.

C'était la première fois de ma vie que je comprenais que « le péché » n'est pas seulement de faire du mal, mais aussi de ne pas faire ce qui est juste! Je ne savais pas encore que cela est enseigné dans la Bible (Matthieu 25: 45, Jacques 4: 17). J'ai alors compris que j'étais une pécheresse, car les péchés d'omission sont des péchés autant que les péchés de commission. Je savais que j'avais reçu la réponse à ma « pensée » — ou plutôt prière! — de trois jours auparavant. Je savais que Dieu existait, le Dieu absolument digne de confiance de mon père, et qu'Il m'avait écoutée. Je savais que Jésus était Dieu, que la Bible était vraie et que mon père avait raison. La vie avait un sens absolu, avec le « bien » et « le mal » absolus que rien ne pourrait jamais changer. Immédiatement ma peur de l'avenir et toute pensée de suicide se sont évanouies, et ne sont plus jamais revenues. Tout à coup j'étais remplie d'une grande joie.

Je suis rentrée chez nous, étourdie. J'ai dit à ma famille « Quelque chose m'est arrivé ». C'était ma nouvelle naissance, mais alors je ne connaissais pas cette expression. Je ne savais que très peu de choses de la Bible, sauf qu'elle parlait de Dieu et de Christ. Je l'aimais. J'aimais mon Père dans les cieux qui avait écouté et répondu à ma prière. J'aimais mon bon Rédempteur et Sauveur,

mon Seigneur et mon Dieu, Jésus-Christ, qui est mort pour moi afin que je puisse vivre.

Je savais que j'étais pécheresse. Parce que je pouvais voir maintenant qu'il était vrai que Jésus est mort pour mes péchés. Voyez-vous, je n'avais jamais accepté cela avant, je rejetais cette pensée, je n'avais même jamais considéré si cela pouvait être vrai. Alors toutes les autres Écritures parlant de notre Père aux cieux et de Son Fils unique étaient vraies — elles racontaient simplement les faits de vie comme Moïse, les prophètes et les apôtres les avaient connus comme la vérité. Nous avons trouvé notre Bible et je l'ai prise. Ce matin-là, nous avons lu Genèse 1, car c'est le premier chapitre de la Bible. Immédiatement et clairement, j'ai compris et accepté le fait de la création. J'ai mis définitivement de côté les doctrines évolutionnistes des écoles nazies. Dès lors, je me levais tôt chaque matin pour un moment tranquille dans la lecture de la Bible et la prière. Nous avons des études bibliques en famille chaque jour. Cher Ken, il avait reçu Christ ainsi que les enfants, sauf l'aîné. Après environ sept ou huit mois, nous quitions notre église libérale et avons persuadé trois autres couples de faire de même. Nous allions à une petite église fidèle à la Bible située de l'autre côté de la ville, avec un jeune pasteur très anticommuniste.

Ainsi, j'avais été retrouvée comme la brebis perdue. Et d'accord avec les paroles fidèles de Dieu dans le Sermon béni sur la Montagne, ma crainte de l'avenir a disparu: « Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu: et toutes ces choses vous seront données pardessus. Ne vous inquiétez donc pas du lendemain: car le lendemain aura soin de lui-même. Chaque jour suffit sa peine » (Matthieu 6:33-34). Sa joie est demeurée en moi avec beaucoup de bons temps et quelques épreuves sévères. Les années depuis ma conversion à Christ, le 10 juillet 1960, étaient bien décrites dans la Bible: « Heureux ceux qui placent en toi leur appui! Ils trouvent dans leur coeur des chemins tout tracés. Lorsqu'ils traversent la vallée de Baca [pleurs], ils la transforment en un lieu plein de sources, et la pluie la couvre aussi de bénédictions. Leur force augmente pendant la marche, et ils se présentent devant Dieu à Sion. » (Psaume 84: 4-7)

# La vie, c'est la famille

**D**ès l'automne de 1960 jusqu'au printemps de 1967, j'enseignais à l'école Wichita Collegiate School. Son premier directeur était M. Bill Hemmer et en 1963, M. Randall Storms lui a succédé. Il est demeuré directeur presque 25 ans. Le fondateur principal de Collegiate était Robert D. Love, président de la compagnie Love Box Company à Wichita.

J'enseignais le français dans toutes les classes et le latin, niveaux I et II, dans les classes 7 et 8. Je pense que mon salaire était de 75 \$ par mois, et plus important encore, les cinq plus jeunes de nos six enfants pouvaient assister à cette école [privée] sans payer. Nous aimions cet arrangement, car les écoles publiques s'étaient déjà beaucoup détériorées. Nous avons compris qu'elles s'étaient éloignées des doctrines chrétiennes et de l'instruction consciencieuse.

Au point de vue de l'enseignement, Collegiate était excellente, et je suppose qu'elle l'est encore maintenant. Son objectif était de préparer ses étudiants pour les universités prestigieuses. Les étudiants venaient et viennent toujours de familles les plus fortunées de Wichita, notre élite sociale. L'instruction peut être payée seulement par ces cercles. Sur le plan spirituel, il y a toujours eu un conflit entre les visions du monde séculier et chrétien. Ce conflit était déjà évident quand j'y enseignais, à la fin je n'y enseignais plus à cause de cette question. Je m'opposais à plusieurs tendances non chrétiennes. Par exemple, je devais présenter le véritable christianisme biblique à des étudiants de la classe supérieure dans leur classe de français en opposition à l'image faussée de la foi chrétienne apparaissant dans leur manuel de français.

Randy, le fils de M. Storms, duquel je me souviens bien comme d'un petit garçon timide aux yeux grands et tristes de mes première et deuxième classes, est maintenant [1985] le pasteur des jeunes bien-aimés et capables à mon église. À la suite d'un accident terrible qui a paralysé presque tout son corps, tout jeune homme, il est devenu un chrétien fidèle et croyant la Bible. Dieu lui a donné une épouse excellente, Suzie, et une famille de deux enfants d'un mariage

antérieur. Je les aime tous beaucoup.

À Collegiate quelque chose de beau s'est ajouté à ma vie chrétienne. J'ai trouvé un long article sur le fameux homme de science français, Blaise Pascal (1623-1662), dans un journal que la librairie voulait élaguer. Pascal décrivait la présence de notre Seigneur avec lui la nuit du 23 novembre 1654 sur une feuille de papier écrite de sa propre main et trouvée après sa mort cousue à l'intérieur de sa veste. Ce document est connu maintenant par beaucoup de personnes sous le nom de **Mémorial** de Pascal. Il avait écrit « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, pas le Dieu de philosophes et de savants, Certitude Certitude Sentiment de Joie Paix... ». Voilà exactement ce que j'avais ressenti moi-même après ma rencontre avec notre Seigneur le 10 juillet 1960. La vie de Pascal a été radicalement changée : son livre *Pensées* est un témoignage profond pour notre foi. Oh comme j'aimais son **Mémorial**! Je portais toujours une copie de ce témoignage dans mon sac à main jusqu'à ce que je le donne plusieurs années plus tard à un professeur de philosophie à Wichita State University qui s'y intéressait.

De temps en temps, je retrouvais des étudiants du Collegiate que je connaissais. Plusieurs d'entre eux sont devenus chrétiens et me remercient de les avoir aidés à venir à Christ.

De 1960 à 1970, nous étions très actifs. Nous nous renseignions et nous en informions d'autres sur la vérité du communisme et du socialisme collectivistes et athées. Nous écrivions des lettres aux hommes en positions publiques, des chefs d'opinion publique et des amis. Nous lisions et distribuions beaucoup de livres, montrions des films informatifs, et participions activement aux campagnes d'élection locales et nationales.

Ken poursuivait son métier d'avocat ainsi que son implication politique. En 1963, il a aidé à la formation du Parti conservateur du Kansas, dont j'étais élue à titre de vice-présidente. En 1964, Ken a été candidat pour le poste de Gouverneur du Kansas. Avec une campagne très modeste, il était satisfait de recevoir 12 000 votes! Cet automne-là nous avons travaillé dur pour la campagne de Barry Goldwater en tant que Président des États-Unis.

En 1963, j'écrivais mon deuxième roman *Argent méprisable* [**Reprobate Silver**]. Le titre s'inspire de Jérémie 6:30: « On les appelle de l'argent méprisable, car l'Éternel les a rejetés ». C'était une histoire basée sur de vrais événements de la période de 1930 à 1960, et comportait beaucoup de notes en bas de page. Ce récit se situait sur le campus d'une université de l'ouest central américain et mettait à l'avant des gens acceptant ou rejetant Christ. Il a été publié en 1969

sous forme de magazine par Christianity on Campus, une organisation chrétienne. J'espérais qu'il mènerait à Christ des incroyants intellectuels, comme je l'avais été avant ma conversion.

Une de mes plus grandes préoccupations à cette époque était le salut de ma mère. J'avais toujours reconnu la différence de foi entre elle et mon père, et maintenant je comprenais qu'il avait connu le Seigneur comme je le connais maintenant, mais pas elle.

Après la fin de la Deuxième Guerre mondiale et l'occupation américaine de notre partie de l'Allemagne, il allait sans dire que mes parents étaient en bonne position pour recommencer à travailler dans leur profession, car ils n'avaient aucun lien avec les nazis. Tout de même, mon père, âgé de 70 ans en 1946, estropié et avec une mauvaise vue, ne pouvait plus faire beaucoup de travail professionnel. Mais ma mère cherchait avec passion à utiliser son énergie et ses talents. Bientôt, elle travaillait comme éditrice en chef d'un journal qu'elle avait fondé et avait reçu le support financier d'une firme allemande importante, la *Deutsche Verlangsanstalt*, à Stuttgart. Le journal se nommait *Die Landfrau* (La Fermière).

Ma mère et mon père demeuraient en Allemagne, où mon père est mort d'une apoplexie la veille de Noël de 1953. Quelques années plus tard, ma mère a rencontré deux jeunes missionnaires mormons et a trouvé un moyen pour venir aux États-Unis, assistée par l'église mormone. Elle a mis fin à son travail au journal, est allée à Salt Lake City, Utah, et a travaillé dans leur Institut généalogique (où les mormons du monde entier peuvent commencer une recherche de leurs ancêtres qui n'étaient pas mormons afin qu'ils soient baptisés même après leur mort). Je ne crois pas qu'elle ait vraiment accepté les croyances de l'église mormone, mais elle est devenue membre pour plusieurs années. Nos enfants et moi, l'avons visitée à Salt Lake City plusieurs étés successifs. Après être devenue chrétienne, j'ai essayé de la gagner à Christ, mais sans succès. Une fois elle m'a dit « Je ne t'écoute même pas lorsque tu parles à ce sujet, mais tu as changé ».

L'été de 1964, elle est tombée très malade d'un cancer de l'utérus. Elle a subi une hystérectomie à l'Hôpital de St-Luc à Salt Lake City, mais le médecin m'a dit que le cancer s'était répandu dans tout son corps et qu'elle n'avait que quelques mois à vivre. Il m'a dit qu'il ne lui en avait pas parlé, car il avait peur de ses terribles éclats de colère.

En août 1964, elle est venue à Wichita pour y mourir. Nous lui avons donné un des appartements à louer que nous possédions alors près de la maison. Son état de santé s'est détérioré rapidement. Je me rappelle qu'elle m'a donné une collection de pièces de monnaie

américaines en argent qu'elle avait en sa possession depuis plusieurs années. Pour moi, c'était un indice très significatif qu'elle comprenait que la fin était proche. Elle a téléphoné à son frère, Leon Ruslender, qui venait la visiter la nuit sans pouvoir lui offrir d'autre aide. Quelque temps plus tard, elle ne pouvait plus digérer : nous l'avons donc conduite à l'Hôpital St-Francis.

Un ou deux jours après son hospitalisation, j'ai été la visiter et je priais tout le temps pour qu'elle vienne au Seigneur. Pour la première fois de sa vie, elle m'a demandé de prier pour elle. J'ai pensé immédiatement à Jacques 1 : 5-7 et lui ai lu en allemand : « Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous simplement et sans reproche, et elle lui sera donnée. Mais qu'il la demande avec foi, sans douter, car celui qui doute est semblable au flot de la mer, agité par le vent et poussé de côté et d'autre. Qu'un tel homme ne s'imagine pas qu'il recevra quelque chose du Seigneur ». Soudainement un grand sourire a transfiguré son visage ! Elle a dit « C'est si simple ! Pourquoi ne le voyais-je pas avant ? C'est si simple ! ». Alors elle a décroché le téléphone qui était près de son lit, a appelé mon mari qui était à la maison avec les enfants, et lui a dit « Je suis chrétienne aussi maintenant ! ». Quelle joie ! Si je n'avais pas été là lorsqu'elle est venue à Christ, je n'aurais pas été certaine qu'elle l'ait réellement fait. Notre Père dans les cieux était si bon de le faire passer comme cela !

Elle a vécu avec nous quelque temps encore, mais est décédée le 19 septembre 1964 à l'hôpital Wesley. Elle avait demandé auparavant que son corps soit incinéré et avec une certaine répugnance nous avons cédé à sa requête. Ses cendres ont été envoyées en Allemagne à ma bonne amie Laura Stark, à Neckarsulm, qui les a enterrées à côté du tombeau de mon père dans le cimetière catholique d'Allfeld, près de notre ferme dans le comté de Mosbach, Baden, Allemagne.

Ma mère a été une femme très remarquable avec ses divers traits de personnalité. Sans doute, mes enfants et moi avons hérité de son talent pour apprendre des langues étrangères, tout comme son amour de la musique, en particulier la musique jouée en mineure. On pouvait avoir des conversations très intéressantes avec elle. Elle avait un grand talent en mathématique et quelquefois elle passait des heures à résoudre des problèmes de mathématique pour s'amuser. J'ai déjà mentionné son courage. Elle voulait toujours être le centre d'attention. Elle aimait raconter des incidents où elle avait contredit ou corrigé d'autres personnes en public avec insulte, sarcasme ou rudesse lors d'événements sociaux. Ses manières de traiter les autres lui gagnaient du respect, mais pas d'affection. Elle ne tolérait pas la contradiction

ou les remises en question et voulait toujours être en contrôle de toutes les circonstances de sa vie. C'était un objectif impossible, mais elle n'a reconnu cela qu'à la fin de sa vie.

À partir de 1965, Kenny, notre fils aîné, s'est rebellé contre Christ, Ken et moi, ce qui nous causait beaucoup de chagrin. Il avait toujours été le favori de Gammy et ainsi elle avait pris son parti contre Ken et moi. Elle a payé pour son voyage en Belgique dans une école de musique, ce qui était contraire à notre volonté. Il a quitté cette école tout comme il avait laissé tomber sa bourse à la fameuse école de musique Juilliard à New York. Après des années à vagabonder d'un pays à l'autre et de croyances en croyances, il s'est enfin établi en Suisse, devenant citoyen suisse. Il a marié Ramatou Raimi, une infirmière de religion islamique du Bénin en Afrique, et est devenu musulman. Ils vivent confortablement avec deux fils adoptés<sup>1</sup>. Je prie chaque jour pour son salut, ayant confiance en notre Père pour la réponse.

En décembre 1965, Ken a souffert d'une crise cardiaque et a été hospitalisé jusqu'après Noël. Pendant les mois de son rétablissement, notre fils Ed s'est occupé des machines distributrices après l'école. Après quelques mois, tout est revenu à la normale et Ken pouvait à nouveau travailler.

Lorsque notre fils John avait huit ans, en 1966, juste avant une compétition de natation, il est tombé et s'est coupé la main profondément. Malgré tout, il a gagné la première place avec son équipe. Il a reçu des points de suture immédiatement après l'événement!

Je voudrais mentionner ici que Ken et moi avons toujours eu de bonnes relations avec les gens à la peau noire. Lorsque Ken opérait son réseau de machines distributrices, un Noir, nommé King Ingram, a travaillé pour lui plusieurs années. Beaucoup de clients de Ken étaient Noirs. Il leur chargeait des honoraires très inférieurs à l'usage dans la profession légale. Parmi les amis Noirs de Ken, on pouvait compter le capitaine Russell, avec qui Ken avait servi dans les Réserves militaires. Notre voisinage, qui était habité que par des Blancs dans les années 1950, devenait presque complètement Noir vers 1970. J'aime mes voisins Noirs, et je suis reconnaissante pour le grand nombre de chrétiens parmi eux, et nous nous entendons très bien.

Au début de 1968, Ken et moi avons eu une opportunité pour visiter la Floride. Nous étions invités à inspecter des propriétés pour retraités autour de Fort Myers. On s'est rendu compte que nous ne voulions pas vraiment passer nos vieux jours dans une communauté

1 - Maintenant — 2012 — cela fait au moins 10 ans que Ramatou l'a divorcé.



de personnes retraitées en Floride! Tout de même, nous avons eu beaucoup de plaisir à visiter. Nous avons voyagé en auto à travers les Everglades, une route magnifique, pour visiter mon oncle Léon, le frère aîné de ma mère, et son épouse, tante Fannie, à Miami. Ma tante m'a questionnée en détail sur ma foi chrétienne: elle disait qu'elle voyait mon changement. Elle me dit « Tu avais un air dur lorsque tu est venue nous visités à Washington en 1948, tu sembles t'être adoucie maintenant — voilà pourquoi je voulais en savoir plus sur ta nouvelle foi ». Elle et mon oncle mouraient peu de temps après cette visite. Je peux seulement espérer qu'ils aient connu Christ.

# Épreuves

**Q**uelques semaines après notre beau voyage en Floride, nous apprenions que j'étais enceinte. Nous en étions très heureux! Notre médecin était le Dr. Leonard Podrebarac. J'avais enseigné à ses jeunes fils à Wichita Collegiate School, et son épouse Hildegard était née en Allemagne comme moi.

Au troisième mois de grossesse, j'ai commencé à saigner, et je saignais de plus en plus. Je n'avais pas de douleur, seulement ce flot de sang qui augmentait au moindre mouvement, même lorsque je ne faisais que lever la main. La famille mettait beaucoup de journaux sur mon lit pour que le sang ne pénètre pas les draps. J'ai senti passer de gros caillots et je suis allée à la salle de bain. En peu de temps, je me suis sentie si faible que Ken et les garçons ont dû me conduire à mon lit. Alors, j'y suis restée aussi calme que possible. Je comprenais que je pouvais mourir de ces hémorragies. Avant cette époque, j'avais eu peur de la mort. Mais maintenant je n'avais plus peur, seulement une grande douceur qui m'entourait. (Je n'ai jamais eu peur de la mort depuis, car Jésus sera avec moi lorsqu'elle arrivera.) Mes pensées ralentissaient et commençaient à cesser, si ce n'est « Jésus, Jésus. Je serai avec Toi bientôt, et je veux y aller ». Mais je pensais aussi à ma famille, mon bon mari et mes six enfants. Ils avaient besoin de moi encore. Et la pensée « Tu dois aller à l'hôpital et recevoir une transfusion de sang » m'est venue de façon urgente. Je crois que cette pensée m'est venue directement de Jésus.

J'ai dit à Ken que j'avais besoin d'aller à l'hôpital et de recevoir une transfusion sanguine. Nous n'avions pas d'assurance médicale, mais mon mari a fait venir une ambulance. Les ambulanciers sont arrivés rapidement et m'ont conduite à l'hôpital. Quand ils m'ont déplacée de la civière de l'ambulance à la civière de l'hôpital, un jeune homme a pris mon pouls et les battements de mon cœur, mais il ne pouvait pas les détecter! Il était visiblement très agité. Lorsque j'ai raconté cela à une amie, épouse d'un médecin, elle s'est exclamée « Pas de battement de cœur! Sur le plan technique, tu étais morte! ». Ils m'ont transportée dans une chambre de la salle d'urgence où ils

ont examiné la pression de mon sang (pas de pression sanguine) et ont fait une prise de sang pour des analyses. Cet examen paraissait bon. Alors Dr Podrebarac est arrivé. Il m'a examinée (je devais être très pâle) et a demandé de répéter mon analyse sanguine. Cette fois, on a constaté qu'une transfusion sanguine était nécessaire, même avant qu'une opération nommée « D et C » (curetage de l'utérus) soit faite. En tout, j'ai reçu trois litres de sang, et je me suis remise rapidement. Mais ce jour-là, nous avons perdu un cher bébé. Encore aujourd'hui, j'ai de la tristesse pour cette perte et je m'attends de voir au ciel cet enfant (je pense à lui comme un garçon que j'appelle David dans mon coeur, mais c'était peut-être une fille bienvenue).

En 1969, un autre bébé grandement désiré allait naître. Après une grossesse turbulente, notre petite Becky est née le 31 décembre 1969. Mon médecin nous a dit qu'elle était mongoloïde, c'était le nom commun à l'époque pour désigner le syndrome de Down. Toute ma vie j'avais eu la crainte de mettre au monde un enfant mentalement attardé, ce qui me semblait la pire catastrophe qui pouvait m'arriver. Mon mari a consulté une encyclopédie médicale que nous avions à la maison. À la note pour mongoloïde, on affirmait : « Il vaut mieux placer ces petits idiots dans une crèche avant de vous vous attachez à eux ». Mon mari a dit en colère « Elle est notre petite fille et nous la garderons! ». Il a fermé ce livre avec fracas et l'a jeté à la poubelle!

Cependant, cette nuit-là à l'hôpital j'ai regardé Becky de près. Je voyais sa petite tête, les yeux obliques, la nuque large, les petites mains avec un repli dans les paumes, toutes ces choses confirmaient qu'elle n'était pas normale. J'ai pensé que durant la nuit lorsqu'elle serait avec moi, je pourrais placer mon oreiller sur son visage et dire plus tard que cela avait été un accident. Alors je me suis rappelé Matthieu 25:40 : « Toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites. ». Je ne pouvais pas étouffer Jésus! Et Becky était Jésus pour moi, à ce moment-là.

Les semaines suivantes ont été très difficiles. Becky était très amorphe et ne buvait pas assez de lait au sein. Je la soignais par devoir, mais sans affection. En moi je luttais avec Dieu « Comment peux-tu me traiter ainsi? » je lui dis « Je voulais agir le mieux possible avec ce premier enfant né après ma conversion à Christ! Pourquoi me traites-tu ainsi alors que tu savais que c'était la chose qui m'effrayait le plus dans ma vie? ». Fréquemment, j'allais dehors pour m'asseoir dans l'auto et pleurer.

Mais je savais qu'il était là avec moi. Je sentais qu'il me disait qu'il ne pouvait pas m'expliquer tout de suite pourquoi Il avait permis cela.

S'Il me le disait maintenant, cela n'accomplirait pas sa volonté pour moi. Il m'a donné un verset de la Bible auquel je me suis attachée durant ces semaines. C'était Ésaïe 63: 9 : « Dans toutes leurs détresses, ils n'ont pas été sans secours, et l'ange qui est devant sa face les a sauvés: Il les a lui-même rachetés, dans son amour et sa miséricorde: et constamment il les a soutenus et portés aux anciens jours. ». Je savais qu'il était triste avec moi.

Après six semaines, Becky était dans son petit lit sans bouger depuis 13 heures, sans même se réveiller pour boire du lait: je ne pouvais plus endurer. Cette nuit, incapable de dormir, je me suis souvenu de Psaume 55:22 : « Remets ton sort à l'Éternel, et il te soutiendra: Il ne laissera jamais chanceler le juste. ». Je criais à lui « Je ne peux plus porter ce fardeau! Garde ta promesse - porte-le et soutiens-moi!». Immédiatement, il m'a semblé qu'un fardeau matériel m'avait été enlevé. Je me sentais totalement délivrée et réconciliée avec cette enfant. Les soins que je lui prodiguais devenaient beaucoup plus qu'un devoir, maintenant je l'aimais vraiment. Maintenant elle devenait plus active, me souriait, faisait de petits sons de plaisir et grandissait.

Une histoire dans un livre dévotionnel rédigé par le cher Pasteur Richard Wurmbbrand m'a souvent reconfortée lors des premières semaines pénibles après la naissance de Becky et par la suite lorsque j'étais encore triste à cause de son syndrome de Down. Cathy, la petite fille de l'histoire, a vécu vingt ans dans un institut pour enfants déficients. Elle ne parlait jamais, mais regardait les murs ou faisait des mouvements confus. Manger, boire, dormir, voilà ce qu'était sa vie entière. Elle ne semblait pas du tout participer à ce qui se passait autour d'elle.

Un jour, il est devenu nécessaire de lui amputer une jambe. C'est alors que le médecin a demandé au directeur de l'institut de venir rapidement. Cathy était en train de mourir. Lorsqu'ils sont entrés dans la chambre, ils ne pouvaient pas croire ce qu'ils entendaient! Cathy chantait des hymnes chrétiens qu'elle avait entendus et avait dû mémoriser, exactement ceux qui sont appropriés pour quelqu'un qui est près de la mort! Elle répétait souvent le chant allemand « Où est-ce que l'âme trouve son pays, son repos? ». Elle a chanté une demi-heure avec un visage transformé, et elle est morte doucement. Cette chanson allemande était ma chanson favorite lorsque j'étais une enfant. La voici :

*Où est-ce que l'âme trouve son pays, son repos?  
Qui la couvre avec des ailes de protection?*

*Ah, le monde ne m'offre pas de foyer sûr  
Où le péché ne peut dominer ni blesser ?  
Non, non — non, non, il n'est pas ici,  
Le pays de l'âme est en haut dans la lumière!*

Le poème qui suit m'a souvent réconforté pendant la vie de notre chère Becky comme l'a fait Psaume 68:19 : « Béné soit le Seigneur chaque jour! Lorsqu'on nous accable, Dieu nous délivre. ».

## *L'ENFANT TRÈS SPÉCIAL DU CIEL*

*Une conférence eu lieu très loin de la terre,  
Il est temps à nouveau pour une autre naissance,  
Disaient les anges au Seigneur là-haut,  
Cet enfant spécial a besoin de beaucoup d'amour.  
Il ne pourra pas courir, rire, ou jouer,  
Ses pensées peuvent sembler très loin d'autres gens,  
À bien des égards, il ne pourra pas s'adapter  
On le dira « handicapé ».  
Il ne faut pas l'envoyer n'importe où,  
Nous voulons que sa vie soit heureuse,  
Nous te prions, Seigneur, trouve les gens  
Qui feront un travail spécial pour toi.  
Ils ne comprendront pas tout de suite  
Le rôle important qu'ils sont appelés à jouer,  
Mais avec cet enfant envoyé d'en haut  
Viennent une foi plus forte et un amour plus riche.  
Et bientôt, ils connaîtront le privilège reçu  
En soignant ce cadeau donné par le Ciel,  
Leur charge précieuse, si gentille et pleine d'amour  
Est l'enfant spécial du Ciel.*

*--Edna Massimilla*

*© 1981 Edna Massimilla*

*Utilisé avec permission*

# Le décès de mon mari

**K**

en célébrait son 60e jour de naissance, le Jour de l'Actions de grâces du 23 novembre 1972. J'étais très heureuse, car tout allait bien, surtout avec notre petite Becky. Je m'étais agenouillée dans la salle à dîner et remerciais notre Père pour elle. J'ai ajouté ceci « S'il te plaît, si quelque chose d'autre arrive qui me semble très terrible, ne permets pas que je sois fâchée contre Toi comme je l'étais lorsque Becky est née, mais laisse-moi me rappeler ce moment-ci et comprendre que Ton intention en tout ce qui se passe est bonne ».



Ken, Becky et moi en 1970

Très tôt le matin du samedi 25 novembre 1972, Ken s'est levé et a recouvert Becky d'une couverture : son lit était dans notre chambre. Je suis allée à la salle de bain. Lorsque je suis revenue, je l'ai trouvé étendu sur le plancher entre les lits. J'ai immédiatement su qu'il était mort. J'ai crié « Non, non, non! ». Mon fils Ed s'est réveillé et a descendu au rez-de-chaussée. Karen et John sont revenus de la route de journaux de John : ils avaient livré les journaux ensemble. J'ai appelé une ambulance qu'il l'a transporté à l'Hôpital St Francis. Je l'ai suivi dans notre auto.

Un médecin l'a examiné et nous a dit qu'il était décédé d'une crise cardiaque foudroyante (sa deuxième).

Mon premier sentiment a été la tristesse : nous ne pourrions pas célébrer notre 25e anniversaire de mariage au mois de juillet suivant.

Par la suite, j'éprouvais un sentiment de joie : Ken, le vrai Ken, était maintenant au ciel avec Jésus. Ma pensée suivante était pleine de gratitude : nous nous sommes séparés dans l'amour comme mari et épouse, en n'ayant rien à nous pardonner l'un à l'autre. Ken avait toujours été un si bon mari et père! Je me suis souvenu de ma prière deux jours auparavant et je savais que ceci était dans la providence de Dieu. Je savais aussi que je ne me marierais plus jamais. Jésus-Christ était maintenant « mon Époux et mon Directeur » (dans les paroles d'une chanson que j'écrivais alors).

Les funérailles avaient lieu au Broadway Funeral Home par une journée ensoleillée et paisible. Mon pire moment est venu lorsque je suis passée près du cercueil ouvert et que j'ai vu le visage du cadavre tout raide et maquillé, si différent de mon mari vivant. Un cher ami, pasteur Ken Peterson de l'église Calvary Bible Church dirigeait la cérémonie. Il était près de moi et chuchotait « Le vrai Ken est maintenant au ciel avec Jésus ». Cette vérité m'a beaucoup réconfortée. Le cercueil de Ken est dans le cimetière Old Mission, au coin des rues 21e et Hillside. Jusqu'à ce jour, Ken me manque et je me souviens de lui avec amour et gratitude. Voici une copie de sa biographie donnée à Pasteur Peterson avant les funérailles:

#### KENNETH L. MYERS

« Kenneth L. Myers est né le 23 novembre 1912 à Broken Bow, ville principale d'un comté (avec une population d'environ 4500 personnes) situé au centre du Nebraska. Son père, Edwin F. Myers, était avocat et un passionné de questions économiques et politiques. Kenneth était le deuxième de quatre frères, dont un seulement vit encore. Kenneth a gradué du High School/lycée et a étudié à l'Université de Harvard, travaillant pour payer ses études. Il s'est concentré sur l'économie et le gouvernement, et a gradué en 1934. Il a été admis à la société d'avocats du Nebraska en 1935 et a pratiqué la droit avec son père jusqu'au début de la Deuxième Guerre mondiale.

Pendant la guerre, il a servi en Europe et a été promu du rang de simple soldat jusqu'à celui de capitaine. Il a été blessé (blessure à la jambe) lors de la Bataille des Ardennes et a reçu la décoration du Coeur Pourpre. De 1946 à 1948, il a servi sous le gouvernement militaire américain en Allemagne, d'abord à Berlin et plus tard à Stuttgart. C'est là qu'il a rencontré sa future épouse, Ellen Cremer, qui était interprète pour le général Lucius D. Clay et des membres de son entourage qui travaillaient avec des officiers supérieurs du gouvernement allemand. Kenneth et Ellen se sont mariés le 2 juillet 1948 à Stuttgart et sont retournés aux États-Unis, au lieu de naissance de

Ken. En 1949, ils ont déménagé à Wichita, Kansas, où ils ont demeuré depuis. C'est aussi à Wichita que Kenneth est décédé d'une crise cardiaque foudroyante, le matin du 25 novembre 1972, deux jours seulement après avoir célébré son 60e anniversaire de naissance, le jour de l'Actions de grâce. Six des sept enfants de Kenneth sont nés à l'Hôpital St Francis à Wichita (le fils aîné est né à Broken Bow, Nebraska, le 17 mai 1949).

Kenneth a pratiqué le droit et a géré un petit commerce de machines distributrices. Il appartenait aux Réserves actives de l'armée américaine, 89e Division, à Wichita, jusqu'en 1966, année où il s'est retiré avec le grade de lieutenant-colonel. Jusqu'à sa mort, il a été membre de l'Association des officiers de réserve et de l'Association des vétérans de guerres étrangères, Poste No 112.

Il était un des fondateurs du Parti conservateur du Kansas et y a servi comme conseiller juridique. Il a été candidat au poste de gouverneur du Kansas de ce parti en 1964, et pour Avocat General du Kansas en 1966. Son souci profond pour la sécurité interne et internationale de notre pays, qui prenait sa source dans le fait qu'immédiatement après la Deuxième Guerre mondiale le communisme prenait le contrôle d'un pays après l'autre, était au fond de sa forte et permanente participation à ce mouvement politique. Motivé par le même objectif, il s'est joint à la Société John Birch, pour laquelle il a servi comme coordinateur volontaire pendant plusieurs années et membre jusqu'à sa mort.

Kenneth savait que les dangers intérieurs et extérieurs qui menaçaient notre pays n'auraient pas pris de telles dimensions n'eût été du déclin moral et de l'abandon de la loi de Dieu dans notre pays. La légalisation de l'avortement, c'est-à-dire tuer des êtres humains « non désirés » était pour lui un indice de l'état avancé de ce déclin moral. Il est devenu membre actif de l'organisation Kansas Droit de Vivre (Kansas Right to Life) afin d'aider à renverser cette tendance, et ce, malgré le déclin de sa santé depuis sa première crise cardiaque en 1965 et de troubles chroniques d'ulcère d'estomac. Il a poursuivi son travail actif au sein du Parti conservateur et a encouragé sa femme à donner beaucoup de son temps à Kansas Droit de Vivre et à accepter sa nomination de président en 1972.

Kenneth Myers était un chrétien dévoué qui ne manquait jamais une opportunité de témoigner de sa foi en Christ et la Bible. Mais au-delà de son témoignage verbal, il tâchait de faire de sa vie, jour par jour, un témoignage pour notre Dieu vivant, pour sa Loi et sa Grâce, sauf lorsqu'il était très malade et qu'il devait garder le lit. Il travaillait consciencieusement chaque jour, et son bureau d'avocat était presque



toujours ouvert pour consultations. Par principe, il vivait sobrement et en toute simplicité. Son temps et son argent étaient donnés librement pour les causes et les personnes qu'il en jugeait dignes.

Il était un homme heureux dans son coeur. Généralement, il sifflait une petite mélodie et se contentait de plaisirs simples: un pique-nique, aller faire des emplettes avec sa femme et ses enfants, aller à la pêche ou à la chasse. Une occasion spéciale pour la famille était lorsque Papa Ken conduisait toute sa famille et des amis à un restaurant local pour un bon dîner (et bon marché). Tout son temps libre était passé avec sa famille. Il était très heureux avec Becky, sa plus jeune fille, maintenant âgée de presque trois ans, et pensait à de futurs voyages dans la campagne avec sa femme et Becky.

Kenneth désirait beaucoup que ses enfants apprennent à jouer de la musique et disait parfois à sa femme qu'une des raisons les plus importantes pour laquelle il l'avait mariée était qu'elle jouait du piano, de l'accordéon, qu'elle chantait et qu'elle pourrait l'enseigner à ses enfants. Et c'est la vérité!

Il désirait toujours savoir ce que ses enfants faisaient afin de partager leurs problèmes et leurs joies. Il était très hospitalier et il était facile de parler avec lui. Il encourageait ses enfants à choisir leur propre profession sans porter attention à l'honneur ou à la richesse qui pouvaient y être associés. Un de ses traits de caractère était qu'il ne méprisait ou n'évitait jamais le travail manuel ou « sale ». Pendant 15 ans, à chaque jour, il a nettoyé les machines distributrices et les a réparées avant de transmettre ce travail à ses fils. Il a enseigné à ses enfants par ses paroles et par sa vie que tout travail honnête est bon aux yeux de Dieu et digne de respect.

Parmi les organisations qu'il supportait, il y avait les Summit Ministries de Manitou Springs, Colorado: la Southwest Radio Church of the Air à Oklahoma City et The Voice of the Martyrs, fondée par Richard Wurmland. Toute sa vie, il a été intéressé par l'agriculture. Il avait des amis parmi des fermiers et des propriétaires de ranch. Il cherchait une petite ferme pour sa retraite, mais n'en avait trouvée aucune avant sa mort prématurée.»

Au moment de sa mort, je me suis retrouvée avec six enfants à la maison. Un après l'autre, ils sont partis, se sont mariés et ont fondé leur propre famille. J'avais été très active dans le mouvement Pro-vie qui grandissait, et j'avais voyagé à travers le Nebraska comme oratrice avec Ken qui m'accompagnait et soignait Becky. Je parlais à une ou deux conférences par semaine contre l'avortement et l'euthanasie active (tuer les gens âgés et les handicapés). Maintenant que

Ken n'était plus avec nous, cela n'était plus possible, mais je n'ai jamais cessé d'aider le mouvement Pro-Vie.

# Patience et réconfort

**E**n 1973, nous devenions membres de l'Église Anglicane Orthodoxe. Cette dénomination, fondée en 1963, était fidèle à notre Seigneur et Sauveur, à Sa Parole qui s'opposait avec amour à l'apostasie (Jude 22-23), à la révolution sociale (1 Timothée 6: 1-11) et à la « nouvelle moralité » (réellement la vieille immoralité — 1Corinthiens 6: 15-20). Nous avons ouvert une mission anglicane à Wichita dans l'ancien bureau de Ken, dans une maison qui nous appartenait sur Hillside Street.

En juin 1974, accompagnée de Christie, John et Becky, nous sommes allés à la Convention nationale de l'Église Anglicane Orthodoxe à Statesville en Caroline du Nord. C'était une expérience bénie en tout sens. À cette époque, notre mission locale avait le statut officiel d'église. J'étais la secrétaire et l'organiste. Vraiment Dieu avait été très bon avec nous en tout!

En 1974, notre petite Becky allait à la maternelle trois matins par semaine. Elle prenait aussi des leçons de natation. Elle nageait bien et avec beaucoup de joie. Quel bienfait pour nous tous d'avoir cette petite fille chez nous!

Quelques années avant la mort de Ken, Gammy et Frank, le jeune frère de Ken, sont devenus disciples d'un certain M. George Hamilton, un homme qui faisait la promotion d'une sorte de vision du monde Nouvel Âge. Il semble aussi avoir été un fraudeur accompli. Gammy et Frank lui donnaient de plus en plus d'argent. À la fin, ils lui ont donné une hypothèque de 38 000 \$ sur la ferme qui avait appartenu à la famille Myers près de Lexington au Nebraska. Monsieur Hamilton était entré en relation avec Ken et lui avait proposé que Ken lui paye 15 000 \$. En échange, il annulerait l'hypothèque et nous transférerait la ferme. Il devait faire cela, car Ken possédait une petite partie de la ferme. J'avais justement vendu la ferme en Allemagne que j'avais héritée de ma mère et j'avais 15 000 \$ en banque. Cet argent a servi à racheter la ferme et Ken et moi sommes alors devenus les uniques propriétaires. Après la mort de Ken en 1972, j'ai l'ai vendue à un prix beaucoup plus élevé à M. Esa Maloley, un fermier de Lexington au Nebraska.

En 1974, à la fin du mois de mai, je crois, je recevais un coup de téléphone du bureau du shérif de Spokane, Washington. J'apprenais que Gammy, Mamie Haumont (la soeur de Gammy) et Frank Myers avaient été trouvés morts dans une auto à Spokane, dont l'échappement avait été détourné à l'intérieur au moyen d'un tuyau. Les trois passagers étaient morts d'inhalation de monoxyde de carbone. Aucune note n'avait été trouvée sur eux sinon une carte d'anniversaire que j'avais envoyée à Gammy. C'est ainsi que les officiers du shérif ont réussi à me contacter. Les trois ont été enterrés dans le cimetière de Broken Bow dans les lots des familles Haumont ou Myers. Je pense que Gammy et Frank projetaient ce pacte de suicide, et que pauvre Mamie les aurait suivis sans savoir ce qui allait arriver.

On pourrait en dire plus de Gammy, mais je n'ai pas le coeur à cela. Je me souviens d'elle comme une dame très svelte, gracieuse, bien habillée avec un goût excellent pour la décoration intérieure, une cuisinière excellente et une couturière méticuleuse. Lorsque Ken et moi vivions à la résidence des Myers au Nebraska, j'étais jeune et pas encore chrétienne. Je n'avais pas le discernement pour voir qu'elle devait avoir été toujours insatisfaite et malheureuse avec des désirs inassouvis pour les beaux quartiers et les événements culturels d'une grande ville plutôt que le village minuscule de Broken Bow, perdu dans la prairie solitaire. Pa avait beaucoup plus de ressources intérieures et semblait plus solide psychologiquement. Ils n'étaient pas du tout en harmonie. L'église qu'ils ont fréquentée toute leur vie était déjà aliénée de la Bible, mais toujours acceptable sur le plan social dans le Midwest américain et ne les aidait pas du tout. Je pense que Gammy avait adopté une spiritualité Nouvel Âge des années avant que je la rencontre. Sa bibliothèque comportait beaucoup de livres d'Agnes Sanford, une fondatrice de ce genre de spiritualité. L'histoire de Gammy est une histoire triste, comme l'était l'histoire de ses fils, et moins, l'histoire de son mari.

À l'âge de six ans, notre petite Becky était transférée dans des classes d'éducation spéciale à l'école élémentaire «Fabrique». Elle était une petite fille pleine d'amour, de confiance, de joie et un bienfait pour tous ceux qui la connaissaient, surtout sa famille!

Notre cher Père et Jésus ne m'abandonnaient jamais: ils me manifestaient leur amour et leur présence. À plusieurs occasions, j'ai été spécialement fortifiée. Un exemple particulier de son réconfort étonnant est celui-ci. Le 25 novembre 1977, ma deuxième fille s'enfuyait à Oklahoma City avec un jeune homme qui ne lui convenait pas du tout. C'était le cinquième anniversaire de la mort de Ken, une journée qui demeure un jour de tristesse pour moi. Cela a été double-

ment triste, car j'avais beaucoup de doutes quant au fait que cet homme serait un bon mari pour Christie, mais je ne pouvais rien faire pour résoudre cette situation. Voir un enfant bien-aimé dans de tels troubles et ne pouvoir l'aider cause un profond chagrin.

Environ deux semaines plus tard, le mardi 12 décembre, je me levais tôt comme à l'habitude pour étudier la Bible. Je lisais Psaume 84 :6-8 : « Heureux ceux qui placent en toi leur appui! Ils trouvent dans leur coeur des chemins tout tracés. Lorsqu'ils traversent la vallée de Baca [pleurs], ils la transforment en un lieu plein de sources, et la pluie la couvre aussi de bénédictions. Leur force augmente pendant la marche, et ils se présentent devant Dieu à Sion. ».

Je pleurais, pensant à Christie. J'ai écrit dans la marge de ma Bible : « Laisse-moi faire un puits de cette vallée, Père » et la date 12-12-77. À ce moment précis, à environ sept heures du matin, le téléphone a sonné. Qui peut appeler à cette heure ? Une femme s'est présentée comme étant Mary Meyer de Chapman au Kansas. Elle demandait si j'étais la même Ellen Myers qui était active dans le mouvement Pro-Vie. Alors elle m'a dit que j'avais donné un discours sur le mouvement Pro-Vie environ une année et demie avant à l'Église catholique de Chapman, celle qu'elle fréquentait. Depuis cette conférence, l'Église avait commencé un cercle de prières dont les membres se rencontraient les lundis soirs. Parfois, ils priaient aussi pour moi. « Hier soir, dit Mary Meyer, le Seigneur nous demandait avec beaucoup d'urgence de prier pour vous : et Il m'a dit ce matin de vous téléphoner et de vous dire qu'Il vous aime beaucoup, et que tout finira bien dans l'affaire qui vous chagrine maintenant ».

J'ai écrit cela dans ma Bible. Dieu lui-même, notre cher Père aux cieux, m'aimait tant qu'Il me le disait de cette manière étonnante. Lui-même était mon puits de joie et de salut comme il nous le dit en Ésaïe 12:3: « Vous puiserez de l'eau avec joie aux sources du salut ». Et depuis ce temps-là, Dieu a agi dans la vie de Christie de plusieurs manières.

Oui, Il sait tout. Oui, Il nous aime et prend soin de nous. Oui, Il peut même utiliser nos frères et nos soeurs en Jésus pour nous reconforter de façon spéciale et miraculeuse dans notre « vallée de Baca ». Je vous remercie encore une fois, cher Père et Jésus!

À l'été de 1980, j'ai pu revisiter l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre et la France pour un mois et renouveler de vieilles amitiés. J'étais étonnée de voir les changements — et parfois, le peu de changements — qui avaient eu lieu depuis que j'avais émigré en Amérique en 1948. J'ai rendu visite à mon amie Laura en Allemagne et à Kenny en Suisse.

Becky continuait d'aller à l'école Fabrique. À 11 ans, elle était la plus petite étudiante dans un groupe d'étudiants spéciaux âgés de 12 à 17 ans. Elle se conduisait comme eux et disait des phrases comme «Je demande ma vie privée!» ou «Ce ne sont pas de bonnes manières!».

Au printemps de 1982, elle a participé à des «Olympiades spéciales» du Kansas et a gagné une médaille de bronze à la course de 100 mètres! En 1983, ses tableaux ont été présentés lors d'une exposition d'art régionale produite par des étudiants spéciaux. Cette même année, elle se méritait un ruban en jouant aux quilles aux Olympiades spéciales.

# Dieu notre Créateur

**L**e jour où j'ai accepté Christ comme mon Sauveur, a aussi commencé ma participation à la bataille de la création contre l'évolution. Ce matin-là, nous lisions, en famille, le chapitre premier de la Genèse. En faisant cette lecture, je comprenais que cette partie de la Parole de Dieu était clairement en contradiction avec l'évolution! Dieu n'aurait-il pas commencé sa Parole avec un mensonge ou une erreur!

Peu de temps après, j'ai commencé à lire la littérature chrétienne créationniste disponible à cette époque. Je dois avoir été parmi les premiers lecteurs qui ont lu le fameux livre *Le Déluge de la Genèse [The Genesis Flood]* par Dr Henry Morris et Dr John Whitcomb, publié en 1961 marquant le commencement du mouvement créationniste moderne. En 1963, je m'abonnais à une nouvelle publication créationniste rédigée à l'intention des pasteurs et des scientifiques, le *Journal de la Bible et la Science [Bible-Science Newsletter]*. Elle était éditée et publiée par le Pasteur Walter Lang (Église luthérienne, synode de Missouri) à Caldwell en Idaho et plus tard au Minnesota. Le pasteur Lang a aussi fondé l'Association Bible-Science, qui faisait la promotion de sections locales. Aujourd'hui, ce groupe porte le nom de *Moments de Création [Creation Moments]* et n'a plus de sections locales.

En 1975, trois ans après la mort de Ken, j'aidais à établir un chapitre de l'Association Bible-Science à Wichita. Dès 1978, ce chapitre a été dirigé par le Dr Paul Ackerman, professeur de psychologie à l'Université de Wichita [Wichita State University], un combattant courageux et persévérant pour la vérité de la Bible. Sous la direction de Paul, nous avons maintenant une Association Bible-Science, et les membres continuent de se rencontrer à chaque mois.

J'ai vite compris que la question des origines (création-évolution) est fondamentale pour la foi chrétienne dans son ensemble et pour toutes les autres questions culturelles. Aujourd'hui, cette perspective est partagée par bon nombre de défenseurs de la foi, mais en 1970, nous n'étions qu'une poignée d'individus! Je loue notre Seigneur pour les pionniers du créationnisme comme Dr Henry Morris et Dr Duane

Gish, ainsi que pour le Dr David Noebel, président des Summit Ministries, qui a reconnu cette vérité fondamentale dès le commencement de ce mouvement.

Presque au début du chapitre de l'Association de Bible-Science à Wichita, je gérais une librairie de ressources créationnistes dans notre maison. À cause de Becky, je ne pouvais pas travailler à l'extérieur de la maison, je savais que c'était une autre raison de Dieu lorsqu'il nous l'avait confiée. Je commençais à prêter des livres et bandes audio, mais alors comme c'est le cas encore maintenant, peu de gens veulent s'informer au moyen de livres ou de bandes audio! Plus tard, il y a eu plus de films que bien des gens préfèrent. Mais la librairie a commencé à croître avec l'arrivée des cassettes vidéo (VHS). Pendant environ 20 ans, je m'occupais des vidéos créationnistes : achat, publication, envoi par la poste dans tout le pays et faire le suivi! Parfois, j'en envoyais cinq par jour. Le travail demandait plusieurs heures par semaine. Quelle tâche merveilleuse et gratifiante! Je crois que ce travail a contribué à fortifier ma confiance en Dieu et toute Sa Parole, même les premiers versets.

Le nom de la librairie était Librairie de l'Association Bible-Science jusqu'en 1997, par la suite, elle est devenue Librairie de ressources créationnistes. En 1999, Paul Abramson, un ami de Berkeley en Californie, a entendu parler de la librairie et a publié notre catalogue sur Internet ([www.creationism.org/library](http://www.creationism.org/library)). La demande continue, mais a beaucoup diminué aujourd'hui. Notre Seigneur a toujours protégé les ressources, car depuis que la librairie existe, nous n'avons perdu qu'une douzaine de cassettes peut-être, et très peu ont été brisées. Je crois ne pas avoir perdu d'argent, car habituellement les clients envoient de l'argent pour partager mes dépenses. Parfois des amis généreux offraient des matériaux et des livres. C'était un travail joyeux pour nous tous!

En 1977, Paul Ackerman et moi avons fondé la Société Créationniste des Sciences Sociales et des Humanités<sup>2</sup> (CSSHS). Jusqu'en 1994, nous avons servi en tant qu'officiers principaux de ce groupe. Nous publions un journal quatre fois par année. Par le biais de ce journal, mes études de philosophie, d'histoire et de littérature intégrées à ma vision chrétienne du monde produisaient du fruit. La circulation de ce journal n'était pas très dense (environ 800), mais nous avons des lecteurs dans le monde entier. J'ai gardé copies de tous les numéros.

Le Journal était destiné à des universitaires. Nous avons espéré en attirer beaucoup parmi les facultés et les étudiants d'universités

2 - Les « lettres », dans le curriculum français.



et collègues chrétiens. Nous avons été très déçus dès le début. Nous avons appris que la plupart des universités et collèges « chrétiens » d'aujourd'hui compromettent la foi chrétienne avec l'évolution. Tout de même, nous avons un petit nombre d'amis et de contributeurs. Aujourd'hui encore, je correspond avec quelques-uns d'entre eux. Cette entreprise nous aidait à rester informés sur beaucoup de sujets concernant les sciences sociales et les lettres. Elle m'aidait également à me préparer pour mon travail actuel d'institutrice à la maison et à l'église. Monsieur Abramson a mis en ligne beaucoup d'articles du journal sur son site Internet. Ainsi l'information que nous avons découverte et publiée peut encore en aider d'autres par la grâce de Dieu.

En 1981, l'État de l'Arkansas passait une loi demandant l'approche des deux modèles pour enseigner les origines dans les écoles publiques, et discuterait autant de l'évolution et que de la création. L'establishment évolutionniste était furieux! La nouvelle Loi a été attaquée en Cour par la société athée de l'ACLU qui naturellement affirmait que cette loi contrevenait à la séparation de l'Église et de l'État. Une partie de la stratégie légale de l'ACLU était de forcer toutes les organisations créationnistes, grandes ou petites, à remettre tous leurs documents financiers, leurs listes de membres, leurs correspondances, etc. à l'ACLU! Cela n'était rien d'autre qu'une « expédition de pêche »<sup>3</sup> absurde. Notre petite Société Créationniste des Sciences Sociales et des Humanités (CSSHS) a été citée dans ce procès.

J'ai appris cela un vendredi après-midi. J'étais à ma table, dans la salle à dîner lorsque quelqu'un a frappé à ma porte. Lorsque j'ai ouvert, un jeune homme bien habillé s'est présenté comme l'avocat X (j'oublie son nom) de la firme prestigieuse d'avocats de Wichita, Foulston, Siefkin etc. Il m'a remis une grande enveloppe légale contenant un ordre de produire à la Cour de justice tous les documents de notre société sur nos finances, nos membres, documents significatifs, documents publiés, etc. pour le mercredi suivant. Il rigolait et m'a dit « C'est la première fois que quelque chose comme cela vous arrive ? ». Je lui ai répondu « Vous aurez des nouvelles de la part de mon avocat. Bonjour ».

Mais où trouver un avocat entre le vendredi après-midi et le mercredi suivant? J'ai téléphoné à un couple d'avocats réputés être conservateurs. Ils ne voulaient pas toucher à un tel dossier. Enfin, j'ai téléphoné au vieil avocat de notre famille, Earl Moore, qui avait

3 - [Note de l'éditeur] C'est-à-dire le prétexte légal pour une perquisition dans le but de ramasser de manière très large de l'information sur des ennemis idéologiques.

exécuté le testament de mon mari. Il était alors le plus vieil avocat pratiquant dans l'État du Kansas, âgé plus de 80 ans. Ce cher Earl était vieux de corps, mais pas de coeur! « Oh oui, je m'occuperai de cela » dit-il. « La première chose à faire est d'obtenir un ajournement du procès afin que je puisse étudier l'affaire. ». Et il l'a obtenu. L'audience — devant le juge Patrick Kelly, bien connu comme « à gauche » sur le plan politique, et lui-même membre de l'ACLU [évidemment l'ACLU se sentait en sûreté avec lui] — était ajournée pour trois semaines.

Pour ce procès, l'ACLU a fait venir un célèbre avocat de New York. Earl Moore avait pensé que c'était un faux pas. Il a dit « Le juge Kelly n'aime pas les avocats « gros bonnet » venant de New York, arrivant chez nous et lui disant comment conduire son procès ». Mais monsieur « gros bonnet » est venu en effet, armé d'un dossier juridique très volumineux. Et Dieu merci! Le juge Kelly l'a rejeté complètement! Il considérait la requête de l'ACLU comme « une expédition de pêche » et dit qu'elle pouvait obtenir les documents de notre société seulement si la Cour d'Arkansas nous envoyait un ordre de la Cour le demandant. Earl Moore et moi avons gagné! Je ne suis pas allée à la Cour pour observer tout cela, mais c'est bien documenté dans mon dossier de Cour (Arkansas Lawsuit).

Je passais du temps à l'Université de Wichita pour distribuer du matériel créationniste à notre table publique avec de la littérature gratuite. Nous étions la seule organisation créationniste qui n'avait fourni aucun document à l'ACLU.

Si j'avais été sommée de leur donner ces documents, j'avais décidé d'organiser une conférence de presse sur les escaliers devant l'édifice de la Cour de notre comté, de faire une déclaration publique aux journalistes et de brûler tous les documents devant eux. Peut-être aurais-je été mise en prison pour cela (j'aurais également refusé de payer une amende). Ma chère fille Karen et Rick, son mari, auraient pris soin de Becky. Mais Dieu merci, le juge Kelly a appuyé notre cause! Je veux aussi mentionné qu'un peu plus tard, il m'a téléphoné pour me dire qu'il jugeait la requête de l'ACLU complètement injustifiée. Cela de la part d'un homme qui avait eu de sérieux désaccords sur le plan politique avec mon cher Ken dans les années antérieures!

# À nouveau sur les bancs d'école

**D**e 1978 à 1986, j'ai terminé mes études universitaires de premier cycle ainsi que mon diplôme de maîtrise (Master of Arts), tous les deux en histoire, à l'Université de Wichita. J'ai gradué avec la mention « Summa Cum Laude » [les meilleures notes]. À l'automne 1985, je recevais le prix John Rydjord pour étudiants gradués. Au début, j'ai étudié aussi la philosophie et j'ai eu beaucoup de querelles avec un professeur athée particulièrement zélé, le Dr P. J'avais bien compris que la vision du monde chrétien est tout à fait capable de se défendre et de vaincre ses ennemis, et que la philosophie séculaire ne peut jamais conduire à la vérité absolue. J'avais des professeurs excellents en histoire et j'écrivais une thèse d'honneur, et ma thèse de M.A. sur des thèmes chrétiens d'une perspective ouvertement chrétienne. Pendant quelque temps, j'étudiais aussi la composition de musique que j'aimais beaucoup.

J'avais lu beaucoup en philosophie. La première classe dans laquelle je me suis inscrite était une classe d'éthique enseignée par le Dr P., qui attaquait souvent mon bon ami chrétien et son collègue, Paul Ackerman. Je m'étais inscrite dans cette classe en premier lieu pour « aller au combat » dans la mesure du possible. Mais qui étais-je ? Une étudiante avec des connaissances de base en philosophie pour confronter le Dr P. qui avait enseigné la philosophie pendant plusieurs années et était connu à l'université comme un athée bourru et zélé pour renverser la foi chrétienne de ses étudiants ? Lorsque je suis allée à l'université ce matin-là, je priais avec beaucoup de sérieux. Les paroles de notre Seigneur à David dans l'histoire de David et du géant Goliath entraient avec force dans ma conscience : « Je l'ai livré dans tes mains ». Voici ce qui s'est passé dans cette première journée.

À la fin de la période, Dr P. disait que « les valeurs éthiques sont basées sur des faits ». Il écrivait cela sur le tableau noir. J'ai levé la main et lui ai demandé : « Avez-vous dit que les valeurs sont basées sur des faits ? » — « Oui » — « Pouvez-vous me donner l'exemple d'un

fait?» Il a réfléchi un moment et dit : «Le monde est rond» — «Et maintenant, dites-moi, s'il vous plaît, quelle valeur éthique peut prendre appui sur, ou être justifiée par ce fait?» lui demandai-je.

Il était visiblement abasourdi. La cloche a sonné pour signaler la fin de classe : il était, pour ainsi dire, sauvé par la cloche. Il a sorti de la classe à mon côté et m'a dit : «Je pensais que vous diriez quelque chose sur la religion!». (Dr P. me connaissait comme la veuve de l'extrémiste de droite, Kenneth L. Myers, encore connu parmi les personnalités politiques libérales de Wichita, bien qu'il était décédé depuis six ans déjà). Je lui ai répondu : «Ce n'était pas pertinent alors. Lorsque ce sera pertinent, je dirai quelque chose sur ce thème».

Ce qui m'avait conduite à cette question c'était une vérité importante que j'avais lue dans l'excellent livre de C. S. Lewis, **L'Abolition de l'Homme**. Cette vérité était qu'un «doit» ne peut jamais être déduit d'un «est». Je ne le savais pas alors, mais il s'agit d'une impasse philosophique bien connue sous le nom de «La guillotine d'Hume»<sup>4</sup> nommée ainsi en l'honneur du philosophe agnostique du 18<sup>e</sup> siècle, David Hume. C'est un problème qu'aucun philosophe n'a pu surmonter, car comme le dit C. S. Lewis «la chose est impossible». Naturellement Dr P. savait cela, mais dans son cours il enseignait le contraire à ses étudiants de première classe! Cette expérience m'a appris que vous ne devez jamais accepter tout de suite ce que dit un ennemi de la foi. Nous devons vérifier par l'Écriture, même les prétentions de soi-disant amis de la foi, comme l'ont fait les Juifs de Bérée avec l'apôtre Paul (Actes 17: 11).

Plus tard durant la session, le Dr P. a pris presque une période complète pour critiquer et salir l'Église chrétienne. À ce stade, les autres étudiants, tous d'âge typique d'étudiants de collège (j'avais plus de 50 ans), étaient habitués à mes questions et les approuvaient. Un jour, je leur ai demandé s'ils étaient ennuyés par mes interventions fréquentes en classe. Ils m'ont dit que non, au contraire, ils les appréciaient parce que «nous sentons souvent que ce qu'il dit est faux, mais nous ne savons pas comment le contrer!». Dans cette classe particulière, j'ai chronométré le temps du discours du Dr P. contre l'Église. Il disait que l'Église était toujours restée rétrograde dans ses énoncés éthiques. Dans le passé, elle avait été totalement opposée au divorce : maintenant elle l'acceptait souvent. Dans le passé, elle était totalement opposée à l'avortement : maintenant elle était en train de l'accepter cas après cas, etc. D'après ma montre, il avait passé 40 des 50 minutes de la période de classe à présenter ses arguments.

J'ai levé la main et la classe s'est tue pour voir partir les étincelles.

4 - Ou en anglais, le "is-ought problem".

J'ai dit « Dr P., d'après ma montre vous avez effectivement passé 40 minutes à attaquer l'Église chrétienne. Peut-on me permettre d'avoir 10 minutes pour vous réfuter? ». Il a réfléchi un moment et dit qu'il allait laisser la classe prendre cette décision. Lui et moi avons quitté la classe. Peu de temps après, un étudiant sortait nous annoncer que la classe m'accordait 30 minutes! Dr P. m'a demandé si je voulais inviter un pasteur pour donner la réfutation. Je lui ai répondu non, car j'étais celle qui avait entendu ce discours. Je pouvais être complètement inapte avec ma réponse, mais c'était un risque que je devais prendre. C'était vendredi et j'avais la fin de la semaine pour me préparer et prier pour la classe le lundi suivant.

En essence ce que je disais ce lundi était que le centre de la question était la définition de ce qu'était l'Église. Oui, il y avait des organisations visibles nommées « Églises » qui pouvaient être plus ou moins coupables des accusations faites par le Dr P., mais l'Église véritable n'était pas une organisation humaine, mais plutôt des hommes et des femmes régénérés en Christ de tout temps et de tous lieux. L'Église véritable ne renierait jamais la Parole et la Loi de Dieu. Il est vrai que cette Église pouvait être très petite en nombre à certaines époques voire même à toutes — seul Dieu sait combien de gens y appartenaient à une époque particulière et ici ou là — mais cette Église serait toujours en faveur du mariage biblique, contre l'avortement, etc. Lorsque j'ai terminé mon discours, le Dr. P. a dit « J'admets ma défaite ».

Plus tard, il m'invitait à des échanges avec lui une fois par semaine sur la philosophie. J'espérais le conduire à Christ et j'ai accepté. Ces conversations hebdomadaires ont continué pendant deux ans!

Il me donnait des livres à lire et à critiquer. Parfois, il semblait s'approcher de Christ, mais il avait une stratégie, il passait de chaud à froid, laissait planer de l'espoir et revenait par la suite à son athéisme agressif. Un jour, après les premiers mois de cet échange, il m'a dit « Je pensais que vous abandonneriez vos illusions chrétiennes — vous êtes intelligente ». Probablement, il faisait cela pour détruire ma foi. Je découvrais plus tard qu'il agissait de la même manière avec d'autres étudiants chrétiens. À la fin, nous avons décidé de rester sur nos positions différentes et de cesser nos conversations.

J'apprenais surtout de cela, mais aussi des classes de philosophie prises avec d'autres professeurs, que la philosophie séculière — qui se fonde sur des penseurs humains individuels — n'a pas de réponse finale aux questions vitales de l'homme: Je viens d'où? Je vais où? Pourquoi j'existe? Comment dois-je vivre? Lors de mes choix de cours, j'avais opté pour une mineure en philosophie (ma majeure en

histoire était toujours mon premier amour), mais grâce à Dr P. et à d'autres recherches plus approfondies en philosophie je terminais cette mineure. Oui, il est utile de savoir ce qui se passe dans ce domaine de combat spirituel. Les chrétiens ont trop souvent négligé de se défendre sur ces questions, surtout pendant les dernières deux ou trois générations. Pourtant la philosophie séculière n'a rien à offrir à un chrétien qui s'appuie sur la Bible.

Mon expérience a aussi été très utile en apprenant comment il faut aborder des gens comme Dr P. en classe et dans un débat. Il faut de la courtoisie, de la détermination, de la préparation et de l'étude diligente, de la prière et une attention constantes pour des opportunités de défier l'adversaire. On doit être très alerte et avoir du discernement pour décider, avec une prière rapide, si l'attaque du moment est secondaire et peut être ignorée, ou majeure à laquelle il faut répliquer immédiatement. C'était ce dernier type d'attaque que Dr P. utilisait dans la première classe que je prenais avec lui, ce qui montre que des confrontations majeures peuvent survenir très tôt.

# Une classe en anthropologie

**E**n 1981, je prenais une classe d'anthropologie avec un professeur féminin, le Dr B. La classe était considérable, avec peut-être 50 étudiants. Naturellement, le manuel de cours était très imprégné de l'évolution darwinienne, avec le récit habituel des « millions d'années » et l'histoire de l'amibe au singe jusqu'à l'homme. Je faisais de mon mieux pour m'opposer à ce point de vue par des questions judicieuses qui démontraient que l'origine de la vie provenant du non-vivant pouvait être remise en question si on tenait compte de la loi de la biogenèse, l'absence de formes transitionnelles en paléontologie, etc.

Dr B. était fière d'être une « professeure sans préjugés » et pour cette raison permettait mes questions. Elle faisait de son mieux pour répondre en faveur de l'évolution, mais son mieux n'était pas très convaincant et elle le savait. Après la moitié du cours, elle annonçait qu'elle ne semblait pas bien traiter la défense de l'évolution. Elle avait invité un autre professeur du département d'anthropologie de l'Université de Wichita, l'expert du département sur l'évolution, qui allait visiter notre classe et présenter une meilleure défense.

Bien sûr, lorsque la prochaine classe a commencé, un homme de peut-être 50 ans à la barbe épaisse est entré et a parlé en faveur de l'évolution. Sa présentation s'appuyait sur l'histoire de Bernard Kettlewell et des Phalènes du bouleau en Angleterre (*Biston betularia*), espèce qui existe en variétés foncées et pâles. D'après cette histoire évolutionniste, lorsque la pollution de l'air a augmenté au 19<sup>e</sup> siècle, les troncs des arbres sont devenus plus foncés, car ils étaient recouverts d'une couche de suie. Les oiseaux avaient plus de difficulté à voir les Phalènes foncés sur les troncs d'arbres et mangeaient plus de Phalènes pâles. Ainsi la variété pâle des Phalènes avait diminué et la variété foncée était devenue prédominante. Plus tard, lorsque la pollution a été réduite, les troncs d'arbres ont pâli et les Phalènes pâles se sont à nouveau multipliées, car les oiseaux mangeaient plus de Phalènes foncés. Ceci prouvait l'évolution en progrès!

Lorsqu'il a terminé sa présentation, j'ai levé la main et j'ai demandé poliment: «Pardonnez-moi, je ne comprends pas. Le seul résultat empirique est un changement de proportion entre les deux variétés dans la population de la Phalène du bouleau, variétés qui ont toujours existé. Aucune autre créature plus élevée ne semble avoir évolué dans ce processus. Alors, pourquoi dites-vous que cet exemple démontre un progrès évolutif?».

Le professeur est devenu très fâché! Il a commencé à vociférer que les créationnistes attaquaient toujours les évolutionnistes, et il n'allait pas tolérer cela! Il s'est mis à hurler et à marcher d'un côté à l'autre de la plateforme de bois sur laquelle il avait fait sa présentation en tapant du pied très fort. Il a mis fin à sa crise de colère en sortant de la classe et en claquant la porte derrière lui.

J'ai souri, haussé les épaules et j'ai gardé le silence. Il m'avait donné raison! Après la classe, un étudiant est venu me voir et a dit: «J'étais indécis quant à la création ou l'évolution, mais après ce que cet homme a dit et fait, je supporte la création». Quelques années plus tard, lorsque je me suis occupée de la table de livres à un séminaire de création avec Dr Duane Gish à l'Église Emmanuel Baptiste à Wichita, un jeune homme avec deux enfants est arrivé. Il m'a dit qu'il avait été étudiant avec moi dans cette classe d'anthropologie et que la confrontation avec le professeur évolutionniste avait été décisive pour sa conversion à Christ. Dieu merci! En 1998 on nous informait que :

*La révélation que l'argument de Kettlewell [médecin anglais Bernard Kettlewell, publié environ en 1950] n'a pas été vérifiée par d'autres investigateurs (Nature, vol. 396, le 5 novembre 1998, pp. 35, 36). De plus, nous savons maintenant que ni les Phalènes foncés ni les Phalènes pâles ne passent leur journée sur des troncs d'arbres ou sur les roches exposées que nous retrouvons dans les fameuses images illustrées dans les manuels. Ses associés originaux ont même admis que les photographies avaient été falsifiées, que les Phalènes avaient été collés sur les arbres. Ainsi le témoin le plus fameux pour l'évolution s'est parjuré, et les évolutionnistes dignes de confiance recommandent qu'on n'y fasse plus référence.*

*John D. Morris, Ph.D., Acts and Facts, April 1999, Institute for Creation Research, P. O. Box 2667, El Cajon, CA 92021.*



# Expériences de joie



omme je l'ai dit auparavant, l'histoire a toujours été mon premier amour. C'est d'ailleurs mon cher père qui m'a initiée à ce domaine. Je me souviens encore des grands rayons remplis de livres dans son petit cabinet de travail! Il aurait lui-même choisi l'histoire comme profession, peut-être pour l'enseigner dans une université, mais son père, un juge dans l'administration de justice de la Prusse, l'a fait étudier en droit.

J'ai eu plusieurs bons professeurs, mais le premier dont je me souviens avec la plus haute gratitude était le Dr William Richardson, mon conseiller dans mes études de premier et deuxième cycles. C'est avec lui que je me suis concentrée sur l'étude de l'histoire intellectuelle de la Russie. J'ai écrit ma thèse d'honneur sur les Vieux Croyants russes (un article très long publié plus tard dans *The Journal of Christian Reconstruction*), et ma thèse de maîtrise sur les écrivains « symbolistes » du début du 20<sup>e</sup> siècle. Je voyais en Dr Richardson un excellent modèle d'un professeur d'histoire: bien informé sur un grand nombre de sujets, organisé dans ses présentations en classe, un bon sens pratique, équilibré et pertinent dans sa direction et ses critiques des articles et thèses en développement, très attentif aux détails grands et petits.

Il m'a aidé dans mon style d'écriture en anglais (je devais faire attention à mes phrases, encore trop influencées par mon arrière-plan allemand, phrases longues et compliquées), et même comment utiliser les virgules. Enfin, Dr Richardson était un chrétien fermement respectueux de la vérité. Sur ce point, il n'était pas le seul avec ce souci au département. Je me souviens très bien d'un autre bon professeur, Dr Philip Thomas. Lors d'une conférence entre professeurs de philosophie et d'histoire où j'étais admise, Dr Thomas dit sèchement de quelques remarques philosophiques : « Tout cela est très bien, mais nous les historiens portons notre attention d'abord sur les faits. ».

C'est en 1981 que j'ai pris les cours d'anthropologie mentionnés plus haut. La classe était dans une large salle située au Centre d'Art Duerksen de l'Université de Wichita, là où est situé également le département de musique. À cette époque, je lisais Luc 19:12-17, la

parabole de Jésus sur les dix talents, et en particulier sur le mauvais serviteur qui enterrait le talent qu'il avait reçu. Notre Seigneur me parlait dans mon cœur.

— «Tu es mauvais serviteur lorsqu'il s'agit de ta musique! Tu continues à enterrer ton talent de composition musicale! Tu dois l'apporter à la banque pour que je reçoive ce qui m'appartient avec intérêt.»

— «Mais qu'est-ce que la banque dans mon cas?»

— «C'est le département de musique à l'Université de Wichita. Vas-y et fais évaluer tes compositions musicales.». Très bien, j'ai pensé, je le ferai.

J'avais des mélodies qui résonnaient en moi dès mon enfance. Lorsque j'ai débuté mes leçons de piano à l'âge de sept ans, j'ai commencé à écrire quelques-unes de ces mélodies. J'écrivais plus souvent des chansons après être devenue chrétienne, et seulement sur des thèmes chrétiens, mais je ne faisais jamais grand chose de ces compositions. En général, je me contentais de conserver une copie de mes textes dans le tiroir d'un coffre en acajou au salon.

Je venais d'écrire une composition inspirée par Sophonie 3:17: «L'Éternel, ton Dieu, est au milieu de toi, comme un héros qui sauve : Il fera de toi sa plus grande joie : Il gardera le silence dans son amour : Il aura pour toi des transports d'allégresse.». C'était une chanson pleine de joie triomphante.

La fois suivante où j'ai quitté la classe d'anthropologie, j'ai entendu Sa voix en moi «Maintenant va et trouve quelqu'un pour évaluer ta musique!». Je ne savais pas où était situé le département de musique, mais après quelques recherches je l'ai trouvé. J'étendais ma main pour frapper à la porte, mais au même moment elle s'ouvrait, et un jeune homme sympathique en sortait pour aller déjeuner. Il ressemblait un peu à l'animateur de télévision, Fred Rogers. Il s'est présenté à moi comme Dr M. et m'a demandé comment il pouvait m'aider. J'ai su immédiatement qui il était, c'était le compositeur en résidence à l'université, bien connu pour sa musique extrêmement moderne. Il avait étudié avec John Cage et il avait récemment composé une pièce où l'on utilisait un peigne pour faire hurler les cordes d'un piano. Pas le professeur de musique que j'aurais choisi moi-même! Mais je savais qu'il était vraiment l'homme que Dieu avait choisi pour être mon professeur!

Je lui ai expliqué pourquoi j'étais venue, lui mentionnant même comment Luc 19 m'avait forcée à venir. Il m'a dit «Avez-vous apporté une de vos compositions?». La réponse fut non. Il m'a répondu un peu impatiemment : «Ne pouvez-vous pas jouer une de vos compositions

par cœur?». J'ai donc joué mon chant «Réjouissez-vous, le Seigneur ton Dieu chante». Il m'a dit «Oui, vous avez du talent. Je ne peux pas vous enseigner dans une classe de composition parce qu'il est trop tard dans le semestre, mais je peux vous prendre comme étudiante privée. J'ai le droit d'enseigner à huit étudiants privés, et vous êtes la huitième». Puis, il a ajouté «Peut-être que vous pouvez m'aider. On m'a engagé pour écrire une symphonie sur la création pour l'orchestre symphonique d'Omaha (une grande ville américaine). Quel texte de la Bible pouvez-vous recommander?»

Vous pouvez être sûr que j'ai été très alerte lorsqu'il a mentionné le mot «création»! Je lui ai demandé quels textes il avait considérés. Il m'a dit, peut-être la Genèse et la Baghavad gîta (un livre sacré de l'Hindouisme).

— «Oh non, vous ne pouvez pas!» lui dis-je

— «Pourquoi pas?»

— «Parce que la création n'est pas la même dans la Bible et le livre de l'Hindouisme. Ils se contredisent et cela se verrait dans votre musique»

Il est devenu très pensif et m'a répondu qu'il y réfléchirait. Nous avons arrangé mes leçons, et je suis partie.

Deux jours plus tard, mon téléphone sonnait. C'était une amie, Suzanne, d'une autre ville.

— «Ellen, je veux que tu ailles à l'université de Wichita et que tu parles à Dr M, peut-être que tu peux prendre un cours de lui. Tu dois faire quelque chose pour lui!»

— «Pourquoi?»

— «Il était l'orateur au dernier meeting d'un groupe auquel j'appartiens. Il a joué le 33 tours d'une de ses compositions plus récentes. Ça me semblait si triste! Il disait qu'il était arrivé à un cul-de-sac dans sa composition musicale. Je sentais qu'il était profondément triste. Tu dois lui donner ta joie, la joie du Seigneur.»

— «Suzanne, cela est déjà fait. Dieu est si merveilleux!». Et je lui racontai que j'avais déjà rencontré le Dr M.

Dr M. m'a enseigné pendant plusieurs mois et est devenu un bon ami. Cet été, je suis allée en Europe pour un mois, comme j'ai raconté plus tôt. À mon retour, je suis allée à l'Université de Wichita pour quelque chose et j'ai rencontré Dr M. «Venez et buvez une tasse de café avec moi» m'a-t-il dit avidement. Naturellement j'étais heureuse de l'invitation.

Nous étions assis avec nos tasses de café noir médiocre dans la cafétéria à demi vide de l'Université. Dr M. m'a raconté qu'il avait été élevé dans une famille chrétienne. Puis, il était allé à l'Université et

avait perdu sa foi chrétienne à cause de l'enseignement évolutionniste et aussi de « la haute critique » de la Bible. « On m'a enseigné que le Dieu de l'Ancien Testament et Jésus-Christ ne sont pas les même : l'un est un Dieu de colère, et l'autre est le Dieu d'amour. Afin de trouver des textes pour ma symphonie sur la création, j'ai lu toute la Bible à nouveau. Et savez-vous ? Le Dieu de l'Ancien Testament est le même que le Dieu du Nouveau Testament! » m'a-t-il dit avec une grande joie. Il a répété cela plusieurs fois avec tant de joie, et je me suis réjoui avec lui. Il m'a aussi dit qu'il avait choisi Psaume 104 et Ézéchiel 37 comme textes pour la symphonie. (Le chapitre d'Ézéchiel est le fameux passage de la Bible où Dieu ressuscite des os séchés.)

Le moment est venu où sa symphonie était présentée en public à Omaha. Il est revenu me voir et m'a demandé si je voulais l'écouter sur une bande. Je lui ai dit oui avec une certaine appréhension — mais Dieu merci, elle était bonne! Plus tard, lorsque des étudiants jouaient des extraits de la symphonie, il leur donnait le témoignage de sa conversion, comme il me l'avait racontée. Quelle grande joie! Quel Dieu merveilleux!

# Je t'exalte toujours

**E**n mars 1987, Becky et moi devenions membres de l'excellente église où nous allons maintenant, Central Christian Church, ici à Wichita. Ces gens bien portaient Becky dans leur cœur. Central offre beaucoup d'opportunités pour vivre notre foi. J'ai enseigné à l'école du dimanche, joué du piano pour des convalescents et dans une mission aux personnes sans domicile. J'ai travaillé comme bénévole avec Becky plusieurs années. Nous avons une communion joyeuse, pleine d'amour et de prières!

À l'automne de 1987, j'ai commencé à aider Karen, ma fille aînée, dans son école à la maison, et je le fais encore maintenant. J'ai aussi enseigné à beaucoup d'étudiants d'autres familles qui avaient l'école au foyer. J'ai enseigné des langues étrangères, l'histoire et la littérature anglaise aux grades 6-12<sup>5</sup>. Je suis heureuse d'être utile à ma famille. Les petits-enfants ont eu beaucoup de succès à l'Université et à l'école graduée. Le plus important, tous sont chrétiens [à l'exception d'un seul, 2012] et je pouvais supporter leur foi en tant qu'institutrice.

En 1988, Becky aidait son école (Starkey) à gagner la Troisième Place dans un tournoi régional de jeu de boules, et elle recevait un trophée!

L'année 1989 a tristement commencé pour notre chère Becky. Le 17 janvier, elle a fait une chute dans l'escalier avant et s'est cassé la cheville gauche. Je parlais au téléphone quand cela est arrivé. Becky a lancé un cri terrible qui m'a beaucoup alarmée. J'ai couru dehors, et voilà la pauvre petite Becky sur le trottoir devant la maison! Elle ne criait plus et s'est levée tout de suite, même si elle avait toujours de la douleur. Elle a grimpé dans l'autobus scolaire. Nous pensions que tout irait bien, mais peu de temps après son arrivée à l'école, j'ai reçu un appel de M<sup>me</sup> Gore, la maîtresse de Becky. Elle me disait que la cheville de Becky avait gonflé et qu'elle avait besoin d'être vue par un médecin.

Je me suis rendu vite à l'école. Mme Gore, M. Cole, Mme Franklin et une autre aide nommée Shellie sont venus et ont aidé

---

5 - Ce qui correspond au lycée dans le système d'éducation en France.

Becky à s'asseoir dans un vieux fauteuil roulant qui avait perdu le caoutchouc d'une roue et ne pouvait presque plus rouler. Nous avons tous ri!

J'ai transporté Becky à la clinique de Wichita pour faire examiner sa cheville. L'examen a démontré que la fibule de Becky, un os long dans le mollet, avait changé de place et percé la peau près de la cheville du pied gauche et avait repris sa place. Le bout de cet os était endommagé. Le médecin, Dr Robert Worsing, était très gentil, mais très alarmé. Lorsque Becky lui a dit en souriant, que ce qui lui était arrivé était très triste, il n'a pas ri! Il m'a dit que Becky devait aller à l'hôpital tout de suite et subir une opération à deux heures ce même après-midi. Une tige d'acier devrait être insérée dans sa jambe, et elle y resterait pour toujours. Mais notre bonne petite Becky ne criait pas. Elle était très, très brave! On l'a assise dans un autre fauteuil roulant — celui-ci en bon état — et une jeune et gentille fille l'a conduit à travers un très long tunnel à l'hôpital Wesley, où elle a été admise rapidement, malgré environ deux douzaines de personnes faisant la file. Par la suite, Becky a été conduite dans une chambre au cinquième étage. Rapidement, des aides sont arrivés et l'ont couchée sur un lit roulant jusqu'à la salle d'opération au deuxième étage. Il était tout près de deux heures. Je devais quitter Becky et attendre dans une pièce aménagée pour les familles des patients près de la salle d'opération. À 14 heures 45 minutes, le Dr Worsing est arrivé et m'a dit que tout allait bien. L'anesthésie n'avait pas rendu Becky malade, ce qui était excellent. Après une heure, Becky pouvait quitter la salle postopératoire et être conduite à sa chambre au quatrième étage de l'édifice 4.

Elle est restée quatre jours dans cette chambre. Toutes les infirmières étaient très bonnes et patientes. Becky aimait surtout Shelley. Il y avait aussi des « infirmières pratiques » très gentilles. L'une d'elles nommée Betty a prié avec Becky une nuit où sa cheville lui faisait très mal. Les infirmières étaient patientes et attendaient toujours que Becky puisse dire tout ce qu'elle voulait dire. Quelquefois elle bégayait un peu, mais à la fin ses phrases étaient complètes et parfaites!

Mais, la plus grande aventure de Becky a été d'apprendre à marcher avec un déambulateur. Pour ce faire, elle devait aller au département de physiothérapie et une jeune femme très gentille nommée Lucy l'aidait à marcher. Becky a pu quitter l'hôpital Wesley le 21 janvier. Son grand frère Ed l'a aidée à marcher de l'automobile à la maison. La semaine suivante, le 27 janvier, elle rendait visite au médecin pour faire enlever ses points de suture, ce qui lui a fait de la peine. Mais, une fois de plus Becky avait été très brave.

Elle a reçu une affiche gigantesque peinte par tous les étudiants de l'école Starkey. Nous l'avions affichée au mur à côté de son lit. Becky criait quand le courrier est arrivé! Elle pensait qu'elle ne pourrait plus jamais aller à Starkey voir ses amis et qu'elle ne marcherait plus jamais, mais elle a compris qu'elle le pourrait à nouveau! Elle a reçu aussi plusieurs cartes d'amitié d'amis de notre église. Merci à Jésus pour sa guérison!

En juin 1989, je donnais huit programmes au Canal 40 de la station de télévision chrétienne à Pittsburgh en Pennsylvanie. C'était une opportunité excitante!

En 1991, nous recevions réponse à nos prières lorsque Becky, âgée de 21 ans, a commencé un travail dans l'atelier spécial au Centre de Développement Starkey à Wichita. Elle a quitté Starkey en 1993 à cause des frais élevés d'autobus et des paiements aux travailleurs sociaux. Aujourd'hui, elle travaille comme bénévole à l'église et pour un groupe Pro-Vie deux ou trois fois par semaine.

En mars 1992, j'ai fait une chute dans l'escalier menant au sous-sol, me fracturant le poignet et me blessant aux côtes. Mais tout était guéri après quelques semaines pénibles.

La même année, une amie m'a demandé de commencer une étude biblique hebdomadaire pour une autre amie. Nous avons du roulement chez les participants, mais l'étude continue encore aujourd'hui [2012] avec environ une douzaine de dames du même âge que mes filles. C'est un cercle d'amitié extraordinaire, car nous venons toutes d'arrière-plans et de pays différents. L'Allemagne, la Suisse, l'Équateur, l'Argentine et les Indes étaient représentés. Titus 2:3-5 était mon verset pour cette étude.

À la fin de mai et au commencement de juin 1994, Becky, mon fils Mark et sa femme Debra, mon fils John et sa femme Patty, ses enfants et moi avons fait un voyage merveilleux d'une semaine à Colorado Springs et aux alentours. Nous voyagions dans un grand autobus. Quels enfants qui se conduisaient toujours bien et quelles super mamans! La montagne Pikes Peak, Royal Gorge, le « Jardin des Dieux », la « Cave des Vents » et même attraper des poissons près d'un hôtel de Canon City — ont été les meilleures aventures de l'année. Merci John d'avoir organisé ce voyage plusieurs mois à l'avance!

Par le biais de l'église Central et un groupe qu'elle supporte « International Students, Inc. », je pouvais contacter des étudiants de l'étranger à l'université de Wichita dès 1994. J'ai toujours eu beaucoup d'amour et d'intérêt pour le peuple chinois, et notre Seigneur nous envoyait beaucoup d'étudiants chinois, y compris deux chères jeunes dames de Taiwan et une autre de la Chine continentale. Les

deux étudiantes de Taiwan sont devenues chrétiennes et des amies personnelles, surtout notre chère Gina Lin, ma « fille de Taiwan ». Nous entretenons une belle amitié et prions pour elle. Becky est toujours pleine d'amour et de bonne humeur, et tous les étudiants l'aiment.

En août 1997, Becky, âgée de 27 ans, a reçu une belle plaque « pour son dévouement infini et son dur travail » au banquet de « Kansas for Life » (où elle travaille encore maintenant, 2012).

En juillet 1998, elle et moi étions bénies par un séjour d'une semaine à un camp de l'Armée du Salut [Salvation Army] pour jeunes à Kansas City. J'étais invitée pour faire un discours, donner un cours optionnel et pour participer aux discussions. C'était une expérience merveilleuse qui ouvrait nos yeux au travail merveilleux que l'Armée du Salut fait depuis plus de cent ans. Son fondateur, William Booth, un grand héros de la foi, savait que pour vraiment aider les pauvres, cela impliquait leur apporter l'Évangile de Jésus-Christ et pas seulement de la nourriture et un abri.

En mai 2000, nous avons eu une joyeuse réunion de famille pour mon 75<sup>e</sup> anniversaire. Aujourd'hui, j'ai sept enfants, 38 petits-enfants, et 4 arrière-petits-enfants [2000]. Notre Seigneur m'a gardée en bonne santé et avec l'esprit joyeux. Qu'Il m'utilise comme il veut pour le reste de ma vie ici-bas.

Becky a maintenant 30 ans [2000]. Elle est une de mes bénédictions les plus grandes, et je remercie Dieu pour elle chaque jour. J'ai perdu le « préjugé du QI » (quotient intellectuel) que j'avais jadis (pensant qu'une personne ayant une intelligence inférieure et des handicapés intellectuels valait moins que les autres). En cela, j'ai été beaucoup aidée par 1Corinthiens 12:22: « Mais bien plutôt, les membres du corps qui paraissent être les plus faibles sont nécessaires. ». Becky avec son amour total pour chacun qu'elle rencontre est une chrétienne bien meilleure que moi. Je connais au moins deux personnes qu'elle a conduites à Christ, et on me dit que notre témoignage conjoint en a aidé beaucoup d'autres.

J'ai fêté mon 40<sup>e</sup> anniversaire en tant que chrétienne, le 10 juillet 2000. Ma vie a été une vie merveilleuse et bénie pour laquelle je remercie notre Père céleste de tout mon cœur. Il a fait tout cela si complètement bien dans son amour éternel!

*Heureux ceux qui habitent ta maison! Ils peuvent te célébrer encore.*

*Heureux ceux qui placent en toi leur appui! Ils trouvent dans leur cœur des chemins tout tracés.*

*Lorsqu'ils traversent la vallée de pleurs, ils la transforment en un lieu plein de sources, et la pluie la couvre aussi de bénédictions. Leur force*

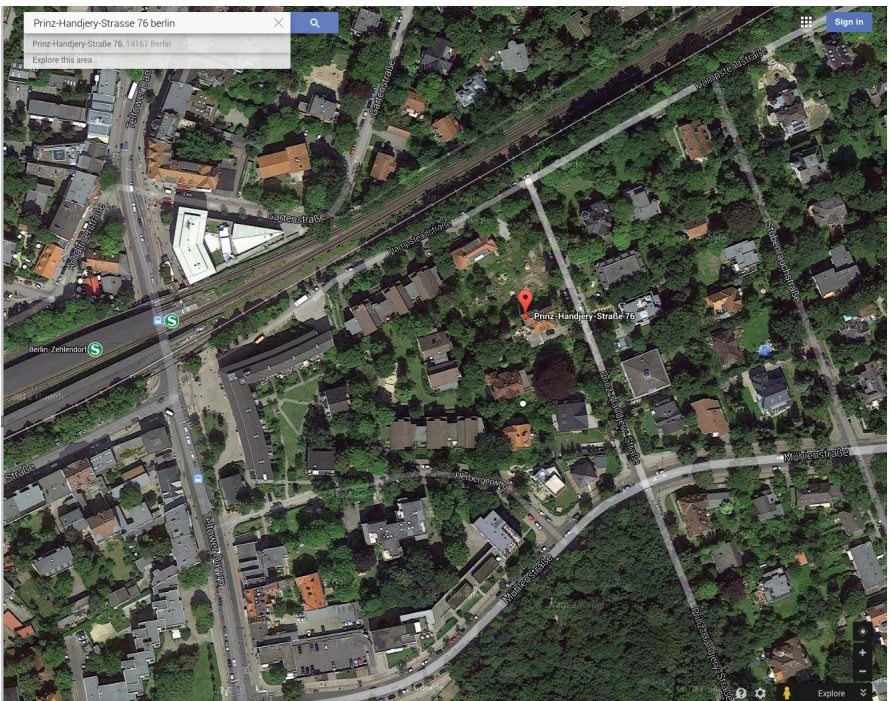


*augmente pendant la marche, et ils se présentent devant Dieu à Sion. ...  
Éternel des armées! Heureux l'homme qui se confie en toi!  
--Psaume 84: 4-7, 12*



Becky et moi en 1998

# Quelques images supplémentaires



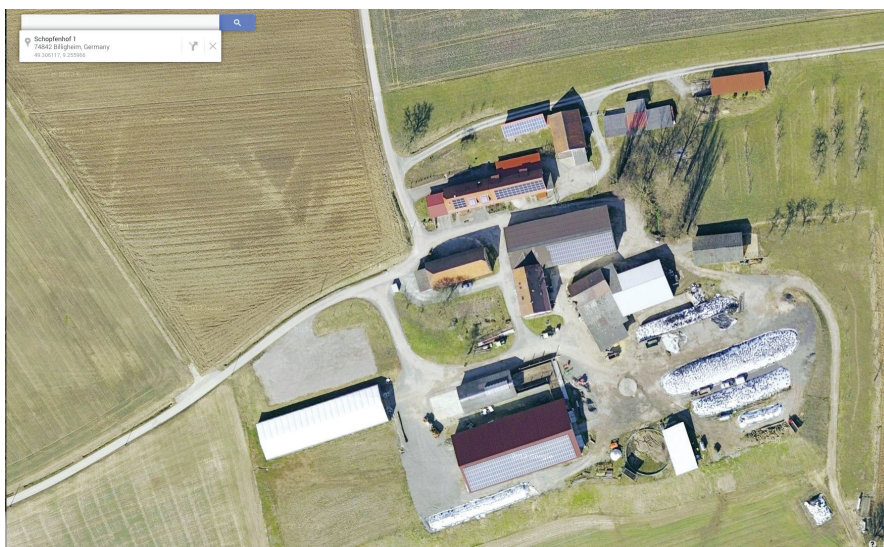
Prinz-Handjery-Straße 76, Berlin-Zehlendorf (Google Maps - satellite view).



Prinz-Handjery-Straße 76, Berlin-Zehlendorf (Google Maps - street view).



la ferme *Schopfenhof*, un peu au nord de la ville de Neudenu, Allemagne du sud  
Google Maps - satellite view (haut de la photo)  
(situé sur une coline et à la jonction de deux routes, on peut comprendre le  
choix de ce site par les troupes SS)



perspective rapprochée de la ferme de *Schopfenhof*  
Google Maps - satellite view